



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

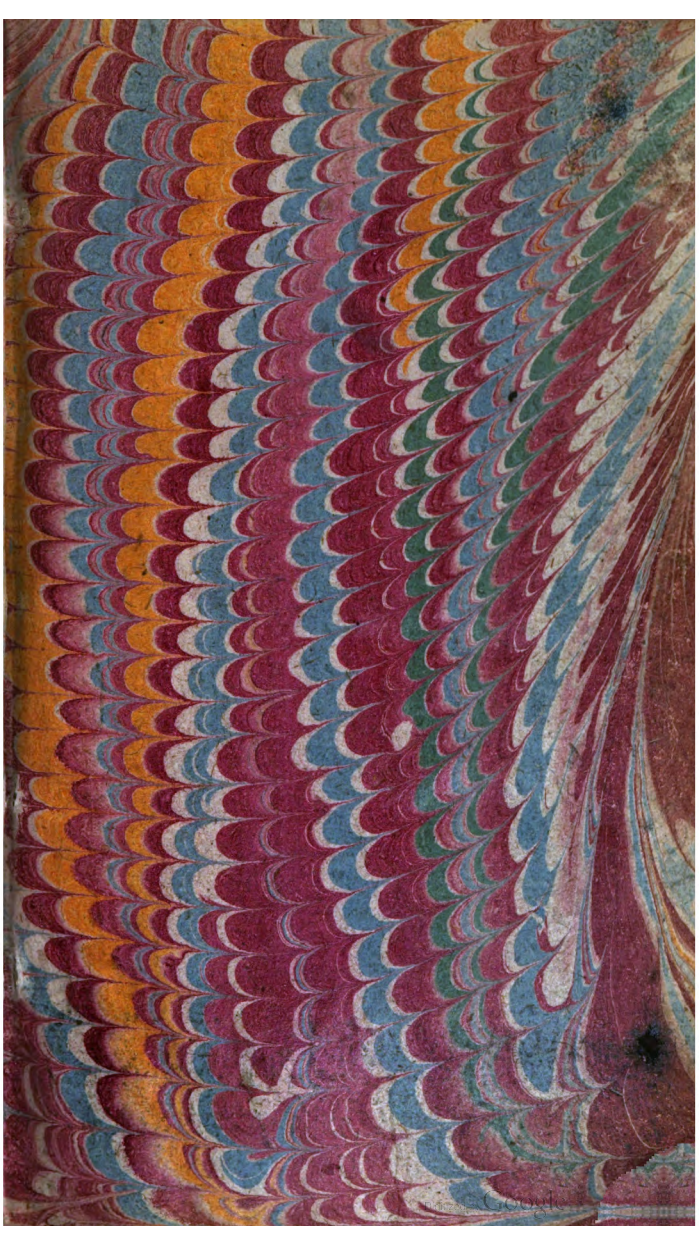
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



EX LIBRIS DOMUS S. I. Bibliotheca
- artium -
AQUENSIS - IMMACULATÆ CONCEPTIONIS



~~06478-2, 689~~

Be 650



C

DE LA
RÉFORMATION
DU
THÉÂTRE.

G.C.

OBA 88

DE LA
RÉFORMATION
DU
THEÂTRE,

Par LOUIS RICCOBONI.



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Fontaines
- CHANTILLY

M. D. CC. XLIII.



A

SA MAJESTÉ
IMPERIALE
ELISABETH PREMIERE,
IMPERATRICE
DE TOUTES LES RUSSIES.



ADAME,

*CE n'est point un sentiment
de vanité qui m'a fait rechercher*
aiij

VI E P I T R E.

l'honneur de placer votre AUGUSTE Nom à la tête de mon Ouvrage : la flateuse espérance de procurer à toute l'Europe un avantage qu'elle ne peut devoir aujourd'hui qu'à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, m'a seule encouragé à lui offrir La Réformation du Théâtre.

Parmi tous les beaux Arts que Pierre le Grand introduisit dans son Empire, cet Auguste Prince ne songea pas à y établir un Spectacle : les soins qu'il prit, soins si dignes d'un vrai MONARQUE, n'eurent pour objet que le bonheur du peuple innombrable qu'il gouvernoit ; & sans doute le Théâtre,

E P I T R E. VII

tel qu'il le voyoit , lui parut moins propre à polir ses Sujets , qu'à corrompre l'innocence de leurs cœurs.

J'offre donc à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE les idées que de longues réflexions m'ont inspiré sur les moyens de réformer le Théâtre. Cette réforme, si difficile à faire chez les Peuples que l'usage & le tems ont accoutumés à ne pas sentir les défauts de leurs Spectacles , peut facilement être embrassée par une Nation , qui n'a connu les Spectacles qu'en passant, & dont le goût n'est encore fixé sur aucun genre.

J'oserai dire que l'établissement d'un Théâtre en Langue

VIII E P I T R E.

Russe, mais d'un Théâtre tel que celui dont je présente le Plan à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, est une entreprise digne de l'Illustre Fille de Pierre le GRAND; puisque par là elle feroit goûter de bonne heure à la jeunesse une morale sensée, propre à former de sages Politiques, d'intrépides Soldats, de bons Citoyens, des Magistrats intègres & zélez pour l'Etat.

La Russie en tireroit un nouvel éclat du côté des beaux Arts, & donneroit aux autres Empires un exemple, ou plutôt un modèle qu'ils seroient d'autant plus engagés à suivre, qu'admirant déjà les vertus de VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, ils fe-

E P I T R E. IX

voient gloire de soumettre leurs préjugés à la vérité qu'elle leur feroit connoître.

Qu'il me soit permis de me flater que le zèle dont je suis animé, me fera obtenir le pardon d'une hardiesse, que la droiture de mes intentions peut rendre seule excusable auprès de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE. Je n'ai pour but, dans mon Livre, que d'annoblir & de rendre utile un amusement qui deviendroit même une Ecole de vertu, si le vice & la mollesse en étoient bannis. Des vües si pures me font espérer que VOTRE MAJESTE' ne refusera pas sa protection à mon Ouvrage, & qu'elle recevra

X E P I T R E.

*avec bonté les hommages du
très-profond respect avec le-
quel je suis,*

**DE VOTRE MAJESTÉ
IMPERIALE,**

MADAME,

**Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
LOUIS RICCOBONI.**



PRÉFACE.

JE sçais que, depuis quelques siècles & presque depuis l'établissement du Théâtre moderne, tout ce qui a été écrit, soit pour blâmer les Spectacles en général, ou pour les corriger, n'a pas été favorablement reçu du Public : & que c'est une entreprise qui a toujours esfuyé les plus vives contradictions : je ne serai donc pas surpris de voir le Lecteur indisposé contre moi sur le seul titre de mon Livre.

XII *P R E' F A C E.*

Si un pareil Ouvrage avoit pour Auteur un homme grave & respectable par son état ou par sa dignité, il n'en seroit pas pour cela plus à couvert de la critique; elle seroit seulement plus ménagée, & se ressentiroit des égards que mériteroit l'Auteur: mais qu'il vienne de moi qui, pendant plus de quarante ans, ai exercé la profession de Comédien, qui ne suis ni sçavant ni homme de Lettres, & qui par conséquent ne mérite ni égard ni ménagement; c'en est assez pour me faire craindre que mon Livre soit mal reçu, ou qu'il fasse peu.

PREFACE. XIII
d'impression sur mes Lec-
teurs.

Je me rappelle au surplus que le Public n'aura pas oublié que, dans mon Histoire du Théâtre Italien imprimée l'an 1727, je fis les plus grands efforts pour défendre ma Profession : Je rapportois alors les décisions de S. Thomas d'Aquin (1) & de S. Antonin (2) qui permettent la Comédie de bonnes mœurs, & qui décident qu'elle peut s'exercer

(1) Divus Thomas 22. quest. 168. art. 3. in responsione ad tertium.

(2) Sanctus Antoninus in 3. part. suæ summæ Tit. 8. cap. 4. Sect. 12.

XIV *P R E' F A C E.*

sans péché, & que les Comédiens peuvent vivre du gain de leur Profession: mais, à dire vrai, une Comédie de bonnes mœurs, telle que ces deux Saints la demandent, se trouve-t'elle aisément sur les Théâtres publics? Je suis sûr que dans toute l'Europe, parmi les Pièces soit anciennes soit modernes, on en trouveroit peu qui méritassent l'approbation de ces deux Saints Docteurs. Quand j'écrivis mon Histoire, j'étois encôre au Théâtre; & je ne pouvois en quelque forte me dispenser de soutenir la Profession que j'exerçois; j'étouffois peut-

P R E F A C E. **xv**

être mes véritables sentimens : mais, à présent que je me suis retiré, rien n'arrête plus ma franchise, & il m'est permis de m'expliquer librement.

J'avoüe donc avec sincérité que je sens dans toute son étendue le grand bien que produiroit la suppression entière du Théâtre; & je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves & d'un génie supérieur ont écrit sur cette matière : mais, comme il ne m'appartient pas de prendre le même ton, & que d'ailleurs les Spectacles sont permis & soutenus par l'auto-

XVI *PRE'FACE.*

rité publique, qui sans doute les permet & les soutient par des raisons que je dois respecter, il seroit indécent & inutile de les combattre dans l'idée de les détruire : j'ai donc tourné mes vües d'un autre côté ; j'ai crû que du moins il étoit de mon devoir de produire mes réflexions, & le plan de réformation que j'ai conçu pour mettre le Théâtre sur un autre pied, & pour le rendre, s'il est possible, tel que les bonnes mœurs & les égards de la société me paroissent l'exiger : c'est ce que je ne pouvois entreprendre dans le tems que

P R E F A C E. xvii

j'étois Comédien, pour les raisons que l'on trouvera dans le corps de mon Ouvrage.

Au reste je proteste avec la même sincérité que, depuis la première année que j'ai monté sur le Théâtre, il y a déjà plus de cinquante ans, je l'ai toujours envisagé du mauvais côté, & que je n'ai jamais cessé de désirer l'occasion de pouvoir le quitter : ce ne fut qu'en l'année 1728, à l'âge de cinquante-trois ans, que voyant s'ouvrir une belle porte devant moi, j'exécutai la résolution d'y renoncer. La médiocrité de ma fortune

b

XVIII P R E F A C E.

me livra quelques attaques pour m'ébranler ; mais elle n'eût pas la force de me faire reculer. Dans le cours de ces douze années , je me suis livré à moi-même ; & je n'ai eu dans l'esprit que l'idée de la Réformation du Théâtre.

J'ai voulu me frayer un chemin & pressentir en quelque sorte le goût du Public, avant que de m'expliquer ouvertement ; & c'est dans cette vüe que j'ai donné mes *Observations sur la Comédie & sur le génie de Moliere* : On a paru n'être pas mécontent des réflexions semées dans cet Ouvrage , & on a bien

PREFACE. XIX

voulu me tenir compte d'avoir choisi Moliere pour modelle des préceptes que j'ose y donner. Ce n'étoit pas là pourtant le motif principal de mon Ouvrage ; si on le lit relativement à l'intention que j'ai eüe d'annoncer de loin ce que j'avois à dire sur la Réformation, on y trouvera nombre de traits qui tendent à ce but : je m'apperçûs dans le tems que personne n'y avoit fait attention, & je compris qu'il falloit parler plus clairement.

Peu de tems après, par la même raison & toujours dans le même dessein, je

xx P R E' F A C E.

mis au jour mes *Pensées sur la Déclamation*, & quelqu'autre brochure ; mais tout ce que j'y dis , pour annoncer mon projet de Réformation, y est enveloppé avec tant de réserve , que personne n'a découvert mon intention : je ne pouvois pas me plaindre de n'avoir pas été entendu , puisque je ne m'étois pas expliqué assez clairement.

Cette réserve & ces ménagemens m'avoient paru nécessaires ; mais enfin je donnai mon dernier Ouvrage qui a pour titre , *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Euro-*

P R E' F A C E. . . XXI

pe; c'est là où je dévoile mes sentimens, en faisant voir le besoin qu'ont tous les Théâtres d'être réformez, & en promettant au Public l'Ouvrage que je donne aujourd'hui.

Voilà de quelle maniere & par quels motifs j'en ai conçu l'idée; & je crois que c'étoit précifément à un homme tel que moi qu'il convenoit d'écrire sur cette matiere; & cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte, & de four-

XXII *P R E' F A C E:*

nir les moyens de s'en garantir que tout autre qui n'en auroit pas éprouvé les funestes effets.

Je fais donc voir dans cet Ouvrage la nécessité de réformer le Théâtre : en conséquence de ce principe je propose une méthode & des regles pour exécuter la réforme dans toutes ses parties : on y trouvera une espece de Catalogue raisonné d'un petit nombre de Pièces , dont une partie peuvent subsister telles qu'elles sont , d'autres qu'il faudroit corriger , & quelques-unes de celles que je rejette tout-à-fait. Comme je n'ai en

P R E' F A C E. XXIII
vüe que le bien de la Ré-
publique, je m'expose vo-
lontiers à la critique de
ceux qui ne se piquent pas
de beaucoup de délicatesse
sur les regles des bonnes
mœurs ; étant persuadé au
surplus que les gens de bien
me sçauront quelque gré de
mon travail : leur approba-
tion, si je parviens à l'obte-
nir, suffira pour me satis-
faire.



DE LA REFORMATION

n'a pas hésité de mettre le Théâtre au nombre des choses pernicieuses qu'il bannit de sa République; & en cela, son but n'a été que de former le Citoyen parfait. Il a paru de nos jours plusieurs Ouvrages excellens sur cette matiere qui tendent à la même fin: Mais, comme la perfection est un bien qu'il est plus facile de desirer que d'obtenir, on est souvent obligé de s'en tenir aux motifs & aux remontrances qui peuvent engager à réformer en quelque chose les désordres; puisque ce seroit en vain que l'on entreprendroit de détruire la racine même de la corruption.

Pour suivre cette maxime, voyons d'abord quelle a été l'intention des Anciens dans l'établissement du Théâtre; & examinons si les Modernes, en suivant leurs exemples, s'y sont pro-

posé les mêmes vûës.

En Grece, le Théâtre commença par la critique : elle fut générale & sans application dans son origine; mais elle devint ensuite personnelle, jusques-là que les Acteurs prenoient les noms des Citoyens que l'on critiquoit. La République en réprima la licence; mais la Comédie, en se corrigeant, n'abandonna pas son premier motif : sans nommer les particuliers, elle se contenta de les désigner avec le masque & avec les habits. On réforma encore cet abus, & la critique redevint générale comme auparavant, sans nommer & sans désigner personne. Se voyant resserrée dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, elle eut recours à des intrigues & à des actions bourgeoises, qui représentoient les caractères, tels qu'on les voit dans

4 DE LA REFORMATION

la société, pour en montrer le ridicule & parvenir, par là, à les corriger.

Il est donc évident que, dans son origine, dans ses progrès & dans son parfait établissement, la Comédie Grecque se proposa toujours le même but, qui étoit la critique & la correction des mœurs.

Cette espece de Comédie approuvée & établie parmi les Grecs, fut adoptée par les Latins : la première Comédie Latine étoit parfaite. Quoique malheureusement elle ne soit pas parvenue jusqu'à nous, nous savons, par le témoignage de Cicéron & de Plin second, que les Comédies de Roscius & de Virginius étoient des modeles irréprochables pour la correction des mœurs.

Quelques licentieuses que fus-

sent, dans leur origine, les Comédies Atellanes qui s'introduisirent à Rome, elles y furent reçues avec un applaudissement général, par la raison même de la licence qui y regnoit, & qui plut infiniment, non seulement aux Libertins, mais à toute la Ville. Ces Comédies furent représentées par une troupe de jeunes gens, & ne parurent pas sur le Théâtre des Comédiens. Cependant la bonne Comédie Latine ne laissa pas de continuer : mais, suivant le cours ordinaire de toutes les choses humaines, la corruption s'y glissa insensiblement. La bonne Comédie vouloit plaire ; & , pour y parvenir, elle se relâcha un peu de sa pureté, en prenant quelque chose de sa rivale. (1)

(1) La Comédie Atellane fut obscène dans ses commencemens. Ayant été en-

6 DE LA RE'FORMATION

On trouve la preuve de cette vérité dans les deux Poètes Comiques Latins qui nous restent ; Térence se ressent un peu de la licence des Atellanes ; & Plaute s'y étoit livré avec encore moins de retenuë. Cependant , au travers de ces taches , on voit briller dans l'un & dans l'autre des traits éclatans de lumiere qui ont pour objet la correction des mœurs. Quoique Plaute soit celui des deux qui ait le plus donné dans le vice des Atellanes , il y a deux de ses Pièces toutes

suite corrigée , elle devint modeste & sévère ; mais elle ne resta pas long-temps dans cet état de pureté. Elle retomba bientôt dans sa première licence ; & c'est à cette dernière corruption qu'il faut rapporter celle de la Comédie Latine. On peut voir la variation de la Comédie Atellane dans Tite-Live, Hist. liv. 7. Scaliger Poet. liv. 1. Casaubon de Poesi Satirica , liv. 2. Valere Max. liv. 2. c. 4.

entieres dans le goût de la bonne Comédie: *Les Captifs* & le *Triummus*: on n'a qu'à les examiner, & les mettre vis-à-vis de la plus modeste Comédie du Théâtre moderne; & l'on verra, à notre honte, combien le Poëte Payen l'emporte sur nous: tout y respire la censure du vice, & il n'y a rien qui favorise la corruption des mœurs.

Malgré cette décadence de la bonne Comédie Latine, Plaute & Térence n'abandonnerent pas le principal but de la Comédie; qui est celui de corriger en critiquant: mais, comme ces deux Poëtes sentoient que, pour parvenir à corriger, il falloit plaire; ils crurent devoir retenir quelque chose de l'Atellane; & sur ce principe, ils critiquerent les vices qui dominoient dans leur pays d'une manière trop

3 DE LA RE'FORMATION

favorable à la licence.

A Rome, la jeunesse étoit plongée dans la débauche des Courrifanes & des femmes esclaves; l'on en fit l'objet de la critique & de la Comédie du tems : en forte que ce qui nous reste du Théâtre des Latins, ne nous fournit que des intrigues de cette espece; &, comme les vices sont de tout pays, Térence, en transportant sur le Théâtre des Latins quelques-unes des Comédies du Poëte Grec *Menandre*, a choisi celles dont le sujet rouloit sur le libertinage des jeunes gens, comme les plus convenables aux mœurs des Romains.

Les premiers Poëtes dramatiques modernes prirent le Théâtre de Plaute & de Térence pour modele; &, parce que les Courrifanes, & sur tout les Esclaves, n'étoient pas dans nos mœurs,

& qu'ils s'imaginèrent peut-être que, sans les intrigues d'amour, le Théâtre seroit infipide, comme j'ai dit autre part; (1) on chercha un exemple plus général de corruption dans les Latins, & malheureusement on le trouva. L'Amphitrion de Plaute leur en fournit l'idée: ils crurent cependant qu'une femme telle qu'Alcmene, innocente & adultère tout à la fois, ne seroit pas un objet assez piquant sur la scène; on démasqua le vice en ôtant le verni dont le Poète Latin l'avoit couvert. Les désordres des femmes mariées, & des filles trop complaisantes occuperent la place des amours des Courtisanes; & on établit ces amours, comme le mobile & le fondement du Théâtre moderne.

(1) Réflexions sur les différens Théâtres, &c.

10 DE LA RE'FORMATION

Après quelques tems le Théâtre se corrigea : on substitua , à ces amours déreglez , des amours qui ne tendoient qu'au mariage : mais , tout bien considéré , ces amours (que l'on appelle honnêtes) ne sont pas moins de mauvais exemple que les autres ; ils sont toujours traitez sur la scene , sans bienséance , & en dépit des engagements des parens , ou de la volonté des Tuteurs. C'est sur ce pivot que tournent les intrigues de la Comédie, depuis cette première espece de correction jusqu'à présent.

Suivant ce principe on a crû , en France, pouvoir conserver en partie & ajouter à notre Théâtre les mœurs des Latins ; les Valets de la Comédie moderne ont un empire absolu sur leurs jeunes maîtres, comme les Esclaves & les Vieilles des Latins l'avoient dans la Comédie de

Ce tems-là : ils ne sçavent que conseiller le mal , & s'employer pour l'exécuter.

Pour aller au même but , les Italiens n'ont pas fait comme les François : ils ne se font pas servi de Valets , ni de suivantes pour tendre des pièges à l'innocence , ou pour seconder la débauche des amans de Théâtre ; mais ils ont substitué , aux Esclaves , des hommes & de vieilles femmes , qui font le métier de séduire la jeunesse ; & , en cela , quoique le mal soit toujours le même , du moins les mœurs du tems ont été plus régulièrement suivies par les Italiens , que par les François : D'ailleurs , s'il se trouve quelquefois des suivantes peu délicates sur l'honneur de leurs maitresses , ce vice , par bonheur , est assez rare ; d'où il suit qu'il est extrêmement pernicieux d'en

12 DE LA RE'FORMATION

produire des exemples qui ne peuvent qu'inspirer des idées de corruption à celles qui ne la connoissent pas.

Ces méthodes si scandaleuses dans les Italiens, aussi bien que dans les François, jointes aux amours, soi disans honnêtes, sont la base du Théâtre moderne, & en font en même tems tout le défectueux & tout l'indécent, malgré le préjugé du plus grand nombre des Spectateurs, qui croient le Théâtre de nos jours irréprochable.

Il est donc vrai que l'on peut appeller le Théâtre moderne, dans son commencement, le triomphe du libertinage & de l'impiété, & depuis sa correction, l'Ecole des mauvaises mœurs & de la corruption; d'où l'on peut conclure que le motif des Grecs, de critiquer pour corriger

Les mœurs, adopté & suivi par les Latins, a été entièrement abandonné par les modernes.

Si les modernes n'ont pas été les premiers à imaginer des Comédies de caractère; du moins, après les Grecs, ce sont eux qui, vers le milieu du siècle passé, les ont fait revivre en France: ce qui fit sentir qu'ils avoient enfin connu la nécessité de la critique des mœurs, & qu'ils alloient réparer la faute de leurs prédécesseurs, qui n'en avoient jamais fait usage. En effet, il est certain que les caractères étoient très propres à amener la réforme, si on les avoit introduits dans l'intention de corriger le Théâtre; mais ce ne fut point là l'esprit dans lequel on nous les présenta: On prétendit seulement corriger les ridicules qui influent sur les mœurs; &, à la vérité, on y par-

17 DE LA RE'FORMATION

vint en partie & à quelques égards; mais on peut dire aussi que, de la même main, on présenta au malade la médecine & le poison tout-à-la fois. Ordinairement un caractère, qui seroit admirable pour instruire & pour corriger, est environné des épisodes d'un amour irrégulier, & enveloppé par les intrigues des Valets, qui absorbent le caractère pour faire briller à chaque instant la corruption. Je me contenterai d'en donner un seul exemple que je tirerai même du Théâtre du grand Moliere, que j'admire si fort du côté de l'esprit & du génie.

Le caractère de l'Avare est excellent, & peut être le plus avantageux de tous pour la bonne Comédie. Si la Piece de Moliere, où ce caractère est représenté, ne corrige pas les Avars, qui, de

DU THEATRE. 15

peur de se reconnoître, éviteront sans doute d'aller au Spectacle lorsqu'on la jouëra ; du moins on peut espérer qu'elle jettera dans le cœur des jeunes gens des semences d'horreur & d'aversion pour l'avarice qui les disposeront à se garantir de ce vice : & c'est là le grand bien que l'on doit attendre de cette Comédie.

Il s'agit présentement d'examiner le mal que peut produire la représentation d'une Comédie si instructive. L'Avare a deux enfans, un fils & une fille : le fils aime éperdûment la maitresse de son pere ; & la fille, de son côté, aime un jeune Cavalier, qui s'est introduit dans la maison sur le pied de domestique , & qui passe tranquillement ses momens à côté de sa maitresse.

Quand même l'effet de cette Piece seroit assuré par rapport

18 DE LA RE'FORMATION

au vice de l'avarice ; quand même on supposeroit qu'elle doit faire une égale impression sur l'esprit de tous les jeunes gens, (& il pourra s'en trouver plusieurs pour qui l'avarice aura de l'attrait, malgré le tableau affreux qu'on leur en aura présenté) il n'en est pas moins incontestable que le mauvais exemple des deux enfans de l'Avare est un poison mortel pour la jeunesse, devant qui cette Piece est représentée : les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe n'effaceront jamais de leur esprit ni de leur cœur les idées & les sentimens que les enfans de l'Avare y auront gravez ; & ils s'en souviendront jusqu'à ce qu'ils ayent fait l'essai d'une leçon si pernicieuse.

Si nos modernes ont introduit le mauvais exemple, & souvent

vent même le scandale jusques dans la Comédie de caractère, qui est la plus instructive & la plus propre à la correction des mœurs ; il faut convenir qu'il est absolument nécessaire de réformer le fond de notre Comédie, soit d'intrigue, soit de caractère.



CHAPITRE II.

*De la passion d'amour sur
le Théâtre.*

SUIVANT le sentiment des personnes les plus graves, l'amour & les femmes fournissent les deux principaux motifs de la réformation du Théâtre ; mais je suis persuadé que quiconque proposeroit de les en bannir, bien loin d'être écouté, ne feroit que s'attirer les railleries de

B

18. DE LA REFORMATION

la plus grande partie des hommes. Examinons cependant la matiere, & cherchons s'il ne seroit pas possible de trouver quelque expédient qui pût concilier deux choses aussi opposées que le sont la sagesse & la licence.

Quant à l'amour, on ne peut pas disconvenir qu'il ne soit tres dangereux d'en faire le sujet des Comédies. Il est inutile de rapporter tout ce que tant de sages Ecrivains ont dit contre l'abus de cette passion devenuë le mobile du Théâtre moderne. Il est sûr que les expressions des Amans, toujours outrées sur la scene, confirment le Libertin dans son dérangement, réveillent les esprits les plus assoupis, & ne peuvent que donner entrée à une passion vicieuse dans le cœur de la jeunesse la plus innocente.

Si cette malheureuse passion,

vue de loin dans deux personnes qui s'aiment , & dont on n'entend pas même les discours , est souvent capable de faire de vives impressions sur celui qui les observe ; qu'arrivera-t'il, lorsque, sur la scène , un jeune homme & une fille , avec toute la vivacité que l'art peut inspirer , font parade de leur tendresse dans un Dialogue , où les pensées étudiées du Poëte sont toujours portées à l'excès ? Quel désordre , quel ravage ne peut-elle pas causer dans l'imagination des Spectateurs , suivant les différentes situations où ils se trouvent ?

L'homme n'a pas besoin qu'on lui apprenne à sentir une passion que la nature ne lui inspire que trop ; mais il a extrêmement besoin d'apprendre à corriger les désordres de cette passion , lorsqu'elle est devenue vicieuse. Or la

passion d'amour la plus pure peut perdre sur le Théâtre toute son innocence, en faisant naître des idées corrompues, même dans l'esprit du Spectateur le plus indifférent. Les sentimens les plus corrects sur le papier changeront de nature en passant dans la bouche des Acteurs, & souvent deviendront criminels, quand ils seront animez par l'exécution théâtrale.

Que dit une mere à sa fille pour la prévenir contre cette passion si dangereuse ? elle lui dit que tout homme, qui fait des protestations d'attachement à une femme, ne cherche qu'à la corrompre & à la deshonorer : elle lui dit qu'il n'est pas permis d'avoir une liaison particulière avec un jeune homme, quel qu'innocente que soit cette liaison ; parce que, ce qui est inno-

cent d'abord , est souvent un acheminement au crime. Or , c'est à tous ces principes que la morale des Spectacles est directement contraire. Les hommes & les femmes y prennent au premier coup d'œil l'amour le plus vif l'un pour l'autre : ils se l'avouent réciproquement , sans que leur honneur en reçoive aucune atteinte : ce sont même les Héros & les Héroïnes ; les Amans & les Maitresses prennent , pour parvenir à s'épouser , la même route qu'ils prendroient , s'ils se propofoient une action criminelle.

Suivant les reglemens de la vie civile , également reçus parmi toutes les nations policées pour ce qui regarde le mariage , il ne suffit pas que deux personnes trouvent , dans leur caractère , dans leur naissance & dans

leur fortune , la convenance qui peut leur annoncer une société heureuse : ils doivent encore , avant que d'aller plus loin , obtenir le consentement de leurs parens. Est-ce ainsi que l'on se conduit dans la Comédie ? On y prend tout le contrepied : les démarches les plus hazardées , & les extravagances les moins permises , sont les routes ordinaires des Amans de Théâtre , pour peu qu'ils trouvent de résistance dans leurs parens : & l'on n'y suppose même cette résistance , que pour donner lieu aux stratagêmes les plus hardis & les plus indécens. Le Poète , loin d'en rougir , s'applaudit pour lors de la fertilité de son génie ; & c'est principalement , par le dérèglement de son imagination , qu'il prétend se faire admirer.

Qu'on ne me dise pas que de

amours qui causent tant de tourmens à ceux qui en sont possédez, & qui les portent à tant d'extravagances, sont plus propres à corriger de cette passion, qu'à l'exciter : Cela pourroit se dire avec quelque vraisemblance, si, après tous ces tourmens, & toutes ces extravagances, les Amans finissoient par être réellement malheureux : En ce cas les Spectateurs pourroient concevoir de l'aversion pour une passion qui ne produit que des peines dans sa fin, comme dans son progrès : mais malheureusement l'amour de Théâtre, & sur tout celui de la Comédie, a toujours un succès heureux ; & le Spectateur en conclut avec raison, que les maux soufferts par les Amans, pour arriver à ce succès favorable, loin d'être une juste punition dûë à une passion condam-

24 DE LA REFORMATION

nable, sont plutôt une persécution injuste suscitée à la vertu qui finit par en triompher. Il suit de de là que, comme le Spectacle de la vertu persécutée ne doit point détourner de la vertu, de même la représentation des maux que souffrent les Amans, ne détournera point de l'amour, & que les Spectateurs, après avoir plaint les Amans dans leurs traverses, se réjouiront avec eux de les en voir délivrez, & ne feront point effrayez d'avoir à courir les mêmes risques; parce qu'ils seront sûrs d'obtenir le même prix. Et c'est ce qui prouve le grand tort qu'ont la plupart des Poëtes, qui représentent l'amour sur la Scene, plutôt comme une vertu, que comme une passion.

L'amour, je parle de celui qui peut faire le sujet d'une Comédie,

die est nécessairement une passion criminelle, qui devoit toujours être suivie de malheurs, comme elle est précédée de traverses, si on ne la mettoit sur le Théâtre que pour l'instruction des Spectateurs & pour la correction des mœurs.

On répondra, peut être, que l'amour dans les Tragédies, qui est presque toujours malheureux, pourra donc être admis au Théâtre, pour fournir à la correction des mœurs, & qu'ainsi il n'y aura que l'amour de la Comédie à réformer. Je ne répondrai pas à cette objection pour le présent; parce que, m'étant proposé dans ma seconde partie d'examiner en détail les Tragédies, surtout par rapport à l'amour, c'est-là que je me réserve à prouver que cette passion n'est pas plus excusable dans les Tragédies que dans les Comédies.

C

26 DE LA RE'FORMATION

Il est vrai que cette passion bien traitée peut donner occasion, plus que toute autre, à la correction des mœurs. Mais quelles sont les Pièces où l'amour soit instructif à ce point? J'avoüe que, dans leurs Tragédies, les Grecs ne l'ont montré que par ses fureurs & ses enportemens; &, par là, cette passion n'a jamais manqué d'inspirer aux Spectateurs une horreur capable de les corriger. Les Modernes, au contraire, n'ont adopté que le foible de cette passion, qui, dans ce point de vûe, n'est propre qu'à corrompre, comme nous l'avons dit; & il y a même cette différence entre les Modernes & les Anciens, que les Anciens n'ont mis l'amour sur leur Théâtre que très rarement, & que les Modernes en ont fait le motif principal & le fondement de toutes leurs fables.

Puisque les Modernes ne savent parler que de l'amour sur la Scene, ce qui est la marque certaine, ou d'une corruption générale, ou d'un défaut de génie dans le plus grand nombre des Poëtes; outre qu'ils ne devroient jamais traiter cette passion que dans la vûe d'instruire les Spectateurs; ils pourroient encore joindre à cette passion, devenue instructive, plusieurs autres especes d'intérêts que la raison & les devoirs autorisent: ainsi on pourroit traiter des sujets de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de l'amour filial, de l'amour de la Patrie: voilà des intérêts tendres & vifs, qui seroient nouveaux & très-convenables au Théâtre; intérêts qui peuvent avoir leurs degrez, suivant les circonstances dans lesquelles on peut les saisir, & sui-

vant les différens caractères des hommes que l'on introduiroit sur la Scene : par exemple, l'imprudence, la foiblesse, la fermeté, la complaisance, la colere, & toutes les autres passions qui s'associent dans le cœur humain à la passion dominante, ne feroient-elles pas paroître, dans la personne qui seroit occupée de quelques-uns de ces sentimens, une infinité de caractères marquez & différens entre eux, qui seroient combattus par la force du raisonnement & par l'ascendant du caractere ?

Ces sortes de sentimens ne seroient jamais en risque d'être désaprouvez, ou mal reçûs des Spectateurs; car, dans une grande assemblée, il peut bien se trouver quelqu'un qui ne soit pas sensible aux impressions de l'amour, tel qu'on le voit communément

sur le Théâtre, & qui par conséquent ne regarde qu'avec indifférence, ou avec mépris les foiblesses du cœur humain; mais il n'y en aura pas un seul qui ne soit ou pere, ou fils, ou mari, ou citoyen: & si, par hazard, il se rencontroit un Spectateur qui fût bon pere, mais qui ne fût pas bon citoyen, & que l'action théâtrale de ce jour-là ne traitât que de l'amour de la Patrie; loin d'en blâmer l'Auteur, il n'est pas douteux qu'il l'admireroit. Et que sçait-on si cette circonstance ne réveilleroit pas, dans son cœur, des sentimens qui ne sont peut-être qu'assoupis, ou dont les germes, que tout homme bien né porte au dedans de lui-même, sont toujours prêts à éclore à la moindre occasion?

Les quatre sortes de sentimens que je viens d'indiquer sont

30. DE LA RE'FORMATION

tels que, s'ils étoient mis sur la Scene avec tout l'appareil propre à en faire valoir l'intérêt, ils ne pourroient manquer de remplir l'objet que l'on doit se proposer, qui est de corriger & d'instruire; mais on ne sçauroit disconvenir que la passion de l'amour, ainsi qu'on a coutume de nous la représenter, ne produise des effets tout contraires.

Pour peu que l'on réfléchisse, on reconnoitra qu'il n'y a presque point de devoir dans la vie, qui, sur le Théâtre, ne soit asservi à la passion de l'amour. Vis-à-vis d'elle la nature même perd ses droits : la gloire & le propre intérêt lui sont également sacrifiés. Les peres traversés dans leur passion par leurs enfans, prennent contre eux des sentimens de haine : les fils, de leur côté, deviennent ennemis de

leurs propres peres, en devenant leurs rivaux: &, dans quelques Tragédies même, on voit des Princes qui ne veulent pas régner aux dépens de leur amour. On pourroit rapporter une infinité d'exemples aussi pernicieux. Quelle correction peut-on espérer d'une passion traitée de cette maniere, surtout lorsqu'elle finit par triompher, comme il arrive toujours dans les Comédies, ainsi que je l'ai remarqué plus haut.

On ne sçait que trop, au reste; que cette malheureuse passion, sous la forme que lui donnent les Poètes, porte très rarement les hommes à la vertu; & qu'au contraire elle les porte presque toujours au vice. Les meurtres, les usurpations, les infidélitez, les trahisons, le mépris des Loix, les conspirations, &c. sont or-

32 DE LA RE'FORMATION

dinairement le fruit que l'amour produit sur la Scene dans les Tragédies; & dans les Comédies, qui font ici mon objet principal, c'est l'amour qui cause les divisions dans les familles, le mépris de l'autorité paternelle, le violement de la foi conjugale, la dissipation des biens, & tous les vices enfin où se livre un jeune homme qui ne connoît rien de sacré, quand il s'agit de satisfaire sa passion.

On pourroit regarder comme une espece de nouveauté l'amour que les Modernes ont introduit dans la Tragédie; puisque, suivant ce qui a déjà été dit, on ne le trouve que très rarement dans les Tragédies Grecques; mais, pour ce qui regarde la Comédie, nous ne sçavons que trop combien est ancienne la méthode de la faire rouler sur

L'amour. Il y a près de deux mille ans , que les Comédies Atellanes ont porté cette dépravation à Rome : les Comiques Latins , qui nous restent , nous l'ont transmise : & , depuis que le Théâtre moderne subsiste , les intrigues d'amour ont toujours fait le fond des Comédies,

Sans parler de l'*utile* , qui doit toujours marcher à côté de l'*agréable* , (& qui se trouve rarement dans une action , où il ne s'agit que d'amour & de mariage) nous voyons que l'*agréable* même y manque. Comment peut-on aujourd'hui se réjouir d'une chose aussi souvent & depuis si long-tems rebatüe que l'amour de Théâtre ? Ne doit-il pas paroître extraordinaire qu'un si grand nombre de gens d'esprit perdent leur tems à traiter une matiere , qui , par le fréquent

34 DE LA RE'FORMATION

usage qu'on en a fait jusqu'ici ; est presque épuisée , & dans laquelle on est réduit , pour trouver le moyen de plaire , à emprunter le secours illicite des paroles & des actions licentieuses , comme en font foi plus d'une Comédie que le Lecteur connoîtra , sans que je les nomme.

Je suis surpris qu'il n'arrive pas au Théâtre moderne ce qui arriva à celui d'Athenes , où les Spectateurs , ennuyez d'entendre depuis long-tems des chansons Dionisiannes , crierent tous unanimement , *plus de Bacchus , plus de Bacchus* ; & que notre Parterre ne se mette pas à crier , *plus d'Amour , plus d'Amour*. En effet , n'est-il pas ridicule qu'en allant au Théâtre , on soit forcé d'entendre toujours des Amans épancher leur cœur en fades ex-

pressions de tendresse , ou se plaindre de la cruauté de leurs Maitresses , ou se livrer aux transports de la jalousie , ou se lamenter & se désespérer de ne pouvoir surmonter les obstacles qui les arrêtent ? Y a-t'il rien de plus ennuyeux , que de voir toujours des Rivaux de commande pour les traverser dans leurs passions , des Valets & des Suivantes pour les aider dans leurs extravagances ? Toujours même chose ! Eh que l'on crie donc à la fin , *plus d'amour , plus d'amour.*

Si le Théâtre moderne avoit commencé par la passion d'amour , je suis persuadé qu'on l'auroit étouffé dès le berceau. Examinons-en les commencemens , & voyons de quelle manière il a été reçu.





CHAPITRE III.

*Réflexions sur le renouvellement
du Théâtre.*

LE Théâtre recommença par les représentations saintes ou morales : Peu de tems après, la corruption y mêla du profane, & le Public les goûta davantage. Par succession de tems, le profane s'empara entierement de la Scene, & les représentations saintes cessèrent.

On ne peut pas douter que, dans les commencemens, les Poëtes, les Spectateurs & les Gouvernemens n'ayent reconnu, d'un aveu unanime, que le Théâtre n'avoit rien de mauvais, & qu'il méritoit, au contraire, d'être soutenu & suivi; mais, lors-

que le prophane fut resté en possession de la Scene, les sentimens se trouverent partagez. On sçait que les personnes graves décrierent les Spectacles, & qu'elles tâcherent de les faire supprimer : On sçait aussi que les gens de Lettres & les Poëtes, de leur côté, chercherent à persuader, par leurs dissertations, que le Théâtre étoit utile, & que les Anciens l'avoient regardé comme une école pour la correction des mœurs ; c'est une différence d'opinion qui dure encore.

Pendant cette altercation le Public s'érigea en Juge ; & ne consultant, à son ordinaire, que son propre goût, il décida que le Théâtre étoit un soulagement nécessaire pour les esprits occupez, & une occupation décente pour les paresseux. Les Gouver-

nemens les plus sages ont bien senti le faux du préjugé; & , sur les plaintes que l'on entendoit de toutes parts, ils ont tâché, dans tous les tems, de mettre des bornes à la licence des Théâtres.

Nous voyons de nos jours que les Spectateurs ne pensent pas que le Théâtre doive servir à la correction des mœurs : on le prend sur le pied d'amusement ; on en jouit avec avidité, & on s'embarrasse peu si les bonnes mœurs n'en souffrent pas. Ce Public cependant, qui pense en général comme nous venons de dire, ne laisse pas de changer d'avis, ou de paroître en changer de tems à autre : lorsqu'il parle de bonne foi, ce n'est pas la correction des mœurs qu'il cherche au Théâtre, il n'y va que pour son plaisir ; mais, si les plaintes contre le Théâtre se

renouvellent, son langage n'est plus le même; il craint qu'on ne resserre la liberté des Poètes, & qu'on ne les réduise à devenir insipides, & par conséquent ennuyeux. Dans ce cas, il change de sentiment en apparence, & soutient que le Théâtre est épuré, & qu'il n'y a pas une Piece qui ne tende à la correction des mœurs. Pour le prouver, il fait un grand étalage de tous les vices qui sont punis, & de toutes les passions qui sont tournées en ridicule sur la Scene; & en conséquence il décide que de telles Pieces sont nécessaires, parce qu'elles sont instructives.

Le voilà pour lors dans la règle en partie; mais, par un aveuglement inconcevable, ce même Public, qui se range, par caprice, du parti des bonnes mœurs, a une prédilection marquée pour

la passion d'amour ; il n'en apperçoit pas les dangereuses conséquences, & il passe légèrement sur tout ce qu'elle peut avoir de funeste ; parce qu'il aime cette passion, dans quelque état qu'on la lui présente.

Je n'hésiterai donc pas de dire que les reglemens d'une bonne police devroient renfermer cette passion dans les bornes qu'elle doit avoir, pour n'offrir que de bons exemples, & pour n'être jamais un sujet de séduction.

L'amour de Théâtre des Anciens étoit scandaleux, & les Modernes ont bien fait de le proscrire ; mais le prétendu amour honnête, que les Modernes ont introduit, ne mérite pas plus de grace ; parce que, tel qu'il est, non seulement il ne peut jamais corriger, mais il sera toujours
tres

très pernicieux & de mauvais exemple, malgré le verni d'honnêteté dont on veut le couvrir.



CHAPITRE IV.

Des Femmes de Théâtre.

LA pudeur est l'appanage des femmes; & c'est en supposant que cette vertu fait presque leur essence, que les hommes ont réglé la forme de vie que le sexe devoit tenir. C'est par cette raison que les femmes ont été dispensées des emplois & des occupations qui n'auroient pas été compatibles avec la modestie & la retenüe. Si donc de tout tems elles ont été exemptes de ces travaux & de ces exercices qui demandent de la force & de la fatigue; & si le

D

fuseau & l'aiguille ont toujours été leur partage, je crois que ç'a été moins pour s'accommoder à la délicatesse de leur constitution, que pour ne point blesser cette pudeur, qui doit être l'ame de toutes leurs actions.

Malheureusement la corruption humaine a éludé les sages dispositions de la nature, altéré les Loix, & changé les coutumes. Les femmes ont trouvé des exercices & des professions, qui, par une suite de cette même corruption, bien loin d'être désapprouvez des hommes, font au contraire leurs plus grandes délices. La Musique & la Danse ont été les premiers écueils, où la modestie & la pudeur du sexe ont fait naufrage. Sans chercher une époque plus éloignée, tout le monde sçait que, depuis l'Empire des Perses jusqu'aux der-

niers tems de l'Empire Romain, & dans les premiers siècles du Christianisme, la profession de Danseuse & de Chanteuse n'étoit exercée que par des filles de mauvaises mœurs: aussi voit-on que les Chanteuses & les Danseuses étoient au même rang que les Courtisanes.

A l'égard des Spectacles, nous n'avons point de preuves certaines que les femmes, en Grece, aient monté sur le Théâtre; les Latins ne nous ont rien laissé qui nous donne lieu d'assurer qu'elles y aient joué parmi eux. Et, quoi qu'on nous cite cette Actrice qui reparut sur la Scene dans une grande vieilleffe, je n'assurerois pas que ce fut une Actrice de la Tragédie, ou de la Comédie Latine; & je serois plus porté à croire que c'étoit une Actrice des Pantomimes.

D ij

44 DE LA RE'FORMATION

ou des Farces Atellanes. En effet, les Masques, dont les Latins se servoient sur le Théâtre pour grossir les têtes à proportion de la figure que l'on grandissoit aussi, & les desseins de ces mêmes Masques qui nous restent dans les manuscrits de Térence, nous font assez connoître que c'étoient des hommes qui faisoient le personnage des femmes & qui en portoient les habits. Il n'en étoit pas de même des Mimes & des Pantomimes, ni de ces Farces Atellanes, que nous venons de nommer, où les Acteurs parloient & dansoient à visage découvert & dans leur figure naturelle.

Quoiqu'il en soit, nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que, parmi les Modernes, les femmes ne commencerent à monter sur le Théâtre que vers l'an 1560.

Comme nous l'avons dit autre part; (1) ainsi ce sont les Modernes qui ont corrompu le Théâtre dans toutes ses parties; parce qu'il est incontestable que ce sont eux qui y ont introduit la passion de l'amour, & que les femmes n'y ont représenté, dansé & chanté que depuis 1560.

Je sçais bien que toutes ces réflexions ne s'accordent point avec l'idée que l'on s'est faite du Théâtre, presque généralement. On prétend le justifier, en assurant que jamais il n'a été si épuré qu'il l'est aujourd'hui. Je conviens, sans peine, qu'il y a eu des tems où les mœurs étoient moins respectées sur le Théâtre qu'elles ne le sont à présent dans nos Comédies; mais il n'est pas

(1) Histoire du Théâtre Italica. Paris 1728.

moins vrai , pour cela , que dans le Théâtre , tel qu'il est actuellement , il reste encore bien de la corruption.

Malgré la nécessité de réformer le Théâtre , il paroît presque impossible , aujourd'hui , d'en bannir les femmes , sans détruire absolument les Spectacles que l'on regarde comme nécessaires , par la raison spécieuse des désordres qui sont plus fréquens , lorsque les Fainéans & les Libertins manquent de quelques amusemens publics qui les dissipent , ou qui les occupent. Mais , sans discuter ici cette raison que je n'ai garde de vouloir combattre , puisque c'est sur ce fondement que l'autorité publique protège le Théâtre ; faisons , au moins , tout le bien que nous pouvons , s'il ne nous est pas permis d'en faire autant que nous voudrions.

J'ai prouvé, si je ne me trompe, que le Théâtre est pernicieux dans l'état où il est aujourd'hui : il y auroit, dit-on, de l'inconvénient à le supprimer : mettons tout en usage pour le réformer au point d'en faire un amusement aussi utile qu'agréable ; car je suis persuadé que le Théâtre seroit bien moins redoutable à la vertu, & qu'il produiroit même un bien réel à la société, si, en y laissant les traits enjouez & les faillies d'esprit qui peuvent exciter à rire, on en faisoit une Ecole de bonnes mœurs & pour ainsi dire, une Chaire publique où l'on débitât, aux personnes de tout sexe, & de tout âge, les maximes de la plus saine morale, avec gayeté & sans les effrayer par l'appareil de l'austérité, & du pédantisme. Si une fois le Théâtre étoit amené à ce

48 DE LA RE'FORMATION

point de perfection, qui ne manqueroit pas à la fin de réunir tous les suffrages, l'inconvénient même des femmes, ou cesseroit entierement, ou seroit considérablement diminué; les bonnes mœurs, qui regneroient dans toutes les Pieces, n'instrueroient pas moins les Actrices que les Spectateurs; & d'ailleurs on pourroit encore conserver les femmes, en prenant les précautions que l'on trouvera dans la Méthode de la Réformation, que je donnerai à la suite de ce Traité.



CHAP.



CHAPITRE V.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre.

IL est certain que rien n'intéresse plus essentiellement la République que l'éducation des enfans; & je suis persuadé que, si on y donnoit toute l'attention que mérite une chose de cette importance, presque tous les hommes vivroient conformément aux sages institutions que la Loi nous prescrit, & qu'il n'y auroit pas un si grand nombre de Prévaricateurs. Car je ne suis pas du sentiment de ceux qui donnent tout à la naissance, & qui prétendent que l'homme naît bon ou méchant, suivant que la nature en dispose; & qu'il

E

restera toute sa vie tel qu'il est né. Je pense, & je suis en cela d'accord avec les Auteurs les plus graves, que la vertu est, en grande partie, l'ouvrage de l'éducation, & qu'elle est principalement inspirée par les exemples & les préceptes.

Quoiqu'on nous recommande & qu'on nous fasse envisager, avec raison, l'éducation des enfans comme le moyen le plus assuré de former de bons Citoyens, il n'est cependant que trop ordinaire, même dans les Villes les mieux policées, de faire, en élevant les enfans, des fautes essentielles & irréparables.

C'est aux peres de famille, à qui on en a laissé toute la charge; & c'est à eux qu'est, pour ainsi dire, dévolüe toute la puissance, & toute l'autorité des Législateurs en cette partie. Commu-

nément, jusqu'à l'âge de dix ans, les enfans sont très bien élevez; depuis dix ans jusqu'à quinze, l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtez, souvent même par leurs peres & par leurs meres: enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achevent eux-mêmes de se corrompre.

Les parens sont, pour l'ordinaire plus occupez de l'apparence & de l'extérieur, que du fond & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans: on ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manieres & l'usage du monde; en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans les meilleures compagnies, où on a grand soin de les présenter. C'est-là qu'ils entendent parler de toutes sortes de

52 DE LA RE'FORMATION

matieres, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions; & c'est là que, dans un âge encore si tendre & si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les peres & les meres s'empresent de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre sexe. Quelles atteintes mortelles ne peuvent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies & surtout dans les Opéra, les expressions & les images licencieuses que présente tres-souvent la Comédie! Ils ne les effacent jamais de leur mémoire: ils agissent en conséquence, lors-

qu'ils jouissent de leur liberté ; & les voilà corrompus, dans le cœur & dans l'esprit, pour le reste de leurs jours.

Si les Anciens ont poussé l'attention, sur cet article, jusqu'à défendre de réciter aux enfans des fables & des contes, qui renfermassent la moindre idée capable de les corrompre : s'ils ne ne permettoient pas même de les amuser par des allégories; c'est qu'ils sentoient que les premières impressions, qui se font dans l'esprit des enfans, ne s'effacent jamais ; & que, dans un âge tendre, ils n'ont pas encore assez de pénétration pour distinguer l'allégorie de la vérité. (1)

Tout ce qui précède la représentation théâtrale fait penser aux jeunes personnes, qui y sont

(1) Platon dans sa République.

54 DE LA RE'FORMATION

conduites pour la première fois ; que ce que l'on va faire est quelque chose de respectable. La belle & nombreuse compagnie, les décorations, la symphonie & tout le reste de l'appareil les frappe si vivement, que nous serions étonnez, avec raison, s'ils nous rendoient un compte exact de tout ce qui leur passe dans l'esprit en ce moment. Mais, quand la Piece a été jouée, que leur reste-t'il dans la mémoire ? S'ils vouloient nous avouer la vérité, nous verrions avec douleur que ce qu'ils ont retenu n'est pas toujours ce qu'il y a de moins dangereux pour leur innocence. A leur âge, ils ne sont pas en état de suivre l'intrigue d'une Piece, ni de faire des réflexions sur l'instruction qu'on peut tirer des défauts d'un caractère : ils n'ont des oreilles

que pour entendre ce que l'on dit; & ce qu'ils auront entendu, ils le répéteront sans cesse, & ne l'oublieront jamais. Si donc ce qu'ils ont entendu tend à la corruption des mœurs, ils remporteront de ce Spectacle les impressions les plus pernicieuses.

Je ne parlerai point des Scenes d'amour qui, peut être, leur apprendront, pour la première fois & toujours trop tôt, à connoître cette passion; car, quand même il seroit vrai de dire que, tôt ou tard, il faut bien qu'ils la connoissent, (ce que je suis très éloigné de croire) il n'y auroit pas pour cela moins d'inconvénient &, si je l'ose dire, moins de cruauté à leur donner, sur une matiere si délicate, des leçons prématurées & du moins infiniment dangereuses, & à leur

36 DE LA RE'FORMATION

faire courir le risque de perdre leur innocence , avant même qu'ils sçachent quel est son prix , & combien cette perte est affreuse & irréparable.

On commence , de bonne heure , par dire aux petits enfans , qu'ils doivent suivre l'exemple de leur pere & de leur mere ; parce que tout ce qu'ils font est bien fait : ainsi quand ce sont les peres & les meres qui les conduisent aux Spectacles , ces enfans sont persuadés que non seulement il n'y a pas de mal , mais que c'est même un bien que d'y aller. S'il nous est ordonné de ne pas donner de mauvais exemples à la jeunesse , c'est parce que les enfans , n'ayant pas assez de lumiere pour juger des choses par eux-mêmes , ni assez de force pour combattre leurs desirs , se laissent entrainer par les impres-

sions de l'exemple , & ne peuvent, pour ainsi dire, éviter de se corrompre, si les exemples, qu'ils ont devant les yeux, sont mauvais: ajoutons que les Grands, les personnes élevées en dignité, les vieillards , &c. ont un grand ascendant sur l'esprit des enfans par le respect qu'on leur inspire pour eux, & que leur foiblesse leur fait naturellement concevoir : ainsi, lorsqu'ils voyent assister au Théâtre toutes ces personnes respectables, ils ne peuvent s'empêcher de prendre, pour les Spectacles, un goût & un attachement proportionnez à l'idée avantageuse qu'ils se sont formée des Spectateurs.

Il me paroît donc qu'il faut convenir que, si la réformation n'étoit pas indispensable par tant d'autres motifs, celui de l'éducation des enfans seroit seul assez puissant,

38 DE LA RE'FORMATION
pour en faire sentir la nécessité ;
& pour en déterminer l'exécution : mais tout conspire également à démontrer cette nécessité : car, s'il est essentiel de garantir la jeunesse du risque, il ne l'est pas moins de mettre en sûreté la modestie du sexe, & de contenter la délicatesse des honnêtes gens.



CHAPITRE VI.

*Les obstacles qu'on peut rencontrer
pour parvenir à la Réformation
du Théâtre.*

JE conviens que, dans la plupart des projets de réformation, on rencontre les difficultés, & on court les risques que les politiques nous font envisager par leurs subtiles réflexions ; mais

je soutiens que le projet de la réformation du Théâtre n'est sujet à aucune des contradictions fâcheuses, que l'entreprise de la réformation des mœurs a souffertes en tant d'occasions. Le Théâtre est une chose à part, & qui n'a point de rapport nécessaire avec les devoirs du bon Citoyen. Qu'on le prenne comme un amusement frivole, ou qu'on le regarde comme une instruction utile, on peut également l'estimer ou le mépriser, sans mériter ni louange ni blâme.

Pour établir de nouvelles Loix, ou pour remettre en vigueur les anciennes, il faut toute la fermeté & toute la puissance du Gouvernement; mais la réformation du Théâtre ne demande pas le moindre effort: une simple Ordonnance suffiroit, non seulement pour le réformer, mais

60 DE LA RE'FORMATION

même pour le détruire ; & cela sans qu'il y eût à craindre le moindre scandale , ni la moindre opposition. Je vais confirmer cette vérité par des exemples.

Du tems de l'Empereur Charles-Magne , plusieurs Conciles en France voulurent arrêter le cours des Jeux scandaleux que représentoient les Farceurs dans les places publiques ; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à empêcher les Ecclésiastiques d'y assister : Charles-Magne , non-seulement approuva le décret des Conciles ; mais , par une Ordonnance de l'année 813 , il abolit tout-à-fait ces Jeux. La même chose arriva sous S. Edoüard Roy d'Angleterre , qui , dans l'onzième siècle , chassa les Farceurs de la Ville de Londres. Nous ne lisons point que les Ordonnances de ces deux Rois aient rencon-

tré la moindre résistance dans les peuples des deux nations, & l'on s'y soumit de part & d'autre sans aucun murmure.

De nos jours, Côme III. Grand Duc de Toscane, qui avoit été dans sa jeunesse Partisan déclaré des Spectacles, ne laissa pas de les proscrire ensuite; &, si quelques fois il les permit dans le Carnaval, ce fut avec la condition expresse qu'il ne paroîtroit jamais de femmes sur la Scene : Cependant les Florentins ne marquerent aucune répugnance à se conformer aux ordres de leur Prince. Une obéissance prompte & tranquille prouve combien la réformation du Théâtre rencontreroit peu d'obstacles, si on vouloit y travailler sérieusement.

Il est vrai que, dans notre siècle, le goût pour les Spectacles

62 DE LA RE'FORMATION

paroît être extrême. Dans tous les pays de l'Europe, il n'y a gueres de jeunes gens qu'on ne forme, dès leur enfance, à la déclamation théâtrale, comme faisant partie de la bonne éducation. Outre ceux qui font profession publique de monter sur la Scene, on voit dans les Colléges, dans les Couvens des deux sexes, parmi les Bourgeois, les Seigneurs & les Princes mêmes, qu'on s'amuse à jouer la Comédie. La passion pour le Théâtre va si loin en France, que les meres les plus austeres, celles qui évitent avec le plus de soin le Théâtre public & qui par conséquent n'ont garde d'y laisser aller leurs filles, ces mêmes meres assistent, sans aucun scrupule, avec leurs filles aux représentations des Comédies de Moliere, lorsqu'elles se font

dans quelque maison particuliere & que les Acteurs font ou des Bourgeois , ou des Seigneurs : Souvent même on les voit applaudir à des parades bien moins châtiées que les Comédies en forme ; marque évidente d'une inconséquence dans la conduite, qui n'est malheureusement que trop commune parmi des gens d'ailleurs tres-respectables.

Il semble qu'il suivroit de là que ce sont les murs & les loges du Théâtre public, les décorations, les habits des Comédiens , les Symphonistes, &c. qui attirent la censure des personnes graves que nous entendons déclamer tous les jours contre les Spectacles, & qu'elles ne condamnent pas la représentation en elle-même, ni la nature des Pieces que l'on représente ; ce qui seroit absurde & insoute-

64 DE LA RE'FORMATION

nable. En effet, c'est sur les Pièces de Théâtre que doit principalement tomber la réformation; tout ce qui les accompagne, & qui n'a rapport qu'à l'appareil de la représentation, n'est pas bien important, ni par conséquent bien difficile à corriger. Si ces Pièces ne nous enseignoient que la vertu & une bonne morale, la Comédie pourroit être généralement goûtée & représentée sans scrupule, non-seulement par les Comédiens de profession, mais par des personnes de tout état. C'est en suivant ces principes & en prenant ces précautions que l'on écrit & que l'on représente tous les ans dans les Colléges des Poèmes dramatiques; &, loin de croire que ces Pièces soient capables de corrompre les mœurs des jeunes gens qui les jouent, ou de gâter

ter

ter l'esprit des Spectateurs, je pense, au contraire, que c'est un exercice honnête, dont les uns & les autres peuvent retirer une véritable utilité.

Ce ne sont donc pas les Pièces de cette espece que je propose de réformer; mais c'est à l'exemple de celles-ci que je voudrois qu'on réformât les autres; en sorte que le Théâtre fût également par tout un délassement utile & un amusement instructif. Nous avons déjà dit qu'il y auroit de la témérité à proposer d'abolir entierement les Spectacles; le Gouvernement, qui les protège, s'y opposeroit, sans doute avec raison; le Public de son côté en feroit des plaintes ameres. Il y a déjà plus de trois siècles que le Public est dans une habitude successive &, pour ainsi dire, héréditaire de fréquenter

F

66 DE LA RE'FORMATION

& de suivre le Théâtre ; & le goût en est aujourd'hui si général , qu'on peut dire que tout le monde s'intéresse à sa conservation. Il faut donc se borner à souhaiter la réformation des Spectacles. Mais de qui devons-nous l'attendre , & qui pourra nous la procurer ?

Les Spectateurs ne la demanderont jamais : ils sont persuadés , surtout à Paris , que la Scene n'a plus rien de contraire aux bonnes mœurs , ni à la saine morale , depuis qu'on en a retranché & qu'on n'y souffre plus les grossieretez ; & la plus commune opinion des hommes est que , parmi les amusemens qui sont permis ou tolérez , celui du Théâtre doit être regardé comme le plus innocent. Qui est-ce qui , malgré une prévention si générale , osera entreprendre de le réformer ?

Les Comédiens de profession ne s'aviseront pas d'en faire l'épreuve ; & , s'il s'en trouvoit qui y pensassent sérieusement & qui voulussent l'exécuter, ils verroient bien-tôt leur Théâtre désert ; & , à l'exception d'un petit nombre de personnes sages & raisonnables, tout le monde se moquerait d'eux & les abandonneroit : la misere suivroit de près leur entreprise ; & , s'ils n'avoient pas la constance de la souffrir patiemment, ces mêmes Comédiens, si bien intentionnez, se trouveroient réduits à la nécessité de revenir à leur ancienne méthode, & peut-être avec plus de licence & de désordre qu'au paravant, pour se dédommager du tort qu'ils se seroient fait à eux-mêmes par leur sagesse, & par leur retenüe. D'ailleurs, il est difficile de supposer que ces

68 DE LA RE'FORMATION

Comédiens fussent en état de substituer, à ce qu'ils retrancheroient du Théâtre pour le réformer, tout ce qui seroit nécessaire pour le soutenir après sa réformation. J'en conclus que le Gouvernement seul peut ordonner & faire exécuter la réformation, malgré les oppositions d'un tres-grand nombre de personnes mal instruites de leurs véritables intérêts.





CHAPITRE VII.

*Quelle doit être la Comédie après
la réformation du Théâtre.*

LES Grecs, les Latins, & avec eux les Auteurs dramatiques de tout pays ont pensé que la vraie définition de la Comédie, c'est d'être une représentation qui nous fait voir nos foiblesses, comme dans un miroir ; qui nous découvre les illusions de l'esprit humain ; qui nous met sous les yeux nos vices & nos passions ; afin que nous nous voyons nous-mêmes tels que nous sommes, & que la risée du Public nous fasse connoître combien nous sommes ridicules.

Les Comédies modernes

76 DE LA REFORMATION

n'ont pour base, & souvent pour objet, que des intrigues d'amour & de mariage. Héliodore, dans son Histoire Ethiopique, nous peint les honnêtes propos & les chastes combats de politesse entre Théagene & Cariclée: Achilles Tattius nous raconte les amours véritablement Platoniciennes de Clitophon & de Leucippe. Encore si dans la Comédie moderne les propos d'amour étoient traités avec la même modestie; ce seroit, à la vérité, un miroir qui ne pourroit servir que pour représenter cette passion: mais il en réfléchiroit du moins quelques rayons d'utilité & de vertu; & les jeunes gens apprendroient jusqu'où ils doivent porter la politesse & la retenue avec les femmes. L'amour nous en présente dans les Comédies sous une forme bien

différente : le vice se montre presque toujours à découvert ; & on n'en remporte souvent que des impressions capables d'allumer ou de nourrir dans le cœur un penchant dangereux. Au reste, quand même la Comédie moderne nous exposeroit la passion d'amour, telle qu'Heliodore nous la dépeint entre Théagene & Cariclée, je ne croirois pas encore qu'elle pût être d'aucune utilité pour les mœurs, comme quelques-uns le prétendent. En effet, quelque air de sagesse & de modestie que l'on puisse donner à cette passion, elle aura toujours trop d'empire sur le cœur des hommes, pour ne pas faire une impression dangereuse sur les Spectateurs.

Si, par le secours de la Propopée, la Comédie paroïssoit sur la Scene, & qu'elle nous

72 DE LA REFORMATION

parlât elle-même de sa naissance, de ses progrès & de sa décadence; que de plaintes ne feroit-elle pas contre les Poètes dramatiques modernes? Je m'imagine qu'elle leur reprocheroit que, d'une femme d'honneur, ils en ont fait une prostituée, qui n'est bonne qu'à amolir & à corrompre le cœur des hommes. Elle les jugeroit dignes de la punition que Platon prononce contre les Poètes, corrupteurs des bonnes mœurs, en les chassant de sa République, comme gens capables de troubler l'harmonie d'un bon Gouvernement; & je suis persuadé qu'elle les exhorteroit à embrasser une autre profession, que celle d'écrire pour le Théâtre.

Entre tous les genres de Poésies, celui qui demande particulièrement

culièrement un talent naturel, & un génie supérieur, c'est la Poësie dramatique. Quiconque ne se sent pas les dispositions nécessaires pour la traiter avec autant de sagesse que de dignité, doit y renoncer : on court risque de se deshonorer, en la rendant méprisable & pernicieuse à la société.

Quelque sensible que je paroisse à la perte de la bonne Comédie, telle que la possédoient les Anciens, & surtout les Grecs qui passent pour l'avoir portée à la plus haute perfection ; & avec quelque vivacité que je me déclare contre la Comédie moderne, je ne pense pas pour cela qu'il faille abolir entièrement la Comédie. Je sçais que je ne pourrois en proposer la suppression, sans me rendre ennemi de la République, & sans m'opposer

G

aux sages Reglemens d'une bonne Police. Quel ouvrage d'esprit, & quel autre genre de Poësie pourroit-on imaginer qui fût plus utile à la société, & plus propre à y soutenir les bonnes mœurs que la Comédie, lorsqu'elle aura pour unique objet d'instruire & de corriger généralement toutes sortes de personnes?

Tous les Philosophes & tous les Sçavans les plus graves conviennent que les vices ne doivent point nous être reprochez crûment, & que ce n'est pas avec austérité qu'il faut enseigner la vertu: la dureté des réprimandes révolte, & la secheresse des préceptes dégoute; & c'est une maxime approuvée unanimement, qu'il faut tempérer, par la douceur, l'amertume des reproches & des leçons, si l'on veut persuader & plaire en même tems.

Si la volupté, dit Platon, a été l'amorce de plusieurs maux, il faut que la volupté soit l'appas de plusieurs biens ; de sorte que la volupté détruise la volupté.

Je sçais, par le temoignage de tant d'excellens Ecrivains de l'antiquité, que la Comédie est un délassement agréable qui dédommage des fatigues du travail : que Cicéron appella les Poètes comiques, des Poètes amis de l'innocence : que l'on peut rapporter une infinité d'exemples des amusemens honnêtes, que les plus grands Hommes ont fait succéder à leurs occupations sérieuses & importantes : que les personnes les plus sages se livrent quelquefois à des momens de loisir & de récréation, qui ne prennent rien sur leurs devoirs.

J'ajoute encore que, dans notre

G ij

siècle, les amateurs de la Comédie ne s'exposent guere à recevoir des leçons que sur le Théâtre; & que ce motif, fût-il seul, devroit suffire pour faire revivre la Comédie, s'il n'y en avoit pas; afin d'apprendre leurs vérités à des hommes qui, sans cela, les ignoreroient éternellement; puisqu'il n'est que trop commun d'être aveugle sur ses propres défauts, pendant qu'on est si clairvoyant sur ceux des autres.

Mon véritable sentiment seroit donc que l'on imitât, en cela, les Anciens qui ont diversifié la Comédie, en l'accommodant au tems, aux mœurs & au goût des Spectateurs. Je crois que, pour y parvenir, il seroit à propos de renouveler ce genre de Comédie inventé par les Grecs, qui, se renfermant dans les bornes de la sagesse & de la modestie, ne

se permît de fronder & de ridiculiser les vices qu'en général, sans aucune application personnelle. Une telle Comédie pourroit être le miroir de la vie humaine, en présentant aux vicieux, dans le Jeu des Comédiens, une image si naturelle de leurs désordres, qu'elle seroit capable de les en faire rougir & de les porter à s'en corriger. Les ignorans y verroient combien ils sont méprisables par leurs bévûës & par l'absurdité de leurs raisonnemens, & se trouveroient excitez à chercher les moyens de s'instruire : les Suivantes rusées & intrigantes y seroient frappées de la punition de leurs artifices & de leurs entreprises téméraires : les Valets fourbes & infidèles y reconnoîtroient que les friponneries sont tôt ou tard découvertes & punies : l'Avare for-

78 DE LA RE'FORMATION

dide ne verroit qu'avec confusion, dans un autre lui-même, la perte & l'enlèvement d'un argent amassé avec tant d'indignité & gardé avec tant d'inquiétude : le jeune homme dissipateur n'y envisageroit qu'en tremblant, l'indigence dans laquelle il court risque de se précipiter par l'excès de ses profusions. (1) Enfin les sujets des Co-

(1) On pourroit répondre que ces avantages se trouvent, pour la plus grande partie, dans les Pièces comiques du Théâtre François, surtout dans les Pièces de caractère ; mais, en supposant même que ces caractères soient traités d'une manière propre à la correction des mœurs, il sera toujours vrai de dire, par les raisons que nous avons déjà expliquées dans le premier Chapitre de cet ouvrage, que ces mêmes Pièces sont ternies & en quelque sorte dégradées par mille traits de licence & de corruption ; en sorte que, si elles contiennent quelque instruction, elles renferment infiniment plus de mauvais principes & de dangereux exemples.

médies pourroient être en aussi grand nombre qu'il y a de vices & de passions inféparables de quelque ridicule. Et qui est-ce donc qui ne sent pas la force & l'utilité d'une pareille Comédie, dans laquelle un vicieux, par fiction, en instruiroit plus d'un véritable? C'étoit avec grande raison que Dion Chrysostome reprochoit aux Citoyens d'Alexandrie de ne pas avoir parmi eux quelque Poëte comique qui reprît leurs vices, comme en avoient les Athéniens. On ne sera peut-être pas fâché, de trouver ici le discours remarquable que ce Philosophe leur tient à ce sujet.

» Il n'y a parmi vous, leur dit-
 » il, ni Poëte, ni aucune autre *Orat.*
 » personne assez zélée, pour *32.*
 » vous reprocher avec affec-
 » tion, & pour mettre au jour

80 DE LA RE'FORMATION

» vos défauts & ceux de toute
» la Ville ; s'il vous arrive, par
» bonheur, qu'il en paroisse quel-
» qu'un, vous devez l'embrasser
» avec la plus grande amitié, &
» le recevoir avec autant de joye
» & de solemnité, que si vous
» célébriez un jour de fête.....

Peu après il ajoûte : » Si quel-
» qu'un prend l'extérieur de Phi-
» losophe, dans la vûë du gain,
» ou par vaine gloire & non pas
» pour votre utilité, il ne mérite
» pas que vous le receviez ; on
» peut le comparer à un Méde-
» cin qui, visitant un grand nom-
» bre de malades, ne pense à
» rien moins qu'à les guérir, mais
» à leur distribüer des couron-
» nes & des parfums, à leur me-
» ner des femmes de mauvaise
» vie, & par conséquent à irri-
» ter leurs maladies & à les ren-
» dre incurables. Il n'y a rien

» de plus rare, ni de plus difficile;
 » que de trouver un homme, qui,
 » de bonne foi & fans autre in-
 » tention que de bien faire, dise
 » librement la vérité; & à qui
 » l'amour de la gloire, ou de la
 » fortune, ne soit pas capable de
 » fermer la bouche; qui s'expose
 » courageusement à déplaire, à
 » recevoir des affronts & à essuyer
 » les mépris & souvent les insultes
 » de la multitude; & qui s'y
 » détermine par affection pour
 » ses Concitoyens & par zele
 » pour sa Patrie. » C'est ainsi que
 s'exprime Dion Chrysostome.

Le Poëte comique, qui marcheroit par le chemin si rebatu & si dangereux de la Comédie de nos jours, ressembleroit, sans doute, à ce Médecin pernicieux: comme lui il apporteroit, à une nombreuse assemblée de malades, au lieu d'un remede capa-

82 DE LA RE'FORMATION

ble de les guérir en corrigeant leurs vices, il leur apporteroit, dis-je, la mort, en les entraînant dans de nouveaux excès par ses discours & par ses actions. Mais à propos de l'utilité que l'on peut retirer de la Comédie, je crois devoir faire mention ici d'un fait arrivé il y a plus de cent ans.

Du tems de Ranuce Farnese, Duc de Parme, Prince d'un grand esprit, un vieux Seigneur de sa Cour s'étoit livré aveuglément à l'amour d'une femme, dont la réputation étoit équivoque. Le Prince chériffoit ce Courtifan; il fut touché de le voir le jouët & la victime d'une passion honteuse, & chercha tous les moyens de le guérir. Tout ce que l'on put imaginer s'étant trouvé inutile, le Prince eut enfin recours à la Comé-

die; & ce remede lui réussit. L'action de la Piece étoit un Vieillard amoureux : le Courtisan s'y trouva peint d'une maniere à ne pouvoir se méconnoître; & surtout lorsqu'il entendit, sur la Scene, la lecture des Lettres qu'il avoit lui-même écrites à sa Maîtresse, il en fut si honteux, qu'il renonça dans le moment, & pour toujours, à sa passion. On prétend que Cratès de Thebes ne connoissoit que trois remedes pour guérir de la maladie d'amour; la faim, le tems & la corde : l'Histoire du Vieillard de Parme nous apprend que la Comédie est un quatrieme remede, non moins infallible que les trois autres, mais qui mérite toute préférence, parce qu'il est bien plus aisé à prendre & qu'il produit son effet en divertissant le malade.

34 DE LA RE'FORMATION

Concluons donc , avec les Partisans du Théâtre, que, si on abolissoit la Comédie, on feroit un grand tort à la République ; puisqu'il ne resteroit plus de moyen d'inspirer de l'horreur pour le vice & de donner du goût pour la vertu à ce grand nombre d'hommes qui, comme nous l'avons déjà dit , ne vont guere à d'autre Ecole que le Théâtre, & qui, sans les leçons qu'ils y reçoivent, ignore-roient, toute leur vie, leurs défauts, loin de travailler à s'en corriger. Mais, pour tirer encore plus d'utilité de cette Ecole qu'on suppose nécessaire, réfor-mons les Comédies, & mettons les dans un état de pureté ca-pable de pouvoir nous procurer l'avantage que nous nous pro-mettons. Car, je le répète, tant que les Poèmes dramatiques res-

seront tels qu'ils sont aujourd'hui, ils pourrout bien corriger en quelque point, mais ils feront plus de mal que de bien, ainsi que je l'ai remarqué dans l'examen de l'Avare de Moliere.





DEUXIEME PARTIE.

*Méthode & reglement pour
réformer le Théâtre.*

AVANT PROPOS.

Q Uand on objecte aux Défenseurs du Théâtre l'autorité des Peres de l'Eglise qui l'ont si formellement condamné, ils ne manquent pas de répondre, que ces Spectacles, qui ont attiré l'indignation des premiers Chretiens, étoient des Ecoles de Paganisme, & qu'ils faisoient partie du culte que les Gentils rendoient à leurs fausses Divinites. Ils ajoutent que ces mêmes Peres ne pouvoient imaginer, pour lors, que les Spectacles

prendroient quelque jour une autre forme & deviendroient des Ecoles de la vertu, tels enfin que des Chrétiens pourroient les représenter ou y assister, sans blesser en rien ni leur conscience, ni leur religion : d'où ils conclüent que les vives déclamations des Anciens Peres, contre le Théâtre de leur tems, ne prouve rien contre les Spectacles d'aujourd'hui. Il suffiroit, pour détruire ce raisonnement, de faire remarquer combien les Peres & les Docteurs des derniers tems sont d'accord avec les Anciens sur l'article du Théâtre. Mais allons plus loin, & pénétrons les motifs qui ont déterminé nos Docteurs à interdire les Spectacles modernes aux Chrétiens. Le Théâtre ne fait plus, il est vrai, partie du culte de la Religion Payenne ;

mais la corruption des mœurs n'y regne pas moins que sur les Théâtres de Rome & d'Athenes. La plus grande partie de tout ce que les premiers Peres de l'Eglise ont dit , au sujet des Spectacles des Payens , peut être appliqué , à juste titre , à ceux de notre tems : & , parmi les Docteurs modernes , ceux qui ont paru les plus favorables aux Spectacles d'à présent , en prononçant qu'on pourroit les tolérer , leur ont donné des bornes si étroites , que ni les Poëtes , ni les Comédiens ne s'y sont jamais renfermez. Ainsi donc , quoique je convienne de la grande différence qui se trouve entre les Spectacles modernes & les anciens , surtout du côté de l'intention , je me sens forcé d'avouer qu'ils ne laissent pas de se ressembler beaucoup , tant par la
qualité

qualité du jeu, que par les motifs de l'action.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de remarquer aussi que tous les Spectacles des Grecs & des Romains subsistent encore, du moins en partie, parmi les Chrétiens. Je conviens qu'ils n'ont pas la même forme; qu'ils sont destituez de l'appareil majestueux des Théâtres, des Cirques & des Amphithéâtres; & c'est peut-être ce qui empêche qu'on ne les reconnoisse: mais, si ces magnifiques monumens, dont nous avons encore de si beaux restes, étoient rétablis, & si on en bâtissoit d'autres sur leur modele, on seroit forcé de convenir que les Spectacles, en passant des Payens aux Chrétiens, n'ont fait que changer de nom.

Car enfin, la plupart de ces Jeux, qu'on voit en usage parmi

H

les Chrétiens, ne sont-ils pas une image vivante de ce que nous ont conservé les différens Ecrivains de l'antiquité. Ce qu'ils nous disent confusément & par lambeaux, quand ils nous font la description de leurs Théâtres, nous laisse, il est vrai, dans l'incertitude sur bien des articles, & ne nous donne pas une idée précise de la construction & des usages de la Scene ; mais c'est ce qui arrive tous les jours aux Ecrivains même les plus exacts, lorsqu'ils parlent de quelque chose que tout le monde a sous les yeux : il est rare qu'en pareil cas un Auteur se donne la peine d'en faire un détail circonstancié, parce que les vivans en sont instruits. C'est peut-être par cette raison que les citations des Anciens, en matière de Théâtre, ont jetté les Commenta-

teurs dans une confusion terrible. Ils se contredisent sans cesse, en cherchant à éclaircir des faits par l'assemblage de quelques mots dispersez dans plusieurs Auteurs différens; c'est vouloir trouver des rayons de lumiere dans les ténèbres les plus obscures. Il faut avoïer cependant que nous aurions de grandes obligations à ces Travailleurs infatigables, si enfin ils venoient à bout de leur projet, & qu'ils ne nous laissent pas toujours un nouvel éclaircissement à souhaiter. D'ailleurs, je suis convaincu que ces recherches auroient coûté bien moins de travail & seroient devenues bien plus utiles, si les Modernes avoient consulté, avec attention, les usages & les coutumes de leur siecle; car ils auroient trouvé, à chaque pas, des traces de cette antiquité qu'ils veulent expliquer. H ij

En effet , quelle peut être l'origine des courses de Chevaux à Rome , à Florence , dans les deux Siciles & dans la Lombardie ? D'où viennent ces combats à la Lutte , où s'exercent des hommes nuds & frottez d'huile dans les *Mareme* en Toscane ; ces autres combats , connus à Pise , où les combattans , pour toute arme , ont la tête couverte d'un casque de fer & tiennent à la main droite un bouclier du même métal ; comme les combats à coups de poings sont en usage à Venise , & ceux *del Calcio* à Florence ? Ne voit-on pas encore tous les jours des combats de Gladiateurs en Allemagne & en Angleterre ? Enfin , à quoi comparerons nous les combats de Taureaux en Espagne & tant d'autres Jeux de la même espece ,

que toutes les Nations de l'Europe ont varieez suivant leur génie & le climat de leur pays.

Quant à moi, je ne les ai jamais regardez que comme un reste des Spectacles des Anciens; j'y ai trouvé par tout l'image vivante de la Lutte & des combats des Athletes; de la course des chariots; des combats des bêtes fauves, &c. & je répète encore que, si les Sçavans, qui se sont donné la torture pour découvrir les usages des morts, avoient bien étudié les vivans, ils seroient parvenus, peut-être, à expliquer bien des passages des Anciens, qui sont encore inintelligibles par les contradictions sans nombre de ceux qui ont entrepris de les interpréter.

Je pense donc que presque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe ne font, dans

94 DE LA RE'FORMATION

leurs Jeux & dans leurs Spectacles , qu'imiter imparfaitement ce que leurs Peres avoient exécuté avec plus de régularité & de magnificence. Ces Jeux & ces Spectacles , que l'autorité publique avoit abolis , ou qui avoient cessé d'eux-mêmes , sans que depuis on les eût protegez , peu à peu ont été rétablis par les peuples , de leur propre mouvement ; mais , en les rétablissant , on les a déguisez ; & on y a ajoûté du nouveau , sans leur ôter néanmoins tout ce qu'ils tenoient de leur première origine. De-là vient que les Spectacles modernes font une image informe des Spectacles des Anciens.

La Tragédie & la Comédie ont réparu aussi chez les Modernes , ainsi que les autres Spectacles des Anciens ; mais leur sort a été bien différent. Sans être sou-

tenües, comme autrefois, par la somptuosité des Théâtres, elles ont eu le bonheur de revivre, telles que les Grecs & les Latins les avoient imaginées. Il est aisé, en les confrontant, de se convaincre que la forme en est la même : on peut dire de plus que les Modernes ont surpassé leurs modèles en bien des parties; principalement dans l'économie de l'action & dans la vraisemblance de la représentation.

Les Modernes nous ont présenté sur la Scène les Acteurs, tels que la nature les a faits, & non défigurés par les coturnes, par les masques & même par la voix, dont le son n'étoit jamais naturel sur les Théâtres d'Athènes & de Rome; car il falloit la proportionner à la figure agrandie des personnages, & à la dif-

tance des Spectateurs. Ajoûtons que le Théâtre moderne mérite toute préférence, par la commodité qu'il procure aux Acteurs, aussi bien qu'aux Spectateurs : les premiers peuvent exprimer les sentimens & les passions dans les tons convenables & naturels : les seconds sont à portée de concevoir toute la force & toute la finesse de l'expression ; puisque les Théâtres modernes ne sont pas, à beaucoup près, si vastes que les Théâtres des Anciens, ni exposez au grand air, comme ils l'étoient. Enfin, suivant mon avis, les Modernes peuvent se vanter qu'en faisant revivre le Théâtre, ils l'ont mis dans un meilleur état qu'il n'étoit.

Ce Théâtre, dira-t'on, qui, par tant de motifs, est devenu un divertissement si nécessaire & si chéri du Public, doit donc toujours

jours

jours être soutenu & protégé par les Souverains, & par les Magistrats. Je ne m'y oppose pas ; mais cette protection & cet avantage ne doivent être accordés par les Princes, & ne peuvent être mérités par les Comédiens, qu'autant que le Théâtre sera dans un état tel que les honnêtes gens & les Chrétiens puissent y assister, sans avoir rien à se reprocher. En un mot, si la politique des Gouvernemens de toute l'Europe s'oppose à la suppression du Théâtre par de bonnes raisons, je n'en entrevois aucunes qui doivent empêcher qu'on ne donne généralement les mains à une bonne réformation. Les Réglemens que je vais proposer, n'en sont qu'une foible ébauche ; & je suis persuadé qu'on les porteroit à une plus

98 DE LA RE'FORMATION
grande perfection , si jamais on
l'entreprendroit sérieusement.



REGLEMENS

Pour la Réformation du Théâtre.

IL me paroît que , lorsque la
réformation du Théâtre seroit
décidée , le Souverain ou la Ré-
publique , qui l'auroit entreprise ;
pourroit établir une espèce de
Conseil des personnes suivan-
tes.

Un Chef ou Président pour le
Roy, ou pour le Sénat ; un Substi-
tut du Lieutenant Général de Po-
lice , ou du Magistrat qui a l'inf-
pection du Gouvernement inté-
rieur de la Ville ; deux Docteurs
de la Faculté de Théologie ;
deux Poëtes de Théâtre , d'un

âge mûr & en état de juger des Pièces , & un ou deux anciens Comédiens. Dans la première assemblée on feroit lecture des Constitutions de la réforme , qui seroient enrégistrées ensuite , & qui contiendroient , à peu près , ce qu'on va lire dans les articles suivans.

1°. Le Théâtre n'est que trop souvent une porte ouverte au dérangement de la jeunesse. De tout tems des enfans de famille & des Gentils-Hommes même , se sont faits Comédiens , à la faveur des Arrêts du Parlement qui ont décidé que la Profession de Comédien ne déroge point. Pour prévenir cet inconvénient , & pour ne pas laisser croupir dans le désordre des jeunes gens , qui se porteroient , peut-être , au bien , & dont la République pourroit tirer un jour quelques

secours , le Roy ordonneroit qu'on ne reçût point d'Acteur qui ne fût connu pour homme d'honneur , & , comme tel , avoüé de sa famille. A cet effet il seroit obligé de produire des témoins & de présenter des Certificats en bonne forme : il se soumettroit sans réserve à tous les reglemens du nouveau Théâtre ; & , si dans la suite il manquoit à son devoir , ou que sa conduite se dérangerât , & qu'enfin on fût obligé de le congédier du Théâtre , il sortiroit sans aucune récompense.

- 2^o. Dans toutes les Pieces nouvelles qui seront écrites pour le Théâtre de la Réformation , soit Tragédies , Comédies , ou autres de quelque genre que ce puisse être , la passion d'amour , telle qu'il est d'usage de la représenter aujourd'hui , sera entierement exclüe : bien entendu , cependant ,

que, si quelque nouvel Auteur trouvoit le secret de donner des instructions utiles sur cette passion, en sorte que les Spectateurs pussent en devenir meilleurs, il faudroit admettre sa Piece, comme on admet celles où sont représentées la haine, la vengeance & les autres passions; lorsque ces passions, loin d'être approuvées ou victorieuses, ne peuvent inspirer aux Spectateurs qu'une horreur salutaire.

3°. On examinera toutes les anciennes Pieces, pour choisir celles qui paroîtront le plus susceptibles de correction; & dans lesquelles, surtout, on pourra retrancher les Scenes d'amour, qui ne seroient pas compatibles avec la pureté des mœurs que l'on se propose d'introduire sur le Théâtre. Si pourtant le Conseil jugeoit à propos d'en con-

ferver quelques-unes, où la passion d'amour ne parût pas nuisible, ni capable de corrompre le cœur, il ne faudra l'insérer dans le Régistre qu'après qu'on se sera assuré qu'elle est propre à corriger les mœurs, à inspirer une bonne morale, & à faire aimer la vertu; ce qui doit être le prémiet objet de toutes les Pièces du nouveau Théâtre.

4°. Il n'y aura point de femme dans la Troupe qui ne soit mariée, & dont le mari ne vive avec elle, soit qu'il fasse la profession de Comédien, ou non: &, à l'égard de la conduite des Actrices, on suivra la méthode des Hollandois; (1) pour le moindre scandale qu'elles donne-

(1) Voyez mes Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Europe, page 196.

ront on les congédiera ; lorsqu'elles sortiront de cette manière, elles ne jouiront que de la moitié de la pension ; & elles la perdront en entier, si elles continuent à faire mal penser d'elles, même après leur sortie de la Troupe. De même, si, pendant qu'elles seront au Théâtre, on s'apperçoit d'un dérangement plus marqué, elles seront chassées de la Troupe, & privées entièrement de la pension.

5°. Il sera défendu, à l'avenir, aux filles & aux femmes de danser sur le Théâtre, sans en excepter même celles qui seroient Actrices.

6°. Avant qu'une Piece nouvelle puisse être présentée au Conseil, qui seul a droit de la recevoir, il faudra qu'elle ait passé par quatre examens particuliers.

En premier lieu, le Substitut

de la Police jugera si l'ouvrage n'est point contraire aux Loix du Gouvernement. En second lieu, la Piece sera remise à un des Théologiens du Conseil, qui décidera si elle ne blesse en rien la Religion & la bonne morale; ensuite elle sera lüe par un des Poètes du Conseil, qui donnera ses avis sur le stile, les Vers, l'action, la conduite, & qui fera toutes les objections qui sont du ressort du génie & de l'art. Pour le quatrieme examen, il sera fait par un des Comédiens du Conseil, & aura pour objet tout ce qui concerne l'exécution théâtrale; surquoi les Comédiens sont plus en état que personne de juger: il examinera sévèrement les plaisanteries, & surtout les équivoques d'un certain genre, qui ne percent pas aisément à la lecture, mais qui frappent à la

représentation ; parce que souvent ils dépendent plus du geste que des paroles. Alors la Piece sera remise à l'Auteur , afin qu'il la corrige suivant les notes qui lui auront été communiquées ; & ce n'est que lorsqu'il l'aura réformée , qu'elle sera lue au Conseil assemblé , qui décidera si elle doit être reçue & inscrite sur le Régistre.

7°. La recette entrera toute entière dans la caisse ; & , à la fin de l'année , ce qui restera , tous frais payez , sera employé en œuvres de piété.

8°. La Troupe sera composée comme on la voit aujourd'hui au Théâtre François ; mais , pour jeter plus de comique dans les petites Pieces , on ajoutera , aux Acteurs ordinaires , l'Arlequin personnage masqué du Théâtre Italien. On sçait , par

expérience, avec quelle facilité cet Acteur peut entrer dans la bonne Comédie, & combien il est propre à la rendre encore plus amusante.

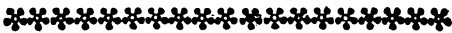
9°. Il sera défendu d'ouvrir le Théâtre, ni de donner aucun Spectacle, de quelque genre que ce puisse être, les jours de Fêtes & de Dimanche, & tout le tems de Carême. (1)

Voilà les articles capitaux qui peuvent conduire à la réformation, sauf à les rectifier & à les augmenter, suivant qu'on le jugera à propos. Quant aux difficultés qui peuvent se présenter dans l'exécution, je n'en trouve point d'insurmontables.

Quant à l'Opéra, je ne crois

(1) Voyez à la fin de l'ouvrage le plan du Théâtre, &c. qu'on auroit placé ici, si l'on n'avoit craint de faire une trop longue digression.

pas qu'il soit aisé de lui faire subir les Reglemens de la Réformation : comme, en pareille matiere, on ne doit pas faire les choses à demi, je n'en parlerai point ; ce sera au Magistrat proposé pour la Police des Spectacles à examiner les désordres qu'il faudroit réprimer, & dont je ne veux pas faire l'énumération. La maladie est bien grande ; & , si l'on veut y appliquer les remedes proportionnez, je crains fort que le malade ne périsse dans l'opération.



DE tous les articles que je propose, pour parvenir à réformer le Théâtre, je suis sûr qu'il y en a deux, principalement, qui déplairont au plus grand nombre des Spectateurs ; le second & le cinquieme. Dans le

second, j'exclus tout-à-fait la passion d'amour des Pieces qu'on écrira pour le nouveau Théâtre; &, dans le cinquieme, je prétends abolir entierement la danse des femmes. Examinons les objections qu'on peut faire contre ces deux articles; &, toute prévention à part, ne donnons gain de cause qu'à la raison.

On commencera par m'opposer que mon systême (toute proportion gardée) peut-être comparé à celui de Platon, par rapport à sa République: il auroit fallu, pour la peupler, que ce Philosophe eût créé des hommes nouveaux; &, pour fonder le Théâtre que je propose, on dira qu'il faudroit pétrir des hommes d'une pâte toute nouvelle: on ajoutera qu'il est impossible que des Spectateurs, qui n'ont jamais connu d'autres Spec,

tales que ceux où l'amour sert de base, où cette passion anime les intrigues, où elle détermine presque les caractères, & où enfin les épisodes & la diction ne respirent que l'amour, il est impossible, dis-je, que de tels Spectateurs adoptent précisément le contraire, & ne soient pas révoltés par mon système.

Sans prétendre qu'il arrive dans les hommes une métamorphose si générale, je ne désespère pas qu'une bonne partie des Spectateurs ne se déclare en faveur du nouveau Théâtre, par les motifs que j'ai présentés plus haut : quant à ceux qui ne goûteroient pas ces motifs, je suis réduit à les plaindre de ce qu'ils n'ont pas la force de secouer le joug d'une mauvaise habitude : j'avoue cependant qu'il pourroit bien arriver que, dans les

commencemens, l'affluence des Spectateurs ne fût pas grande ; mais en ce cas la caisse du Théâtre suffira , pour soutenir la dépense , avec ses propres fonds , & tous les autres secours que nous marquerons plus bas. Peu à peu le Spectacle se repeuplera ; & le vuide , causé par la désertion des libertins , sera bien-tôt rempli par des hommes sages & raisonnables , dont l'approbation sera plus flatteuse & d'un plus grand poids pour les Auteurs & les Acteurs du nouveau Théâtre.

Supposé pourtant què les chambrées diminüent , & que la plus grande partie des Spectateurs d'aujourd'hui , sans être remplacé par d'autres , ne veüille point assister à des représentations qui lu paroîtroient insipides , cet inconuenient ne dureroit pas longtems.

La jeunesse qui sort des Colléges fournit, tous les trois ou quatre ans, une recrûe considérable aux Spectacles; &, presque tous les dix ans, on les voit entierement renouvellez de Spectateurs. Ces jeunes gens trouveroient le Théâtre réformé, & s'en accommoderoient sans peine; les principes d'honneur & de vertu, dans lesquels ils sont élevez, ne leur permettroient pas de souhaitter des Spectacles d'une autre espece; & quand, dans un âge plus avancé, ils liroient les Pieces de l'ancien Théâtre, loin de se plaindre de ce qu'on ne les jouïeroit plus, ils auroient plutôt peine à comprendre que leurs peres eussent pû goûter la licence de leur tems. Je pense donc que, pour accoûtumer le plus grand nombre des Spectateurs aux Pieces du Théâtre de la Réfor-

112 DE LA RE'FORMATION

mation , il n'est pas nécessaire de renouveler les hommes ; laissons-les tels qu'ils sont , & souffrons qu'ils viennent au monde comme la nature les forme : il suffit de ne les pas pervertir par une éducation dangereuse & par de mauvais exemples.

Qu'on n'objecte pas non plus que les Poètes se trouveront sans ressource , & que leur génie n'aura plus de quoi s'exercer : que leur ôter la seule passion qui est généralement goûtée , c'est vouloir leur imposer un éternel silence ; & que les contraindre à écrire des Pièces de Théâtre sans amour , c'est comme si on vouloit forcer des soldats à marcher au combat , après qu'on les auroit désarmez.

J'ai trop bonne opinion des Poètes , pour supposer qu'aucun d'eux puisse penser de la sorte ;

forte ; & je crois aussi que , parmi les Spectateurs , il n'y aura qu'un petit nombre de gens peu instruits qui pourront tenir un pareil langage. En effet les Poëtes de ce siècle sont trop éclairés & trop honnêtes gens , pour n'avoir pas toujours rougi d'être forcéz , par l'exemple de leurs prédécesseurs & par la corruption du siècle , à célébrer sans cesse & uniquement la passion d'amour. Dailleurs , ils connoissent trop bien l'Antiquité pour ne pas sçavoir que les Grecs n'ont presque point placé cette passion dans leurs Poëmes dramatiques ; & que , lorsqu'ils en ont fait usage , ce n'a été que pour en inspirer de l'horreur , ou pour en tirer quelque sujet d'instruction ; comme on voit dans *Phedre* & dans *Andromaque*. J'ose donc assurer au contraire qu'ils seront char-

K.

mez de voir leur génie en liberté, & que leurs prémiérs efforts feront connoître combien l'amour, qu'on croit aujourd'hui l'unique fondement du Théâtre, y est étranger; pendant que la nature toujours féconde fournit abondamment, dans le cœur de l'homme, des sujets convenables pour former de bons Citoyens.

A l'égard du cinquiéme article, qui abolit la danse des femmes du Théâtre, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit dans le quatrième Chapitre. *Que la pudeur est l'appanage des femmes.*

J'ai toujours regardé la forme de l'habillement des femmes, comme une suite & comme une conséquence de cette modestie dont le sexe fait profession; aussi voyons nous que, dans tous les pays, quelque différence que l'usage ait introduit dans les habits,

ceux des femmes ont été respectez ; & , malgré les variations infinies de la mode , elles sont restées couvertes depuis les épaules jusqu'aux pieds ; il y a même des pays où elles sont enveloppées en entier dans une mante , en sorte qu'elles ne laissent entrevoir qu'un œil pour se conduire ; mais dans les pays même où les femmes ont le plus de liberté , la décence exige qu'elles ne laissent voir précisément que leur visage & leurs mains ; encore ont-elles soin de porter toujours des gants.

Les Actrices , dont les rôles se bornent à représenter dans les Tragédies ou dans les Comédies , peuvent conserver dans leurs habillemens toute la modestie & toute la décence que le sexe & la société exigent : il n'en est pas de même des Danseuses ;

K. ij.

116. DE LA RE'FORMATION

en supposant du moins qu'elles font forcées de faire ce qu'elles font , c'est-à-dire de porter des habits très courts , & souvent d'avoir la gorge découverte ; c'en est assez , sans en dire d'avantage , pour prouver que la modestie ne peut s'accorder avec cette profession. Je me contenterai donc d'ajouter que la Comédie la plus libre est mille fois moins dangereuse que la danse des femmes sur la Scène.

J'espere que les personnes raisonnables seront de mon sentiment , & qu'elles se joindront à moi pour la défense , surtout , du second & du cinquieme article de mes Reglemens de réformation.





TROISIEME PARTIE.

*Tragédies à conserver sur le
Théâtre de la Réformation.*

AVANT PROPOS.

MA première idée avoit été de faire l'examen de presque toutes les Tragédies du Théâtre François: je voulois les placer chacune dans des classes différentes; en distinguant celles que je conserve telles qu'elles sont; celles que je conserverois, si elles étoient corrigées; enfin celles que je rejette. Mais, de crainte d'ennuyer par un détail trop long, car je crois que cet examen seul feroit la matière d'un gros volume, je me suis restreint

118 DE LA RÉFORMATION

à un petit nombre de Pièces, qui
suffisent cependant pour donner
une idée des trois genres diffé-
rens, sous lesquels les Drames
de tous les Théâtres de l'Europe
peuvent se ranger.

Si, dans les ouvrages de bel-
les Lettres, les Sçavans ont soin
de laisser au Lecteur intelligent
le moïen d'occuper son esprit,
soit en devinant, ou même en
ajoutant quelque fois aux idées
qui lui sont présentées, & que
l'Auteur, dans cette intention,
n'aura pas tout à fait développées,
j'ai crû que je ne pouvois rien
faire de mieux que d'imiter une
conduite également sage & uti-
le; parce qu'elle ne dérobe rien
au Lecteur ignorant (pour qui il
y en a toujours assez) en même
tems qu'elle procure un vrai plai-
sir au Lecteur de génie & de goût,
qui est bien aise de pouvoir met-

tre quelque chose du sien à la lecture.

Au surplus, parmi les gens de Lettres il y en a qui sont, plus que tous les autres, en droit de me critiquer sur ce point : ce sont les Auteurs dramatiques. C'est à eux qu'il appartient de dire leur sentiment ; si j'ai manqué par trop de complaisance ou par trop de sévérité, en adoptant, en souhaitant qu'on corrigeât, ou en rejetant les ouvrages de Théâtres que j'ai examinés. N'en donnant qu'un petit nombre je leur laisse le champ libre, pour examiner eux-mêmes les Pièces qui restent ; ce qu'ils feront, sans doute, mieux que moi ; j'évite par là l'inconvénient de leur donner un ouvrage immense à faire, s'ils vouloient critiquer les jugemens que j'aurois portés sur deux ou trois mille Pièces.

Ajoutons à cela que je n'aurois pû examiner toutes les Pièces de Théâtre, fans courir risque de critiquer les vivans ; ainsi que les morts ; car il auroit bien fallu nommer la classe où je crois que chacune de ces Pièces doit être placée ; & si, par hazard, j'avois arrangé l'Ouvrage de quelque Auteur vivant sous la classe de Pièces à corriger, ou à rejeter, j'aurois infailliblement déplû à mes amis (& sous ce nom je comprends les Poètes que je fais profession d'aimer & d'estimer tous sans exception) & je me serois attiré la haine de tous les amis des Auteurs. Je laisse donc aux Poètes même le soin de se rendre justice, & à leurs amis celui de les critiquer & de leur donner des conseils utiles dans l'occasion.

Au reste le dessein que je m'étois

tois proposé, quand j'ai travaillé sur les Tragédies, a été de les examiner du côté des mœurs; afin de bannir du Théâtre de la réforme toutes les Pieces où la passion d'amour est portée à des excès qui peuvent être préjudiciables plutôt qu'utiles: mais, en travaillant selon mon plan &, pour ainsi dire, en chemin faisant, j'ai trouvé que les désordres de l'amour étoient souvent si mal imaginez par les Poëtes, qu'il m'a été quelquefois impossible de ne pas relever des défauts que j'ai crû appercevoir dans leurs Ouvrages; & c'est sur cela que je crois devoir prévenir mon Lecteur, & lui faire connoître ce que je pense.

Je fais cas des regles sans en être l'esclave: je suis l'admirateur de la nature; & toutes les fois que les regles s'en éloignent il

L

m'en coûte peu pour les abandonner. Les grands Maîtres (ainsi que d'illustres Ecrivains ont remarqué) nous ont donné plusieurs préceptes qui sont contraires à la vérité & à la raison : depuis deux mille ans nous portons le joug sans oser le secouer ; parceque nous ne les approfondissons point ces préceptes, ou parce que nous nous obstinons à les soutenir par prévention. J'ai pensé moi-même comme les autres, pendant un tems ; & , dans la crainte qu'on ne m'accusât de présomption en combattant l'opinion générale, j'ai soutenu les regles tant que j'ai pû ; comme on en peut juger, surtout par mon examen sur *Edipe* : mais, en pénétrant plus avant, je me suis senti forcé de les abandonner ; & je me suis dit à moi-même que si mon sentiment étoit fondé sur la

vérité, je ne devois point craindre de parler.

Quoique je me sois scrupuleusement attaché dans mes Ouvrages aux regles d'*Aristote*, & que j'en aye même fait le fondement des préceptes que j'ai pris la liberté de donner ; j'ose pourtant dire qu'on auroit tort de me reprocher d'avoir changé d'avis, si je critiquois aujourd'hui ces mêmes regles. En effet, pour peu qu'on veuille se rappeler que, dans le premier Livre où j'ai eu l'honneur d'entretenir le Public, j'ai dit librement que les Modernes, dans presque tous les genres de Litterature & de Sciences, avoient secoüé le joug d'*Aristote*, & que sa seule Poëtique nous tyrannisoit encore ; pour peu, dis-je, qu'on veuille se rappeler cette phrase, que je n'ai point écrite au hazard, on

L ij

ne m'accusera point d'être contraire à moi-même. Je me suis, il est vrai, conformé à ces règles dans ce que j'ai donné; mais il est aisé de voir que ce qui m'a déterminé à tenir cette conduite, c'étoit le desir d'éviter la singularité, & la crainte d'être le seul de notre siècle qui osât opposer une digue à la prévention générale : j'ajoute que je n'ai suivi ces règles que lorsqu'elles m'ont paru conformes aux préceptes de la raison autant qu'à ceux des Maîtres de l'Art; aussi lorsqu'il m'est arrivé de citer quelque dogme du grand Maître, j'ai toujours dit: *Comme le veut Aristote ou plutôt la raison : la nature : le bon sens : le vrai : & autres termes semblables, ainsi qu'on peut le vérifier dans mes Ecrits.*

Lorsque je commençai, il y a plus de quarante ans, à étudier sérieusement le Théâtre, je

trouvai d'abord, dans les Anciens & dans leurs Commentateurs, des regles qui choquerent ma raison; je fis bien des réflexions en conséquence; mais, ne me fiant pas à moi-même & craignant de me tromper, je soumis mes lumieres à la grande autorité de ces hommes qui, pendant plusieurs siècles, nous ont servi de guide, & je n'osai même communiquer mes doutes à personne. Je ne connoissois pour lors aucun Ecrivain qui pût m'aider à rectifier ou appuyer mes opinions; mais, comme on acquiert de nouvelles lumieres par l'étude, je trouvai dans la suite quelques Auteurs qui avoient pensé comme moi; & un entr'autres qui, depuis le commencement jusqu'à la fin de son ouvrage, fait sentir le faux des pré-

ceptes d'*Aristote*. (1) La fameuse querelle que cette Ecrivain eut dans ce tems là avec le Tasse & ceux de son parti , est assez connue des gens de Lettres : avec ce secours je me défiai moins de ma raison , quoique j'aye toujours crû que je devois avoir plus de ménagement qu'un autre en écrivant ; & c'est par ce motif que je n'ai jamais expliqué ouvertement mes idées. Si j'ose donc parler présentement , c'est parce que je crois que je n'aurai plus à l'avenir occasion d'écrire sur cette matiere. En un mot je respecte les regles , lorsqu'elles me paroissent dictées par la nature & conformes à la raison ; mais je ne les écoute pas quand elles forcent la nature , &

(1) Della Poëtica di Francesco Patrici. Ferrara per il Baldini 1586.

que, contraires au bon sens & à la raison, elles ne tendent qu'à nous mettre aux fers comme des esclaves.

La matiere est vaste & demanderoit un ouvrage complet : le jugement que les gens d'esprit & connoisseurs porteront du peu que je viens de dire sera mon guide, & me confirmera dans mes idées, si on les approuve ; ou me les fera rejeter, si on juge que je me sois trompé.





Tragédies à conserver.

ATHALIE.

IL est juste que je donne à *Athalie* le pas sur toutes les Tragédies modernes: de quelque côté qu'on l'examine, on ne trouve dans cette Tragédie que des beautez admirables. Tout y est édifiant, tout y est instructif: les caracteres mêmes d'*Athalie* & de *Mathan*, tout impies qu'ils sont, ne peuvent inspirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin, c'est un ouvrage parfait qui mérite d'être à la tête de tous les Poëmes dramatiques que l'on peut conserver pour le Théâtre.





IPHIGENIE EN AULIDE.

LA Tragédie d'Iphigénie me paroît très convenable au nouveau Théâtre : On pourroit dire que c'est une Tragédie sans amour ; puisque celui d'Achille (qui a tous les caractères de l'amour conjugal) est plutôt un devoir qu'une foiblesse ; & que c'est moins son amour, que sa passion pour la gloire qui donne lieu aux transports qu'il fait éclater.

Il est vrai que l'amour insensé d'Eriphile pourroit paroître illégitime ; mais , outre que c'est un amour caché & nullement de mauvais exemple , on verra qu'il est si malheureux , qu'il peut même servir d'instruction.

Parmi un si grand nombre de Tragédies modernes , en voulant séparer celles que l'on peut conserver , je me suis apperçû , avec surprise , que presque toutes les Tragédies Grecques peuvent rester au nouveau Théâtre : si l'on ne s'étoit point écarté de ces dignes modeles , le Théâtre moderne auroit peu besoin de correction , & ne se seroit pas attiré tant de critiques.

Il me paroît donc que la Tragédie d'Iphigénie peut rester telle qu'elle est ; sauf à examiner pourtant avec attention , s'il n'y a rien , dans les maximes & dans les expressions , qui puisse blesser la pureté des mœurs ; ce que je ne me suis pas donné la peine de rechercher.





HERACLIUS.

L'Amour d'Eudoxe & d'Héraclius est traité dans cette Tragédie avec un ménagement extraordinaire ; à peine en parle t'on : à l'exception de la première Scene du quatrième Acte , où il n'est question cependant que de l'importante affaire de la reconnaissance du fils de Maurice , ces Amans ne se trouvent jamais tête à tête sur le Théâtre pour parler de leurs amours.

Quant à l'amour de Pulchérie & de Léonce , outre qu'il ne leur échappe pas la moindre expression qui fasse connoître leur passion , je trouve que c'est une espèce d'amour que ni les Anciens , ni les Modernes n'ont jamais traité avant Corneille. On

132 DE LA RE'FORMATION

voit bien des incestes de fait ou d'imagination sur la Scene; mais Corneille a marché par une autre route : il a supposé Léonce fils de Maurice , & par conséquent frere de Pulchérie ; par là les deux Amans sont saisis de la crainte de commettre un inceste, s'ils donnoient leur consentement au mariage que le Tyran leur propose; & cette réflexion détruit en eux jusqu'à la moindre étincelle d'une tendresse suspecte , puisqu'ils ne se regardent que comme frere & soeur. Ce trait de l'imagination de Corneille est admirable ; parce que le Spectateur est instruit qu'ils sont tous les deux dans l'erreur , & qu'ils pourroient s'aimer & s'épouser sans scrupule. Il me paroît donc que la Tragédie d'Héraclius peut être conservée sans le moindre changement.



STILICON.

SI, de son tems, Thomas Corneille avoit été chargé de faire une Tragédie pour le Théâtre de la Réformation, je ne sçais s'il auroit mieux réüssi que dans celle de Stilicon; l'amour y est traité avec la plus grande précaution; tout y est instructif; l'amour caché de Placidie y est puni par son orgueil même; & celui d'Euchérius pour la sœur de l'Empereur (qui est la seule faute qu'on peut lui imputer, si c'en est une) ce misérable amour, dis-je, quoique très innocent, est celui qui lui donne la mort, en prêtant à son pere le plus puissant motif pour conspirer contre Honorius. Enfin tout y est conduit suivant l'intention de la Réformation;

134 DE LA RE'FORMATION
& la Tragédie de Stilicon me
paroît excellente pour ce Théâ-
tre.



ANDROMAQUE.

JE ne sçais si je me trompe ;
mais il me paroît que la Tra-
gédie d'Andromaque est très
convenable pour nous faire fen-
tir de quelle maniere on peut
traiter la passion de l'amour sur
le Théâtre : on pourroit ajoûter
même qu'Euripide nous a laissé,
dans Andromaque un modele
parfait pour présenter cette pas-
sion sur la Scene avec toute la
circonspection que la Réforme
ou plutôt la raison demande,
& avec l'heureux avantage de
corriger & d'instruire les Spec-
tateurs.

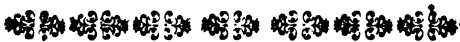
En effet , rien n'est plus capa-

ble de nous inspirer une crainte salutaire de l'amour que les excès & les transports effrénés où cette passion entraîne les trois principaux Acteurs de la Tragédie d'Andromaque; & leur misérable sort devient une excellente leçon pour nous corriger par les impressions de la terreur. Il arrive presque toujours, dans les Ouvrages dramatiques d'aujourd'hui, que les désordres de cette passion sont récompensés ou conduisent à une fin heureuse: dans Andromaque, au contraire, ils sont punis avec toute la sévérité qu'ils méritent. De quel autre sort en effet pouvoient être suivis le transport imprudent d'Hermione, qui ordonne la mort de Pyrrhus, & l'insolent mépris que la passion violente de celui-ci lui inspire pour celle qui lui est destinée & pour toute la Grece. Voilà,

selon moi, le modele le plus parfait que l'on puisse donner de la force de la passion, dont j'ai tant de fois parlé. Il est vrai, que dans Phédre, il y a un degré de plus; parce que la passion de cette misérable femme l'auroit réduite à l'extrémité, si elle ne l'eût pas fait connoître au fils de son époux, dont elle étoit follement éprise. Nous ne pourrions pas de nos jours proposer de pareils modeles; ou, du moins, nous ne devrions jamais le faire, parce qu'ils blefferoient nos mœurs: aussi la Tragédie de Phedre est elle du nombre de celles que je rejette: mais, dans Andromaque, il ne s'agit que d'un amour tout naturel, & qui, en égard aux personnes & aux circonstances, n'a rien en soi de criminel; cependant cette passion, toute simple qu'elle est, se trouve portée à un tel point de

de violence, dans Pyrrhus & dans Hermione, qu'elle produit tous les excès que nous voyons.

Il me semble donc que l'on pourroit laisser Andromaque telle qu'elle est, & lui donner place sur le Théâtre de la Réforme; après avoir pourtant fait précéder un examen très exact des maximes & des expressions de cette Piece, pour corriger celles qui pourroient blesser les bonnes mœurs.



DOM SANCHE

D'ARRAGON.

ON dira peut-être que cette Tragédie (ou Comédie héroïque, ainsi que Corneille l'a nommée) auroit été mieux à sa place dans la classe des Pieces à corriger, ou même à rejeter;

M

puisque'elle peut s'appeller le triomphe de la passion d'amour. c'est précisément par cette raison que j'ai voulu l'examiner de près ; & que , toutes réflexions faites , je l'ai mise au nombre de celles que je conserve. Ce n'est pas que j'ignore que mon Lecteur , s'il a retenu tout ce qu'il a lû jusqu'à présent , ne soit en droit de me regarder comme l'ennemi déclaré de la passion d'amour sur la Scene ; & j'avoüe sans peine qu'il aura raison : cependant , autant que je suis contraire à cette passion , lorsque la représentation en est nuisible , & qu'au lieu de guérir une maladie , elle ne fait que la rendre plus dangereuse ; autant suis-je éloigné de l'exclure du Théâtre , toutes les fois qu'elle y pourra paroître avec utilité , & d'une manière qui tende à en corriger les inconvéniens.

Je l'étudie avec attention par tout où je la trouve cette passion; & j'observe soigneusement les différentes couleurs dont elle est peinte par les Poètes; pour démêler les circonstances où elle corrige, celles où elle instruit, & celles où elle peut subsister sans reproche, dans le tems même où elle ne corrige pas, du moins d'une manière sensible & éclatante. Dans les Pièces de cette dernière espèce (s'il y en avoit) les gens sages ne trouveroient rien qui pût les scandaliser; parce que ceux même qui sont les moins scrupuleux; n'y verroient rien qui pût les exciter au mal.

De toutes les passions qui tyrannisent les hommes, celle de l'amour est la seule que l'on puisse présenter aux Spectateurs, sous différentes faces : l'avarice, le

Mij

jeu, la jalousie, &c. ont toujours le même aspect : on peut bien diversifier les faits ; mais les personnages seront toujours uniformes dans la maniere dont ils développeront leurs caracteres : ce ne sera jamais qu'un Avare qui aime l'argent ; un Joüeur qui le dissipe ; un Jaloux qui soupçonne son ombre, &c. A l'égard même du but qu'on se propose dans ces fortes de Pieces ; & c'est de corriger & d'instruire, il n'y a que deux voyes pour y parvenir l'une en présentant le vicieux deshonoré par sa passion, l'autre en faisant voir la passion punie dans le vicieux. La passion d'amour, au contraire, est un Caméléon qui change de couleur à tout instant, suivant le caractere des personnes qui en sont possédées. Si l'on voit communément les Amoureux différens les uns des autres, selon leurs

différentes situations; on conçoit aussi que la même variété se trouvera dans les motifs qui les ont enflammés. De plus, cette passion excite différens sentimens & différentes impressions dans les Spectateurs mêmes; tantôt elle corrige par l'horreur, comme dans Andromaque & autres Pièces du même genre; où les Amans éprouvent les derniers malheurs, & sont punis de leur passion par la perte même de la vie; tantôt elle corrige par la compassion, comme dans le Cid, où les traverses, qui rendent les deux Amans malheureux, sont d'autant plus propres à corriger, que les Scènes d'amour de la même Tragédie en sont plus capables de corrompre, & le dénoûement plus dangereux. Quant à ce qui regarde l'instruction, la passion d'amour appar-

142 DE LA RE'FORMATION
tient autant à la Tragédie, à la
Tragicomédie, à la Comédie
Héroïque, qu'aux autres especes
de Pieces où l'on introduit des
gens de qualité, des Bourgeois,
des gens du peuple, des pay-
sans, &c. Examinons donc si la
façon dont le grand Corneille
l'a traitée dans Dom-Sanched'Ar-
ragon, peut fournir une instruc-
tion réelle & solide aux Specta-
teurs.

Dans cette Fable on ne voit
pas un Acteur qui ne soit vive-
ment possédé de la passion d'a-
mour; & ce qu'il y a de surpre-
nant, c'est qu'une Piece, dont le
fondement, les motifs & la dic-
tion ne respirent que l'amour,
me paroît un modele parfait de
la correction que l'on demande
pour contenir, dans de justes
bornes, une passion si dange-
reuse. On l'appellera un petit

Roman tant qu'on voudra ; je la regarderai toujours comme un excellent ouvrage , & comme une Ecole où le sexe & les hommes en général peuvent apprendre à faire marcher la passion d'amour dans la route que la bonne morale & les égards de la société lui ont marquée. Les hommes & les femmes y traitent l'amour avec une retenüe & avec une modestie qui sont dignes d'admiration , surtout lorsqu'on les compare à la licence qui regne ordinairement sur le Théâtre ; & , quoique ce soient des personnes du plus haut rang qui nous y donnent des leçons d'une si belle conduite & d'une si rare modération , ce n'est pas seulement pour les Princesses & pour les Seigneurs que cette Piece est instructive ; les personnes de la plus basse naissance en peuvent

tirer les mêmes avantages. En effet, sur l'article de la modestie, une simple Bergere doit penser comme la plus sage des Princesses; & une pauvre fille ne doit céder en rien à la plus grande Reine: les principes & les motifs leur étant communs; ils doivent produire les mêmes effets.

A l'égard des hommes, la corruption est parvenue à un tel degré sur ce point, qu'il me paroît inutile d'en parler; je me contenterai seulement de citer & d'adopter la maxime d'un Auteur recommandable qui ne craint pas de dire, qu'il n'y a plus d'honnêtes gens dans le monde, parce que la façon avec laquelle on traite aujourd'hui la passion d'amour deshonne également tous les hommes. N'est-il pas évident que ce sage Ecrivain a raison? & ne pouvons nous

nous

nous pas ajouter que la dangereuse méthode reçue au Théâtre contribue encore à faire tomber les hommes de précipice en précipice ? Or, cela posé, si par hazard quelqu'un se piquoit d'être honnête homme, & qu'il voulût n'avoir rien à se reprocher sur l'article de l'amour, il trouveroit, dans la Piece de D. Sanche d'Arragon, deux Acteurs qui lui donneroient d'excellentes leçons.

J'ose donc me flatter que tout Lecteur raisonnable, & même délicat, ne me reprochera pas trop de condescendance en adoptant cette Piece : on ne peut trop condamner, je le répète encore, la passion d'amour, lorsqu'elle est empoisonnée, comme on la trouve dans un trop grand nombre de Pieces; mais il faut aussi l'approuver sur le Théâ-

N

tre, lorsqu'elle peut être profitable. Si D. Sanche ne corrige pas, il instruit du moins & d'une façon singuliere; il fait sentir avec qu'elle précaution il faut traiter l'amour sur la Sçene, pour ne pas s'écarter des égards de la bienséance. Je pense donc qu'on doit conserver cette Piece sur le Théâtre de la Réforme; avec la seule réserve qu'il en faudra examiner les maximes, qui me paroissent cependant assez régulières, ou du moins peu vicieuses.



POLIEUCTE.

LA critique que l'on fait de cette Tragédie ne peut lui rien ôter de son mérite. Pierre Corneille, dans l'examen qu'il en fait, s'exprime en ces termes. » Les » tendresses de l'amour humain y

» font un si agréable mélange
 » avec la fermeté du divin que sa
 » représentation a satisfait tout
 » ensemble les dévots & les gens
 » du monde &c. » On ne pense
 plus de même aujourd'hui : il y
 a des personnes qui sont cho-
 quées de ce mélange ; & je veux
 bien, pour un moment, me ranger
 de leur parti. Rien ne me sem-
 ble, en effet, plus capable d'al-
 larmer les consciences délicates,
 que ces deux vers de la dernière
 Scene entre Polyeucte & Pau-
 line.

PAULINE.

» Quittez cette chimere & m'aimez.

POLIEUCTE.

» Je vous aime

» Beaucoup moins que mon Dieu,

» Mais bien plus que moi-même.

Voilà l'amour divin & l'amour

N ij

humain aussi proches l'un de l'autre qu'il est possible , & véritablement mélez ensemble ; mais il seroit aisé de retrancher ces deux vers , si on vouloit ou si l'on osoit le faire.

Il est vrai qu'un Chretien doit tout quitter pour son Dieu, pere, mere, femme, parens &c. Mais n'est-ce pas tout quitter que de s'offrir à la mort, plutôt que de renoncer à sa Religion ? Dans la situation où se trouve Polyeucte, lorsque, déterminé à souffrir le martyre pour la foi, il se voit arrêté par les prieres de sa femme, & par les tendres efforts qu'elle fait pour l'en détourner ; quel sentiment ces critiques auroient-ils mis dans le cœur & dans la bouche d'un tel mari ? la rebuter par des paroles dures, l'affliger encore d'avantage par des expressions farouches, ce

procédé n'auroit-il pas tenu de la férocité & de la barbarie ?

Je conviens que le Poëte pouvoit se dispenser de mettre dans la bouche de Pauline le mot d'amour, qui force Polyeucte à lui faire la réponse que nous venons de voir; mais on ne doit pas oublier qu'elle est Payenne; elle a recours, pour persuader son mari, aux plus fortes armes dont elle pouvoit faire usage: si Pauline avoit été Chretienne, Corneille ne lui auroit pas fait tenir un pareil langage; ou, s'il l'eût fait, on auroit pu, avec justice, le lui reprocher.

L'amour de Sévere, qui arrive dans l'intention d'épouser Pauline, n'étant pas instruit de son mariage; & la vertu dont tous les deux donnent de si grandes preuves, sont des leçons admirables pour mettre un frein à

N ij

cette dangereuse passion.

Polyeucte est un chef-d'œuvre qui, en tout tems, fera honneur au Théâtre moderne, & qui peut être regardé comme un morceau éternellement digne du Théâtre de la Réformation.



MANLIUS CAPITOLINUS.

LA passion d'amour, qui est l'objet que j'attaque partout où je le rencontre, ne me paroît pas toujours mériter d'être bannie du Théâtre, comme je l'ai déjà dit.

Dans Manlius Capitolinus je trouve que l'amour de Servilius & de Valérie ne peut-être que très propre à corriger. En effet, une fille qui consent que son Amant l'enleve, dans l'instant qu'elle est à l'Autel pour en épou-

ser un autre que son pere lui a destiné, & qui à la fin se trouve réduite par la mort de son mari à se tuer elle même, ne peut, je pense, que présenter une leçon bien utile aux jeunes personnes ; puisque malheureusement il s'en trouve qui ne craignent pas de s'exposer au sort de Servilius & de Valérie.

Je suis donc persuadé que cette Tragédie doit rester au Théâtre, comme un ouvrage qui non seulement ne peut pas avoir de suites dangereuses, mais qui, au contraire, est très capable de produire un grand bien.





LA THEBAÏDE,
OU LES FRERES ENNEMIS;

DE *M. RACINE*.

LA Thébaïde est la première Tragédie de Racine : il nous apprend lui-même, dans sa Préface, qu'il étoit fort jeune quand il la fit : mais ce n'est pas là le seul trait qui soit digne d'être remarqué dans cette Préface. Racine, à l'âge de dix huit ou vingt ans, choisit le sujet de la Thébaïde pour sa première Tragédie ; & en même tems il reconnoît que l'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a presque point dans la Thébaïde, & même qu'il ne doit pas y en avoir.

Les deux plus grands Tragi-

ques de la France en ont usé bien différemment avec le Public, dans un cas à peu près pareil. Pierre-Corneille se fait une gloire de ne pas avoir traité l'amour, comme à l'ordinaire, dans sa Tragédie de Sertorius: Racine, au contraire, semble vouloir s'excuser d'avoir donné très peu de part à l'amour, dans sa Thébaïde: c'est que le premier étoit âgé & jouïssoit d'une réputation bien affermie; le second étoit encore très jeune, & la Thébaïde étoit son premier essai.

Racine connoissoit trop bien l'antiquité; il avoit trop lû Sophocle & Euripide, pour tirer vanité (comme a fait Corneille) d'avoir scû se passer de l'amour dans sa Thébaïde: mais il s'en seroit passé sans doute, s'il l'eût osé, dans toutes ses autres Tragédies, comme dans sa première.

154 DE LA RE'FORMATION

En effet, les raisons qu'il donne, pour n'avoir pas fait joüer un grand rôle à l'amour dans sa Thébaïde, lui auroient suffi pour se dispenser d'en faire usage dans les autres Pieces; on en sera aisément convaincu, si l'on veut relire la dernière période de sa Préface.

» En un mot, dit-il, je suis per-
» suadé que les tendresses, ou les
» jalousies des Amans ne sçau-
» roient trouver que fort peu de
» place parmi les incestes, les par-
» ricides & toutes les autres hor-
» reurs qui composent l'histoire
» d'Œdipe & de sa malheureuse
» famille. M. Racine sçavoit
très bien ce qui convenoit à la
Tragédie; &, je le répète en-
core, s'il n'eut pas craint de re-
volter le Public, en critiquant
le goût général de son siècle, il
auroit dit; » que les tendresses

» & les jalousies des Amans ne
 » ſçauroient trouver que fort peu
 » de place parmi le majestüeux,
 » l'intéreffant & le lugubre d'une
 » action tragique. »

Racine ſçavoit & ſentoit à merveille cette vérité; mais, par malheur pour le Théâtre moderne, non ſeulement il n'eut pas la force de la déclarer dans la Préface de ſa Thébaïde; il n'oſa pas même la pratiquer, ſi ce n'eſt dans *Esther* & dans *Athalie*: il ſe livra, malgré ſes lumieres, à la corruption générale de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains: il ne ſe contenta pas même de mettre de l'amour dans toutes ſes autres Tragédies; il fit auſſi, de cette malheureuſe paſſion, la baſe de tous les ſujets tragiques qu'il a traités.

La Thébaïde eſt écrite dans le

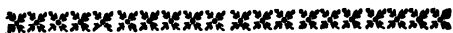
goût des Tragédies Greques, où la mort & le carnage dominant; si on vouloit en faire usage pour le Théâtre de la Réforme, il y auroit peu de chose à changer dans la Scene d'amour entre *Hémon* & *Antigone*; je crois même qu'on pourroit se dispenser d'y toucher; &, telle qu'elle est, je donnerois mon suffrage en sa faveur.



E S T H E R.

C'Est grand dommage pour le Théâtre que M. Racine n'ait pas écrit sa Tragédie d'Esther dans la forme ordinaire. Si cette Piece avoit cinq Actes, au lieu qu'elle n'en a que trois, elle ne plairoit guere moins qu'*Athalie*, qui réunit en sa faveur tous les

suffrages. Mais on sçait que l'intention de l'Auteur, quand il la fit, n'étoit pas qu'elle fût représentée sur un Théâtre public. Cependant, telle qu'elle est en trois Actes & avec des chœurs en musique, je ne balancerois pas un instant à la mettre sur le Théâtre de la Réformation.



INÈS DE CASTRO.

Lorsque M. de la Motte donna au Public, pour la première fois, sa Tragédie d'Inès de Castro, elle fut extrêmement applaudie, & vivement critiquée en même tems. Je ne m'arrêterai pas à parler des critiques & des apologies qui furent imprimées pour lors; mais je ne puis me dispenser de dire un mot sur l'article de l'amour, qui est le fondement de la Tragédie d'Inès,

& le but principal de mon ouvrage, quoique dans des sens fort différens.

Si je voulois prouver par un exemple la vérité de ce que j'ai avancé plus haut, sçavoir que l'amour affoiblit & détruit même toute la majesté de la Tragédie; je ne crois pas que j'en pûsse trouver un meilleur que celui d'Inès de Castro. J'en ai parlé autre part; & je prie le Lecteur de trouver bon que je le renvoye à mes *Observations* sur la Comédie. (1)

La passion d'amour, par rapport à la Tragédie d'Inès, doit être examinée, selon moi, sous deux faces différentes. La première, en se rappelant ce qui s'est passé avant que l'action com-

(1) Article quatrieme de la seconde espeece de Parodie, page 192, & suivantes.

mençât : la seconde, en pesant mûrement l'action même qui est représentée sur la Scene. Sous la première (dont il est tant fait mention dans la Piece) cette Tragédie est très dangereuse ; sous la seconde, elle ne donne qu'un très bon exemple.

Inès & D. Pedre, mariez clandestinement, s'aiment avec une tendresse qui est digne d'envie ; le tableau ne peut qu'inspirer de bons sentimens aux Spectateurs, en leur faisant sentir le bonheur que peut procurer l'amour conjugal. Mais, de l'autre côté, Inès & Dom Pedre s'aimoient avec tant de violence, avant leur union, que leur passion les a portez à faire un mariage clandestin, qui devoit par mille raisons leur être funeste, en les précipitant dans toutes sortes de malheurs.

Ces deux points de vüe , si diamétralement opposez l'un à l'autre , ont suspendu quelque tems mon sentiment sur cette Tragédie , & m'ont fait hésiter plus d'un jour à la *rejeter* ou à la *conserver* : car telle est l'extrémité où je me trouvois réduit par les inconvéniens qui se présentoient à mon esprit des deux parts. Je me suis enfin déterminé à ne juger de la Piece que comme les Spectateurs , & à la considérer uniquement du côté de l'imprefion que ce mélange d'irrégularité & de bon exemple peut faire sur ceux devant qui elle est représentée. J'ai pensé en conséquence qu'on en pouvoit tirer une grande instruction ; ce qui m'a déterminé à l'adopter & à la ranger sous la classes des Tragédies que l'on peut conserver.

En effet, si Dom Pedre, transporté

porté par la violence de sa passion, foule aux pieds les Loix les plus respectables; s'il désobéit à son pere; s'il se marie sans son consentement, & même s'il se révolte contre lui, ne devient-il pas un exemple très instructif, lorsque son amour, sa désobéissance & sa fureur le plongent dans les plus grands malheurs? De son côté *Inès*, qui partage les crimes de son Amant, ne fût-ce que parce qu'elle ne les empêche pas, & qui, loin d'exiger de lui de vaincre sa passion, s'abandonne à la sienne propre en épousant Dom Pedre en secret, malgré l'avenir affreux qu'elle prévoyoit; *Inès*, dis-je, est punie de son aveuglement par la perte de la vie; &, en mourant, elle ne peut ignorer que, par sa mort, elle prive son Amant de ce qu'il a de plus cher dans le monde.

Q

J'ai conclu de toutes ces réflexions que la Tragédie d'*Inès de Castro*, envisagée dans le point de la passion d'amour telle qu'on la voit dans la représentation, ne peut donner que de bonnes leçons, & que par conséquent elle peut être conservée pour le Théâtre de la Réformation.



ATRÉE ET TYESTE.

AVant que de connoître cette Tragédie de M. Crebillon, j'étois d'une certaine façon prévenu contre elle ; on m'avoit dit qu'elle étoit si atroce qu'on ne pouvoit, sans frémir, en voir la représentation : après l'avoir lüe, sans condamner tout-à-fait ceux qui m'en avoient fait ce portrait, je me sentis engagé à faire quelques réflexions sur la diffé-

rence du goût des hommes dans les différens tems.

Les Grecs ne pensoient pas comme nous, en fait de Théâtre; l'horrible d'une action tragique ne les révoltoit point; & si la représentation ne leur procuroit pas un certain plaisir, l'instruction qu'ils en tiroient les en dédomageoit & leur tenoit lieu de tout. Aujourd'hui on ne pense pas de même; on ne va au Théâtre que pour se divertir: on rit à la Comédie, & l'on pleure à la Tragédie, sans songer par quel motif le Poëte a voulu faire rire ou faire pleurer; sans examiner, par exemple, si c'est dans l'intention de corriger, ou d'instruire. Voilà presque généralement la mode & le goût de notre siècle. *Un riso che amaestri ed un pianto che gastighi, o non si conoscono o non si curano.* O ij

La Tragédie d'Atrée & de Tyeste nous découvre la noirceur d'un frere qui, inhumainement, assassine son neveu & son frere même; & je conviens que ce sont là des objets terribles pour les présenter aux Spectateurs de notre tems. Quoique je ne les condamne point d'en être vivement émus d'horreur; je ne puis cependant m'empêcher de sçavoir bon gré au Poëte, qui, pour détruire par une forte impression le sentiment & le desir de la vengeance, a choisi un des faits le plus marqué que l'antiquité nous ait laissé en ce genre.

J'ajoute que la Tragédie d'Atrée & de Tyeste me paroît très bonne & très bien faite; & si ç'en étoit ici la place, j'oserois me flater de faire connoître, dans une courte apologie de cette Piece, l'art admirable que le Poëte

a employé pour parvenir à son but ; art qu'on ne trouve que rarement, & , pour ainsi dire, presque jamais dans les Tragédies modernes.

Je n'ai rien à dire non plus contre l'amour de *Plisthene* & de *Théodamie* ; c'est plutôt l'effet d'une simpatie naturelle, qu'une véritable passion ; puisqu'il se trouve à la fin qu'ils sont frere & sœur : cependant cet amour a servi infiniment à l'Auteur, que je trouve très loüable de l'avoir imaginé, & encore plus d'en avoir scû faire un si bon usage : car, outre qu'il n'offre rien qui blesse la bienséance la plus austere, les deux Amans sont d'ailleurs occupez de motifs trop importans pour s'amuser à filer des Scenes de tendresse ; aussi l'Auteur les a-t'il évitées avec grand soin, & ne s'est servi de

l'amour que pour donner plus de force à la compassion de *Plifthe*, qui sans cela ne devoit s'intéresser que médiocrement à la vie du pere de *Théodamie*, ne sçachant pas qu'il fût aussi le sien.

Enfin la Tragédie d'Atrée & de Thyeste est remplie de beautéz ; & l'imagination du Poëte a tiré partie de certaines choses qu'on n'auroit jamais crû pouvoir paroître avec agrément sur la Scene. D'un autre côté, cette Tragédie est tout à fait exempte de ces foibleffes, qui pourroient empêcher qu'on ne la conservât pour le Théâtre de la réforme ; dont je la crois extrêmement digne.





RADAMISTE ET ZENOBIE.

AU seul nom de cette Tragédie, je crois m'entendre objecter que, si j'ai rejeté le *Mithridate* de M. Racine, je devois, par la même raison, rejeter aussi le *Radamiste* de M. Crebillon; & que j'ai eu tort de placer cette dernière Piece dans le rang de celles que l'on peut conserver pour le Théâtre de la Réformation.

Dans la première de ces deux Tragédies, me dira-t'on, deux freres sont amoureux de la fiancée de leur pere; & celle-ci aime passionément un des deux, malgré les engagements qu'elle a avec leur pere commun. Je conviens que c'est là ce qui m'a le plus choqué, & qui m'a paru mériter tout ce que j'ai dit dans l'e-

xamen de la Tragédie de *Mithridate*. On ajoutera qu'il s'agit précisément d'un fait pareil dans la Tragédie de *Radamiste* ; puisque c'est le pere qui aime *Zénobie* & qui la veut épouser, pendant que les deux fils en sont éperduement amoureux l'un & l'autre. Voilà le fait, j'en conviens ; mais examinons de gracie si, malgré cette ressemblance, il ne se trouve pas quelque différence entre ces deux Pièces, qui puisse déterminer à conserver *Radamiste*, lorsque l'on rejette *Mithridate*.

Zénobie n'est point connue pour ce qu'elle est ; elle porte un nom emprunté, quand elle est aimée par *Arsame* ; d'ailleurs le pere d'*Arsame* ne l'avoit pas encore vüe pour lors, & n'avoit aucune vüe sur elle. *Radamiste* de son côté, qui a épousé *Zénobie*,

bie, ne peut l'oublier ni cesser de l'aimer; quoiqu'il ne doute point de sa mort, l'ayant jettée dans l'*Araxe*. A l'égard de *Zénobie* (qui se croit veuve depuis le bruit qui a couru de la mort de *Radamiste*) elle tient une conduite irréprochable, & qui peut servir de modele; puisqu'elle se fait un devoir de rester fidele à un époux qui, aussitôt après son mariage, étant forcé de fuir précipitamment, oblige sa femme à fuir avec lui; & qui, par jalousie & pour empêcher qu'elle ne passe dans les mains de son rival qui les poursuivoit, la précipite dans une riviere. *Zénobie* ne se dément jamais: non seulement elle abhorre les propositions de *Pharasmane*; mais elle rejette, avec la même fermeté l'amour d'*Arsame* son fils; quoiqu'elle soit prévenue en sa fa-

P.

veur, & cela dans un tems où elle se croit libre & maitresse de disposer d'elle-même. *Zénobie* n'est pas moins admirable, quand elle a reconnu son mari & son meurtrier en même tems ; elle donne alors des marques si vives d'amour & de soumission à la volonté de *Radamiste*, que, dans toute situation, on peut la prendre pour un vrai modele de vertu.

Après toutes ces réflexions ; qui prouvent suffisamment la différence qui se trouve entre les deux intrigues d'amour des Tragedies de *Mithridate* & de *Radamiste*, je crois que, d'avoir rejeté cette première ne doit point m'empêcher d'adopter la seconde, qui me paroît en toutes ses parties tendre à l'instruction des Spectateurs.

Je ne sçais si je me suis trompé ; mais, en tout cas, je soumets sans

peine mon jugement à la décision de mon Lecteur, à laquelle je souscris aveuglément.



LA MORT DE CESAR,

DE M. DE VOLTAIRE.

Cette Tragédie semble avoir été faite pour un Collège : elle est sans femmes & en trois Actes ; si M. de *Voltaire* l'avoit voulu, il l'auroit mise facilement en cinq Actes ; je crois même voir très clairement qu'il s'est fait violence pour en restreindre l'action.

Je n'ai jamais songé à retrancher les femmes du Théâtre de la réforme ; quoique j'eusse souhaité le pouvoir faire : mais j'ai crû que cette entreprise ne pourroit réussir de nos jours. Si pourtant on se donne la peine de lire avec attention *la mort de César*,

P ij

172 DE LA RE'FORMATION
de *M. de Voltaire* , je suis per-
suadé qu'on conviendra que ,
dans toute Piece aussi bien ima-
ginée & aussi rigoureusement
écrite que celle-ci , les rôles des
femmes peuvent être supprimez ,
sans que les Spectateurs les re-
grettent.



ORESTE ET PILADE,

DE *M. DE LA GRANGE*
CHANCEL.

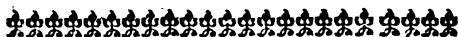
LE sujet d'*Iphigénie en Tau-
ride* , traité d'abord par Eu-
ripide , l'a été depuis par deux
Poètes-modernes; *M. de la Gran-
ge* , François ; & *M. Martelli* ,
Italien : c'est une étude digne
d'un homme d'esprit & de goût,
que de comparer à l'original
Grec les imitations des deux

Poètes que je viens de nommer, & d'examiner l'art avec lequel chacun d'eux a tourné, selon son génie, la Tragédie d'*Euripide* : pour moi j'admire également tous les deux ; car, en suivant des routes très différentes, chacun d'eux a réüssi parfaitement, & a trouvé moyen d'ajouter des beautés nouvelles à l'original Grec : cet examen & les remarques qu'il feroit naître fourniroient aisément matière à une dissertation très curieuse, & surtout utile pour les Poètes ; mais je reviens à mon sujet.

La Tragédie d'*Oreste* & *Pilade* de la *Grange* me paroît une Piece excellente pour le Théâtre de la Réformation. Il est vrai que *Pilade* aime *Iphigénie* ; mais cet amour n'est connu que par un mot, & est traité avec la plus grande circonspection. Quant à

P iij

la passion de *Thoas* pour la Prêtresse ; si elle est extrême & même extravagante , ce Roy en est puni par sa mort , & par conséquent le Spectateur est instruit , loin d'être séduit ou corrompu. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à changer pour la rendre digne du Théâtre de la réforme.



BRUTUS,

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST de dessein prémédité que j'ai gardé la Tragedie de *Brutus* pour la dernière de celles que j'examine dans l'idée de les conserver sur le Théâtre de la réforme : & je répète que je l'ai fait de dessein prémédité ; ayant voulu terminer cet article par un exemple remar-

quable des excès de la passion d'amour; car ces excès fidelement représentés sont selon moi presque aussi utiles pour corriger les mœurs que la peinture des foiblesses de l'amour me paroît capable de les corrompre.

Il peut se faire que, dans quelques-uns de mes examens précédens, mon Lecteur me trouve trop indulgent pour plus d'une des Tragédies que je conserve: il dira peut-être que, si dans ces Pièces la passion d'amour est accompagnée d'une morale pure & d'une instruction convenable, cela n'empêche pas que le serpent n'y soit caché sous les fleurs, soit à cause du style trop séduisant, ou de l'action trop vivement exprimée. Mais je répondrai en premier lieu que, dans le nombre de ces Tragédies que je conserve, je n'ai pas prétendu

qu'elles fussent toutes dignes d'être conservées en leur entier ; je sçais que la plûpart de ces Pièces pourroient être placées dans la classe de celles qui ont besoin d'être corrigées ; cependant , si on venoit à les représenter telles qu'elles sont sans aucun changement, je me flatte qu'on n'y trouveroit rien de contraire aux bonnes mœurs , ni qui fût de mauvais exemple : & , quant aux petites bagatelles qui mériteroient ou d'être corrigées, ou d'être supprimées totalement, je m'en rapporte à ceux qui seront nommez, en cas que mon projet réussisse, pour examiner les Pièces du Théâtre de la réforme plus sévèrement que je n'ai prétendu le faire.

Après cette espece de protestation, je dirai que le *Brutus* de M. de *Voltaire* me paroît com-

posé précisément comme il doit l'être, pour nous fournir l'exemple d'un amour capable de corriger & d'instruire. En effet, l'amour violent de *Titus* & de *Tiberinus*, tous deux fils de *Brutus*, pour *Julie* fille de *Tarquin*, est porté à un tel excès dans cette Piece, qu'il mérite d'être présenté aux Spectateurs; afin que chacun d'eux conçoive une juste horreur pour une passion capable d'entraîner après elle tant de crimes & tant de malheurs.

Dans *Titus* & dans *Tiberinus*, l'amour de la Patrie, ce qu'ils doivent à leur pere, le soin de leur propre gloire, tout est foible & impuissant contre l'excessive passion qui les domine & qui subjugue leur cœur & leur esprit: cette passion est punie, comme elle le mérite, par la mort des deux freres; & c'est

178 DE LA RE'FORMATION

là le cas unique où l'on peut, sans risque, la représenter sur le Théâtre. Quand les Auteurs se feront imposé la loi de punir la passion d'amour dans leurs Ouvrages, comme ils punissent toutes les autres passions, alors elle sera digne du Théâtre; parce que la représentation en deviendra utile à la République: mais toutes les fois que la passion d'amour sera non seulement accompagnée de mollesse, mais encore récompensée, comme on ne le voit que trop souvent dans les Pieces de Théâtre; alors on ne pourra en aucune maniere la justifier, & je serai toujours le premier à la condamner.





QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

BRITANNICUS.

LES amours de *Junie*, de *Britannicus* & de *Néron*, entretenez avec les grands sentimens qu'*Agrippine*, *Burrhus* & *Néron* même font paroître dans cette Tragédie, la défigurent entièrement. Pour moi je supprimerois en entier le rôle de *Junie*: on parleroit beaucoup d'elle dans la Piece, on rapporteroit tout à elle; mais elle ne paroîtroit jamais. L'action théâtrale n'auroit plus rien alors qui la dégradât; elle ne seroit point affoiblie par les vers & par le jeu

186 DE LA RE'FORMATION

de ces Scenes d'amour qui en font disparoître toute la noblesse.

Je ne puis soutenir, par exemple, que *Néron* se cache pour entendre la conversation de son rival : il n'y a rien de plus trivial, ni de moins convenable à un grand sujet ; je le répète encore, tout ce que *Junie* fait & tout ce qu'elle dit, pourroit être dit & fait par les Acteurs intéressez dans l'action ; *Britannicus* en feroit confidence à *Narcisse*, & celui-ci le rapporteroit à *Néron* ; ainsi la Piece ne perdrait rien du côté de l'intérêt.

Si quelqu'un se donnoit jamais le plaisir d'en faire l'expérience ; il verroit, peut être avec surprise, combien l'action gagneroit, restant toujours dans sa force & dans sa grandeur. Si, d'un autre côté, quelqu'un plus hardi vouloit retrancher tout-à-

fait l'épisode de *Junie* (dont en effet *Racine* n'avoit pas besoin) en sorte qu'il ne fût point question d'amour dans cette Piece, mais seulement de la politique de *Néron*, qui veut se défaire de *Britannicus* pour n'avoir point de concurrent à l'Empire; le travail seroit, à la verité, plus difficile; mais aussi l'avantage en seroit plus éclatant & plus sûr.

La Tragédie de *Britannicus* en cet état pourroit être mise au nombre des meilleures & des plus estimables, & seroit très convenable au nouveau Théâtre.



C I N N A.

IL me paroît que l'amour de *Cinna* & d'*Æmilie* affoiblissent considérablement la majesté & la force de l'action dans cette

Tragédie : ils ont l'un & l'autre un motif assez fort pour conspirer contre *Auguste*, sans intéresser l'amour dans leur projet. En effet, les remords de *Cinna* & son incertitude dans la troisième Scene du troisième Acte, rendroient son caractère plus grand & plus digne de la majesté tragique ; on ne le verroit balancer qu'entre la générosité de son cœur & le desir de la vengeance. *Pierre Corneille*, dans ce monologue, fait lui-même le critique de l'amour, indigne de traverser les beaux sentimens qui animent *Cinna*. Je dis la même chose de la Scene qui vient ensuite entre *Cinna* & *Æmilie*.

Pour rendre cette Tragédie parfaite, je voudrois retrancher jusqu'à la moindre idée d'amour dans le cœur d'*Æmilie* ; j'ai toujours pensé, en voyant représen-

ter *Cinna*, qu'*Æmilie* n'aime point, & qu'elle ne respire que la vengeance; & je suis persuadé qu'un Spectateur, qui entre dans cette pensée, regardera les plus vives expressions de l'amour d'*Æmilie*, comme autant de feintes auxquelles elle a recours pour engager *Cinna* à poignarder *Auguste*; car on sçait que ce sont là les armes ordinaires des femmes, lorsqu'elles veulent parvenir à leurs desseins. Je souhaiterois donc qu'entre *Æmilie* & *Cinna* il n'y eût que des sentimens d'une véritable amitié & d'une parfaite confiance; ces sentimens suffiroient pour les unir dans le choix des moyens d'affurer & de hâter leur vengeance; puisqu'ils ont également tous les deux le même sujet d'être irrités contre *Auguste*.

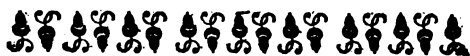
Mazime, de son côté, aimera

secrètement *Æmilie* comme il fait; mais, sans laisser éclater de jalousie, il paroîtra seulement inquiet de l'intelligence qui est entre *Cinna* & *Æmilie*. La Scene sixieme du quatrieme Acte entre *Maxime* & *Æmilie* devien droit par là infiniment meilleure: car *Maxime*, sans trahir *Cinna*, feroit sa déclaration à *Æmilie* & lui proposeroit de fuir avec lui pour l'épouser. C'est dans ce moment qu'*Æmilie* pourroit ressentir pour *Cinna* quelque mouvement d'inquiétude, sans pourtant sçavoir encore qu'elle l'aime.

Le dénouement en devien droit aussi plus touchant; car, au moment qu'*Auguste* pardonne aux Conjurez, & propose à *Cinna* de donner la main à *Æmilie*, les véritables sentimens de leur cœur se développant tout à coup, ils se livreroient à toute
la

la reconnoissance que mérite leur Libérateur, qui devient leur pere dans cette occasion.

Si l'on pouvoit faire à la Tragédie de *Cinna* les changemens dont je viens de parler; je suis persuadé que l'on y verroit partout plus de grandeur & plus de justesse, & qu'elle seroit très convenable au nouveau Théâtre.



ŒDIP E.

Depuis que l'on connoît des Tragédies, soit Grecques, soit Latines, soit dans les langues modernes, l'*Œdipe* de *Sophocle*, du consentement unanime de tous les gens de Lettres, a tenu & tient encore le premier rang.

La plus part des Poètes mo-

Q

dernes qui ont écrit pour le Théâtre, n'ont pas oublié de faire usage d'un si admirable original: il est vrai que chacun a voulu y ajouter du sien; mais on me permettra de dire que les changemens & les augmentations qu'on y a faits, n'ont servi qu'à en diminuer le mérite.

Parmi tous les *Œdipes* que nous avons, je choisirai celui qui s'éloigne le moins de l'original Grec, & qui me paroît le plus aisé à rendre parfait; c'est celui de M. de *Voltaire*.

Je crois donc qu'en ôtant le personnage de *Philoctete* & en y substituant celui de *Créon*, que tous les modernes ont retranché, on rendroit l'*Œdipe* de M. de *Voltaire* aussi beau que l'original, & peut être supérieur en quelques parties. J'ai parlé ailleurs des amours surannez de *Philoctete*

& de *Jocaste*: (1) étant à Londres je lus ma Dissertation à M. de *Voltaire* qui, s'y trouvant nommé & critiqué, ne laissa pas de convenir que j'avois raison; & qui me pria d'annoncer, lorsque je la ferois imprimer, qu'il étoit d'accord avec moi de tout ce que je disois: il ajouta qu'il avoit senti lui même ce défaut dans le cours des représentations, & qu'il étoit dans le dessein de le corriger, en retranchant le personnage de *Philoctete* pour y substituer *Créon* frere de *Jocaste*; ainsi que *Sophocle* l'a placé dans son *Edipe*. Je ne pus faire alors ce que M. de *Voltaire* désiroit, parce que mon Livre étoit sous presse; mais je ne veux pas

(1) Dissertation sur la Tragédie moderne, 1728.

l'omettre dans cette occasion ; pour rendre toute la justice qui est due à son goût, à sa modestie, & à sa politesse.

En effet, le personnage de *Créon*, à la place de *Philotecte*, donne à la Tragédie d'*Edipe* un grand relief, & du côté de l'intérêt, & du côté du caractère d'*Edipe*. *Sophocle* a rendu *Edipe* presque odieux par son orgueil, & par les injustes traitemens qu'il fait à *Créon* ; ce qui contribue infiniment à donner à *Edipe* un caractère. Les Poètes qui ont retranché *Créon* de cette Tragédie n'ont pas senti de quelle importance étoit ce personnage, sans lequel ils ne peuvent suivre la maxime généralement embrassée & établie par les premiers Maîtres de l'art : ils prétendent, ces Maîtres (mais en ce point je ne sçais si leur avis

est bien sûr) ils prétendent, dis-je; que lorsque le Héros de la Piece doit succomber à une infortune qu'il n'a pas méritée, il faut adroitement mettre des bornes à la compassion des Spectateurs, en la diminuant par quelque trait qui donnent atteinte ou à la vertu, ou au caractère de ce personnage. En conséquence ils soutiennent que *Sophocle* a dû rendre *Œdipe* odieux par rapport à *Créon*, & que par là il a satisfait en même tems aux regles de l'art & de la saine raison. Or, si l'importance de ce point est reconnüe, n'est-il pas constant que les Auteurs, qui ont retranché de leur Piece le personnage de *Créon*, s'exposent à faire paroître *Œdipe* trop vertueux? d'où il suit que le Spectateur s'irrite plutôt qu'il ne s'afflige de son malheur. Les Auteurs sont donc

convaincus d'avoir abandonné ce principe: & quoique je ne l'adopte pas moi-même, je ne laisse pas d'être en droit de faire cette remarque; puisque ce principe leur paroît essentiel, pendant qu'il me paroît peu exact: car il est incontestable que dans leurs Pièces *Œdipe* est innocent de tout point; & que tout parricide & incestueux qu'il est, il n'a rien fait qui mérite qu'on le punisse.

Si l'on pouvoit espérer que nos Modernes voulussent enfin renoncer à certains préjugés qu'ils conservent par une délicatesse outrée, je leur conseillerois encore de faire usage de la Scene dont aucun d'eux jusqu'à présent ne s'est servi; c'est celle dans laquelle *Œdipe*, après s'être crevé les yeux, prie *Créon* de lui amener ses deux petites

filles pour les embrasser avant que de partir.

Si l'on se rappelloit que les deux enfans d'*Inès de Castro*, dans la Tragédie de M. de la Motte, ont fait rire tout le monde à la première représentation; & que ces mêmes enfans ont fait couler les larmes de toute la France dans les trente ou quarante représentations que l'on donna tout de suite de cette Tragédie, on ne balanceroit pas un instant à l'essayer.

Ce n'est pas sans fondement, ou par caprice, que je conseille de faire usage de la Scene des deux petites filles dans *Œdipe*: j'ai représenté, il y a trente ans, une pure traduction de l'*Œdipe* de *Sophocle*; & je sçais, par expérience, le grand effet que cette Scene fit sur le Théâtre, & combien elle arrachâ de larmes.

L'*Œdipe* de M. de *Voltaire* ; avec les changemens que je propose , seroit peut-être une des meilleures Tragédies que l'on pût conserver.



LES HORACES.

J'Ai toujours regardé les quatre premiers Actes des *Horaces*, comme un Ouvrage comparable, s'il n'est pas supérieur, à tout ce que nous avons de plus excellent en ce genre dans l'antiquité: je ne puis voir sans quelque peine, il est vrai, l'amour de *Camille* pour *Curiace*; les violens transports qu'elle fait paroître à l'occasion de la mort de son Amant, quoi que cet Amant fût destiné à être son époux, sont indéceus dans une fille bien née; ils blessent également les senti-
mens.

mens qu'on doit à sa Patrie, & ceux que la bienséance inspire: le sexe en général en est offensé; & tout le monde sent que de pareils exemples doivent être bannis du Théâtre, où ils peuvent faire des impressions dangereuses dans le cœur de la jeunesse.

En retranchant Camille de la Piece, on pourroit y substituer un autre épisode, qui fournît en même tems la matière d'un cinquième Acte, & perfectionnât cette Piece de tout point. Dans cet état la Tragédie des Horaces seroit admirable pour le Théâtre de la Réformation.



SERTORIUS.

SI l'on consulte la Préface de cette Tragédie, personne ne s'imaginera qu'il y ait la moindre

R

idée d'amour : Le grand Corneille y dit expressément : *Vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passion, &c.* Cependant, c'est l'amour qui fournit les motifs de l'action, des épisodes, de l'intrigue & de la catastrophe. Il semble donc que Corneille, en parlant ainsi, ait voulu faire la critique du goût de son siècle ; & qu'il s'excuse auprès de ses Lecteurs de ce que le dessein de sa Piece ne lui a pas permis d'y placer la tendresse & les emportemens si fort à la mode sur la Scene, c'est-à-dire de flatter la corruption générale ; puisqu'il est certain que, du tems de Corneille, aussi bien que de nos jours, on vouloit dans la passion d'amour cette lâche foiblesse qui deshonne notre Théâtre, en lui faisant perdre cette grandeur & cette auf-

tere majesté, dont les Anciens se servoient si avantageusement pour corriger le vice, & que les premiers de nos Modernes ont eu si grand soin d'imiter.

Au reste, avec la permission de M. Corneille, je ne trouve pas qu'il ait exécuté, dans le cours de la Tragédie de *Sertorius*, ce qu'il nous annonce dans sa Préface à l'égard des tendresses d'amour & des emportemens de passion. En examinant toutes les Scenes d'amour de cette Tragédie, on verra qu'il n'y a que *Viriate* qui ne démente pas ce que le Poëte a promis : on ne peut presque pas dire qu'elle aime; elle ne veut qu'un mari; elle le veut tel que sa politique & l'intérêt de son ambition le demandent. *Perpenna*, au contraire, fait éclatter toute la tendresse & tout l'emportement que

la passion peut inspirer ; & , si ce n'est pas devant l'objet de son amour , parce qu'il n'est point à portée de le faire , il les fait éclater , ces deux mouvemens , en toute autre occasion.

Sertorius , qui est si vivement amoureux de *Viriate* , quoique dans un âge avancé , & malgré son expérience , n'est rien moins que tranquille dans sa passion : en sorte que je ne trouve pas qu'il y ait une assez grande différence entre ces deux Amans & les Amans ordinaires de Théâtre ; pour que le Poète ait eu lieu de s'excuser dans sa Préface , de n'avoir pas donné dans un excès que l'on auroit peut-être souhaité , en les faisant extravaguer davantage , & en leur prêtant toutes les fadeurs ordinaires aux Amans de Théâtre.

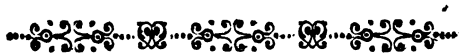
Je ne parle pas de la passion

de *Pompée* pour *Aristie* sa femme répudiée; parce qu'une telle passion (qu'oiqu'elle puisse paroître ridicule de nos jours) n'est que d'un très bon exemple.

Je pense donc qu'il y a plus d'un endroit où cette Tragédie mérite d'être corrigée, en ce qui concerne la passion de *Sertorius* & de *Perpenna*. Corneille, j'en suis sûr, aura souhaité, en écrivant sa Piece, de la porter à ce point de pureté & de perfection que la réforme demande à présent; mais la crainte de déplaire l'a arrêté. De son tems le goût & le cœur de la plus grande partie des Spectateurs étoient également corrompus par l'effet d'une longue habitude à ne voir, sur le Théâtre, que des personnages livrez à tous les emportemens de la passion d'amour. Je suis même persuadé qu'il y a en-

R iij

98 DE LA RE'FORMATION
core aujourd'hui bien des per-
sonnes qui , par les mêmes mo-
tifs , jugeront que je pouvois la
mettre , telle quelle est , dans la
classe des Tragédies à conserver.



G E T A.

JE ne me déclare point con-
tre l'amour de *Géta* & d'*An-*
tonin son frere pour la même per-
sonne , & même pour une Vef-
tale : plus les amours font irré-
guliers , pourvû qu'ils soient pu-
nis , plus ils feront propres à cor-
riger ; mais on ne peut être plus
bleffé que je le fuis , de ce que
Justine fe déclare amoureuse de
Géta. Si le Poëte avoit donné
à cette Veftale un caractère con-
venable , & des sentimens d'une
vertu sublime , il en auroit fait
le personnage brillant de fa Tra-
gédie : *Justine* en remerciant *Géta*

de sa protection , & celui-ci ne lui déclarant son amour qu'en cette occasion , le Poëte en auroit tiré une Scene admirable ; la surprise dont *Justine* seroit frappée donneroit une grande vivacité au Dialogue , & son caractere ne perdrait rien de son innocence ; la mort même de cette Vestale concourroit parfaitement au but naturel de cette Tragédie ; elle mourroit sans qu'on eût à lui reprocher qu'elle se tûe moins par vertu & par religion , que par désespoir de la mort de son Amant.

A l'égard de *Géta* qui , non moins innocent que *Justine* , succombe comme elle à leur commun malheur , & dont on dit communément que la mort est la catastrophe de la Piece , je ne suis pas de cet avis ; parce que je donne au terme de Ca-

tafrophe un fens tout différent. Je n'appelle pas de ce nom la mort ou la punition d'un homme : le personnage qui forme le nœud de l'action, qui la conduit & qui la termine, est celui, félon moi, fur qui la catastrophe tombe ; foit qu'il en périfse, foit qu'il en refte chargé d'opprobre, ou couronné de gloire, fuivant que l'action l'exige ; je m'explique.

La catastrophe tombe fur *Œdipe*, non pas parce qu'il fe creve les yeux ; mais parce qu'il eft lui-même le fujet de l'action, parce que c'eft lui qui y donne le mouvement, & qui la termine ; enfin parce qu'il parvient, par toutes fes recherches, à connoître le meurtrier de *Laius*, & à le punir. Dans la Tragédie de *Britannicus*, c'eft *Néron* qui fait tout, & c'eft fur lui que tombe

La catastrophe : dans *Géta*, c'est *Caracalla* : disons-en autant de *Phédre*, & des autres Tragédies. Si *Britannicus* meurt, quoi qu'innocent ; c'est pour servir au caractère de *Néron*, & le faire détester davantage : Si *Géta* est assassiné, sans l'avoir mérité ; c'est pour mieux peindre la cruauté de son frere : si *Hyppolite* périt ; c'est pour charger le crime de *Phédre* : ainsi ce n'est pas sur les personnages qui meurent que tombe ce qu'on appelle la catastrophe ; mais sur ceux qui commencent & qui conduisent l'action à une bonne ou à une mauvaise fin, & qui excitent le plaisir ou l'indignation des Spectateurs suivant les circonstances du sujet.

Il est aisé par là de reconnoître que plusieurs des Tragédies modernes sont mal nommées, & que

d'autres le font exactement : par exemple, dans *Héraclius* , c'est ce Prince sur qui tombe la catastrophe, quoique ce soit *Phocas* qui meure; parce que l'action & tout le mouvement des Acteurs n'ont pour objet que la reconnoissance du fils de *Maurice* , & non pas la punition & la mort de *Phocas* , sur lequel cependant on dit abusivement que la catastrophe tombe. *Stilicon* donne le nom à la Tragédie de *Thomas Corneille* , non parce qu'il meurt , mais parce que c'est lui qui commence l'action, qui y donne le mouvement, & qui la conduit à sa fin. *Athalie* est dans le même cas; on peut même dire qu'*Andromaque* , quoiqu'elle ne meure pas , & qu'elle se mêle peu de ce qui se passe, mérite de donner son nom à la Tragédie : je dirai plus,

je trouve la Tragédie de la mort de *Pompée* bien nommée; parce que *Pompée*, quoi que mort avant l'action, sert de motif à tout ce qui se fait; les amours de *César*, & la querelle de *Cléopâtre* avec son frere, n'étant que des épisodes qui naissent de l'action principale. Voilà des Tragédies bien nommées: mais en revanche il y en a une infinité qui le sont mal, telles que *Britannicus*, *Géta*, *Rodogune* & tant d'autres.

Les Modernes pourroient critiquer l'Auteur de la Tragédie de *Géta*; parce que ce Prince, ainsi que *Justine* sa maîtresse, sont représentés trop vertueux, sans donner lieu à la compassion des Spectateurs de s'affoiblir par la vue de quelque défaut, suivant qu'ils soutiennent que les Anciens ont fait: je pense, pour moi, que les Anciens n'ont jamais son-

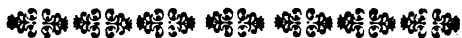
gé à diminüer la compassion des Spectateurs; car ce seroit avoir entrepris de faire violence à la nature, chose qu'on ne peut leur reprocher. Les Poëtes Grecs n'ont pas voulu contraindre le cœur humain; & ils ont laissé aux Spectateurs toute la liberté de s'attendrir & de fondre en larmes de compassion pour tous les Héros qu'ils faisoient mourir innocens : ce n'étoit que l'ordre du Destin qui les condamnoit, & cet ordre étoit le seul point que les Spectateurs envisageoient. *Edipe* est puni du crime qu'il a commis, quoiqu'aveuglé par l'ignorance; *Oreste* tue sa mere par l'ordre de l'Oracle, & il est poursuivi par les Furies, en punition de son crime; *Hyppolite*, chaste & vertüeux, meurt par la vengeance du Dieu qui le persécute, &c. cela devoit arriver, disoient

les Anciens : & encore une fois , ce n'étoit que l'ordre du Destin qu'ils avoient en vüe. N'est-il pas clair , après ces réflexions , que les Poëtes Grecs ne prétendirent jamais affoiblir la compassion dont les Spectateurs étoient émûs pour *Œdipe* , pour *Oreste* , pour *Hyppolite* , &c ? Ils vouloient que les Spectateurs fussent persuadés de la fatalité forcée , qui entraînoit les hommes comme les Dieux ; mais ils ne les empêchoient pas de se laisser aller ensuite à tous les mouvemens de la nature , de gémir & de pleurer sur les malheurs des personnes que le Destin punissoit. Je conclus donc que les personnages qui meurent peuvent être innocens , & que les Spectateurs peuvent s'en affliger tant qu'ils veulent ; pourvû qu'à côté de la compassion marche toujourns, sui-

vant le besoin , ou l'horreur du vice , ou l'amour de la vertu ; & c'est l'effet de ce sentiment , qui constitue la catastrophe.

La Tragédie de *Géta* est une Piece excellente pour le Théâtre quant aux mœurs ; mais je ne crois pas qu'on puisse se dispenser d'y faire la correction que j'ai indiquée. La Vestale ne doit point avoir d'amour pour *Géta* ; & ce petit changement produira un caractère vertueux & grand , qui fera un contraste admirable avec le caractère odieux de *Caracalla*. La catastrophe, c'est-à-dire les sentimens de haine & d'horreur qu'on concevra contre l'Auteur de la mort de *Géta* & de *Justine* , en seront plus violens ; & en ce cas les Spectateurs pourront les plaindre l'un & l'autre tant qu'ils voudront : d'un côté , la compassion la plus ten-

dre; de l'autre, l'horreur du crime de *Caracalla* rempliront tout ce qu'on peut souhaiter dans une Tragédie.



PENELOPE.

DANS la Tragédie de *Pénélope* le Poëte abandonne la nature, altere l'histoire, & fait violence à la raison. Voulant donner une maitresse à *Télémaque*; & n'en trouvant point qui fût digne de lui parmi les personnages que son sujet lui fournissoit, il a mis sur la Scene une fille d'*Eurimaque* Roy de Samos : par là il affoiblit le sentiment de vengeance dans *Télémaque* contre le tyran de sa mere; & en même tems il donne à *Eurimaque* un caractère, bizarrement contrasté de tendresse & de violen-

ce. De ces deux faux caracteres, il résulte deux fautes considérables. Dans le tems qu'*Ulysse* entreprend de se venger par la mort d'*Eurimaque* & de ses partisans, *Télémaque*, contre toute raison & malgré les Loix de son devoir, cherche à sauver le pere de sa maitresse; & parce qu'on ne pouvoit pas laisser vivre *Eurimaque*, suivant l'histoire & suivant le bon sens, le Poëte feint qu'il se noye en montant sur un esquif pour aller gagner ses vaisseaux.

Quel désordre & quelle conduite! & cela pour ne point présenter aux Spectateurs un jeune homme tel que *Télémaque*, sans qu'il eût un engagement de cœur. Si le Poëte avoit marché naturellement à son action, sans donner la moindre passion à *Télémaque*, & en ne mettant dans le cœur d'*Eurimaque* d'autre sentiment

timent que celui de l'amour pour *Pénélope*, & de la politique pour s'emparer d'*Itaque*; on auroit eû deux caracteres décidez & vrais en même tems; & les Spectateurs ne feroient pas indécis, pour sçavoir s'ils doivent louer ou blâmer *Télémaque*, & si la mort d'*Eurimaque* doit leur faire du plaisir ou de la douleur.

Si quelqu'un essayoit d'en faire l'expérience; en ôtant *Iphise* de l'action, & en remettant les deux caracteres dans le point de vüe où ils doivent être, on feroit de *Pénélope* une Tragédie supportable pour le Théâtre de la Réformation.





M E D E E ,

PAR M. DE LONGPIERRE.

LE crime, dans cette Tragédie, me paroît être porté au plus haut degré où la méchanceté du cœur humain puisse parvenir. Le divorce, dans ce tems-là étoit, communément en usage: cependant, je suis convaincu que l'histoire de *Médée* n'a été imaginée que pour en corriger l'abus. En examinant cette Tragédie du côté de la passion d'amour, je ne laisserai pas de remarquer ce qui aura rapport à la qualité de l'action & à la conduite, afin d'y démêler si elle est convenable pour notre siècle.

Je pardonne à *Médée* d'être vivement piquée de ce divorce,

Soit par amour ou par délicatesse ; & je consens qu'elle cherche à s'en venger : mais son ressentiment va trop loin ; puisqu'il en coûte la vie à *Créon* & à *Creuse* , qu'on pouvoit , en quelque sorte , excuser sur la condescendance qu'ils ont pour *Jason*. Je conviens aussi que *Médée* a de fortes raisons pour s'emporter contre son mari infidèle & ingrat : mais la vengeance qu'elle en prend , en massacrant ses propres enfans , est tout-à-fait barbare & dénaturée ; & je trouve cette action tragique bien atroce , pour être présentée aux Spectateurs de notre temps.

Il me paroît , au reste , que cette Tragédie prouve la probabilité du sentiment que j'ai proposé , au sujet de la catastrophe dans l'examen de la Tragédie de *Géta*. L'action de la Tragédie.

Sij.

de *Médée*, n'est que la vengeance qu'elle prend de l'insulte que *Jason* lui a faite, en la renvoyant; & la catastrophe de l'action est l'excès de son crime; c'est ce crime qui seul doit attacher les Spectateurs, & faire sur eux une vive impression. A l'égard de la compassion que l'on peut avoir pour les personnages qui meurent, elle ne doit point balancer l'horreur que l'Auteur de tant de carnage inspire; & c'est, comme je l'ai déjà dit & comme je le pense, l'horreur du crime, ou l'amour de la vertu, qui établit la catastrophe.

D'un autre côté, si les Tragédies (comme quelques Modernes le prétendent) devoient toujours être nommées du nom de l'Acteur qui y meurt, nous serions bien embarrassés comment nommer la Tragédie qui s'ap-

pelle *Médée* ; seroit-ce *Créüse* ,
Créon , les *Enfans* , *Jason* même ?
 non , elle ne peut porter que le
 nom seul de *Médée* ; le crime est
 son ouvrage , & les massacres ne
 viennent qu'en conséquence.
Médée ne meurt pas ; mais elle
 doit être regardée comme la
 plus méchante des femmes , &
 la plus crüelle des meres ; & son
 nom fera toujourns en abomina-
 tion dans la mémoire des hom-
 mes. Voilà la catastrophe qui
 tient lieu de châtimeut à *Médée* ,
 & qui est d'une grande instruc-
 tion pour les Spectateurs ; si *Mé-
 dée* mourroit , je suis persuadé
 que le Spectateur n'en seroit pas
 si touché. La mort , qui finit les
 supplices , est un soulagement
 pour les malheureux , & une grace
 pour les scélérats. Le Spectateur,
 voyant *Médée* rester en vie , ne
 cesse point de détester l'Auteur.

214 DE LA RE'FORMATION

de tant de crimes, & sent un plaisir secret à espérer qu'elle languira long-tems dans des tourmens égaux à sa méchanceté, s'il est possible, & dont enfin elle sera accablée.

On dira, peut-être, que l'expérience nous apprend le contraire de ce que j'avance; puisque nous sommes témoins chaque jour que les justes supplices, décernés aux grands criminels, font sur les hommes les plus vives impressions d'horreur & de compassion; pendant qu'ils ne voyent qu'avec répugnance les coupables languir dans les douleurs: mais, si on fait réflexion à la différence qu'il y a de voir avec les yeux de l'ame, ou avec les yeux du corps, on cessera de faire cette objection.

On ne voit que des yeux de l'ame les événemens qui sont

racontez dans un Roman , ou représentez dans une Tragédie ; mais c'est des yeux du corps que l'on voit le coupable exécuté & tourmenté par les mains des Bourreaux : ces deux manieres de voir les objets , doivent y mettre des distinctions essentielles. Je conviens que dans le dernier cas l'humanité l'emporte, & que l'on souhaiteroit de voir finir les supplices de ces malheureux ; mais dans l'autre , la compassion n'est pas si forte , l'esprit & le cœur n'ont pas les mêmes ressorts : il est fort ordinaire de plaindre les hommes qui subissent la peine de mort ordonnée par la Justice ; mais j'ai toujours vû que l'on souhaitoit aux grands scélérats des malheurs encore plus grands que ceux qu'on leur fait souffrir dans un Livre ou dans une action tragique.

Au reste , je n'exclus pas tout-à-fait cette Tragédie du Théâtre ; mais , si on en veut faire usage , je propose une correction. Je ne puis juger de la Tragédie de *Médée* , de M. de Longepierre , que par l'impression qu'elle m'a fait à la lecture , ne l'ayant jamais vû représenter : mais , si une longue expérience peut procurer cette sorte d'avantage ; j'ose dire que , par rapport à moi , la lecture ne differe guere de la représentation.

Créon peut-être déterminé par des vües d'intérêt & de politique à s'attacher *Jason* , en lui faisant épouser sa fille , ce qui l'oblige à répudier *Médée* ; mais , dans tous les tems & dans tous les pays , le spectacle d'une fille qui se détermine à épouser un homme marié , & cela plutôt par passion , que par devoir , ne peut

peut être que d'un très mauvais exemple, & doit révolter les Spectateurs. La loi naturelle ne permet pas de se procurer un bien au préjudice d'un tiers, & la passion de *Créüse*, pour *Jason* ne tend qu'à ce but.

Je sçais bien que l'on m'opposera que c'est une faute nécessaire dans cette Tragédie, pour rendre *Créüse* en quelque façon coupable, & pour affoiblir la compassion que l'on pourroit avoir de sa mort. Cette raison pourroit être bonne pour ceux qui sont les esclaves des regles; mais je crois qu'elle ne vaut rien pour les partisans de la raison & des bonnes mœurs. Je ne m'embarrasse pas de ce que produira la compassion dans le cœur des Spectateurs; mais je suis extrêmement touché de l'impression que le mauvais exemple fera dans

T.

leurs esprits. La compassion est momentanée; le mauvais exemple est permanent : ainsi je soutiens qu'il n'y a rien de si scandaleux que la passion de *Créüse* pour *Jason* marié, & sous les yeux mêmes de sa femme. Un tel exemple dispose les esprits aux infidélitez conjugales; &, si l'on dit que les hommes de tout tems ont un penchant naturel à le suivre, je répondrai que par cette raison même il est moins permis de l'exposer en triomphe sur la Scene; & que, pour ne pas s'écarter d'une regle mal entendüe, on ne doit pas courir le risque de scandaliser un seul Spectateur, quand on supposeroit même qu'il y en a un nombre infini de corrompus.

Je changerois donc entièrement le caractère de *Créüse*: loin de la faire amoureuse de *Ja-*

son, ce seroit une fille modeste, soumise aux volontez de son pere: tout au plus, je lui donneroie de l'ambition & de la vanité; & ce seroit par ces motifs qu'elle consentiroit à devenir la femme d'un Héros tel que *Jason*; non sans de grandes agitations, par la crainte que ce même Héros ne vint à l'abandonner un jour. comme il abandonnoit *Médée*; enfin je lui mettrois à la bouche mille traits contre la cruauté des hommes de son tems, qui, après avoir abusé de la simplicité & de la bonne foi des filles, ont recours au divorce pour les quitter & les rendre malheureuses à jamais. De cette façon, le vice seroit blâmé, & la vertu exaltée comme elle doit, & comme on est indispensablement obligé de faire en toutes occasions dans la société, mais par-

T ij

220 DE LA RE'FORMATION
ticulierement sur le Théâtre.

La Tragédie de *Médée*, réduite en cet état, me paroîtroit assez convenable pour le Théâtre de la Réformation.



A G R I P P A ,

O U L E F A U X T I B E R I N U S .

LA Piece d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, que M. *Quinault* son Auteur a nommée lui-même Tragicomédie, a fait long-tems mes délices. J'y trouvois la véritable horreur tragique, telle que les Anciens l'ont connue; mais modifiée à la maniere des modernes, avec un art qui me paroissoit admirable. Peut-être ai-je eu tort de l'avoir tant estimée; &, en effet, il n'est pas impossible que les traits surpr-

nans & les coups de Théâtre, fréquens dans cette Piece, m'ayent fait illusion ; puisque les Acteurs ne courent pas moins le risque d'être séduits, que les Spectateurs. Quoiqu'il en soit, il est tems que l'enchantement finisse ; & que je regarde cette Tragicomédie, non seulement avec indifférence, mais même avec des yeux de critique.

On ne parle, dans toute la Piece, que de l'amour de *Lavinie* pour *Agrippa*, & de l'amour d'*Albine* pour *Tibérinus*, qui passe pour le meurtrier de son frere. J'en ai conclu d'abord que cette Piece n'étoit point susceptible de correction ; parce que jamais, à ce qu'il me paroissoit, l'action ne pouvoit être conduite à sa fin, que par les intrigues d'amour de ces deux Princesses, & j'en étois sincèrement affligé : mais, après

222 DE LA RE'FORMATION

avoir bien réfléchi pour tâcher d'exécuter le dessein du Poëte , sans suivre la même route , & par conséquent pour corriger la Pièce , en conduisant l'action à sa fin , sans le secours de la passion d'amour ; je crois être parvenu à trouver ce que je n'espérois plus de rencontrer.

Quinault nous apprend , dans les premières Scènes de sa Pièce , qu'il s'étoit déjà parlé de mariage entre *Lavinie & Agrippa* , comme entre *Albine & Tibérinus*. Il est vrai que , dans le cours de l'action , *Tibérinus & Agrippa* ne sont nommez par les Princesses , que comme leurs Amans , sans qu'elles paroissent se rappeler qu'ils avoient été destinez à les épouser. Mais je suis persuadé que *Quinault* a changé d'avis en composant sa Pièce ; & que s'étant imaginé , par les rai-

sons que nous avons tant de fois répétées, que le Public seroit plus touché de voir les deux Princesses pleurer la perte de leurs Amans, que celle de leurs maris, il a préféré la satisfaction de plaire, en se prêtant au penchant de la nation, à la gloire d'instruire & de corriger.

Je pense donc que, pour rendre cette Piece digne du Théâtre de la Réformation, il faudroit faire ce que *Quinault* eût fait s'il avoit suivi son premier projet; & qu'il suffiroit que *Lavinie* & *Albine* ne parlassent jamais d'*Agrippa* & du *Roy*, que comme de leurs époux; puisqu'en effet leur mariage étoit arrêté, & devoit se conclure au retour des Princes, après leur expédition: pour lors tout ce qu'elles diroient (soit à propos d'amour ou de vengeance) se-

roit autorisé; & il n'y auroit rien à reprocher à la Piece, si ce n'est peut-être quelques expressions de tendresse qu'il faudroit ou changer ou retrancher; mais l'ouvrage seroit très-aisé: & nous avons déjà nommé bien des Tragédies dans la classe des Pieces à corriger, qui demandent un plus grand travail. La Tragicomédie d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, mise en cet état, me paroîtroit très convenable pour le nouveau Théâtre.



ROMULUS,

DE M. DE LA MOTTE.

LA passion d'amour que M. de la *Motte* nous présente dans la Tragédie de *Romulus*, est d'une espece à laisser long-

tems en fuspens , si cette Piece est digne ou n'est pas digne du Théâtre de la réforme , & si l'on doit ou la conferver ou la rejeter.

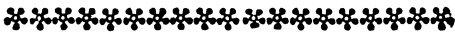
Il n'est guere possible à l'homme de garantir son cœur de toutes passions : tout ce qu'il peut faire est de leur en disputer l'entrée ; & si elles y entrent malgré sa résistance , de les combattre fans cesse , & de ne jamais y succomber : c'est pour cela que sentir une passion n'est point un crime , ne pas la réprimer , en seroit un. *Herfilie*, dans la Tragédie de *Romulus* , aime avec innocence ; parce qu'elle aime , pour ainsi dire , malgré elle : mais elle cache son amour avec soin , & même elle n'en parle pas ; parce qu'elle veut tout tenter pour vaincre sa passion. *Herfilie* fait donc tout ce que la vertu la plus sé-

vere peut exiger d'elle ; & si elle parle à la fin , c'est la situation qui l'y force ; puisqu'elle se voit exposée à perdre ou son pere ou celui qu'elle aime , dont l'un des deux ne peut éviter de périr dans le combat singulier résolu entr'eux , & juré à la face des Autels.

Je n'ai pû me résoudre à condamner un pareil amour ; d'autant plus que, dans toute la Tragédie, il n'y a point de ces Scenes molles & efféminées, qui tendent à corrompre le cœur , & contre lesquelles je me suis tant de fois & si vivement déclaré.

Il est vrai que , malgré toutes ces raisons , je n'ai pas osé non plus placer cette Piece dans le nombre de celles que l'on peut conserver. Dans les Scenes entre *Romulus* & *Herfilie*, je trouve du côté de *Romulus* des expref-

sions de sentiment vives & tendres, qui me paroissent devoir être supprimées. Je ne répète point que ces sortes de corrections doivent être faites avec grand soin. Lorsque la Tragédie de *Romulus* sera lavée de ces sortes de taches, je croirois qu'elle pourroit se conserver pour le Théâtre de la Réformation.



JUGURTHA,

TRAGÉDIE DE M. DE LA
GRANGE CHANCEL.

DANS mes examens précédens j'ai placé, parmi les Pièces que je conserve, des Tragédies qui, sûrement, ont encore plus besoin que celles de *Jugurtha*, d'une recherche exacte & rigoureuse, pour être purgées de quel-

228 DE LA RE'FORMATION

ques expressions trop vives : j'aurois donc pû conserver celle-ci telle qu'elle est ; mais des gens plus délicats que moi trouveroient peut-être quelque chose à reprendre dans les Scenes d'amour qui se passent entre *Artemise*, *Ilione* & *Adherbal* : c'est ce qui m'a obligé de la mettre dans le rang des Tragédies à corriger , après l'avoir examinée avec la dernière sévérité.

Il semble d'abord que cette Piece ne nous présente pas une passion d'amour, telle que nous la demandons pour le Théâtre de la réforme ; c'est-à-dire, une passion qui porte à de si grands excès qu'elle inspire l'horreur, & devienne par là propre à corriger & à instruire : cependant, si on y fait attention, on trouvera que cette première impression n'est pas conforme à la vérité.

L'amour d'*Artemise* & celui d'*Iliane* paroissent très raisonnable & très permis ; car *Artemise* est promise en mariage à *Adherbal*, & elle l'aime par devoir autant que par goût. *Jugurtha* veut épouser *Artemise* & donner à son rival sa fille *Iliane*, qui est par là suffisamment autorisée à aimer *Adherbal* que son pere lui destine & qu'elle va épouser. Malgré cela, les amours de ces deux Princesses, quelques raisonnables qu'ils soient, sont infiniment malheureux ; puisqu'elles se tüent toutes les deux après la mort de leur Amant.

On pourroit donc en conclure que la passion d'amour de la Tragédie de *Jugurtha* ne doit inspirer aux Spectateurs que de la compassion, & que la compassion est plus propre à corrompre qu'à corriger : j'en conviens, & même je tâcherai de le prouver dans

l'examen du Cid; mais le cas me paroît très différent. La passion d'amour dans *Artemise* & dans *Ilione* n'inspire pas une simple compassion dénuée d'horreur; car le Spectateur ne peut se dispenser de se souvenir que, si ces deux Princesses n'avoient pas aimé avec une extrême violence, elles ne se seroient pas tuées après la mort de leur Amant : ainsi leur exemple, par l'horreur qu'il cause, n'est pas moins instructif que celui d'*Hermione* & de *Pyrrhus* dans la Tragédie d'*Andromaque*.

Pour ce qui est de la passion de *Jugurtha*, on ne peut pas disconvenir qu'elle ne soit infiniment instructive par son excès; parce que c'est le transport effréné de sa passion, qui donne la mort à son rival, à sa Maitresse & à sa propre fille, en même tems.

Je trouve donc cette Tragédie très-bonne pour le Théâtre de la Réformation, ou telle qu'elle est, ou en y corrigeant le peu d'expressions qu'on pourroit y appercevoir en l'examinant scrupuleusement.



A M A S I S,

DE M. DE LA GRANGE.

LA Tragédie d'*Amasis* peut être comptée parmi les meilleures Tragédies modernes que nous ayons; & si je la place dans la classe des Tragédies à corriger, ce n'est que pour une seule Scene qui me paroît en avoir besoin.

Dans la dernière Scene du premier Acte, *Arténice* avoue à sa confidente qu'elle aime

passionément l'étranger que son pere a retiré pendant trois jours dans sa maison de campagne, & qu'elle a vû par hazard. Un amour si violent & si subit n'est pas décent dans une fille; je crois qu'il faudroit le modérer; & , puisqu'enfin il est nécessaire qu'*Arténice* soit prévenue pour *Sésostris*, je crois qu'il faut faire naître & faire augmenter cette passion par degrez dans le cours de l'action.

L'inclination d'*Arténice* pour *Sésostris*, sans le connoître, paroît d'une certaine façon autorisée: & dans la Scene VII^e. du troisieme Acte, la Reine lui dit que leur mariage étoit déjà résolu: sur ce principe, on peut sauver ce premier mouvement d'inclination pour une personne qu'*Arténice* ne connoît pas; puisqu'à la fin il se trouve que cet
inconnu

inconnu est *Sésostris* lui-même, Tout cela fait voir avec quelle réserve il faut ménager une pareille déclaration d'amour, si on veut garder les bienséances & le vraisemblable en même tems.

Enfin, *Amasis* est une bonne Tragédie, & qui, de toute façon (après les petites corrections dont nous venons de parler) mérite d'être conservée pour le Théâtre de la Réformation.





CINQUIEME PARTIE.

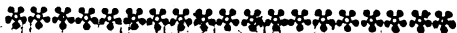
Tragédies à rejeter.

L E C I D.

LES critiques & les apolo-
gies qu'on a faites de la
Tragédie du *Cid*, me dispensent
d'en parler en détail : quelque dé-
faut qu'on puisse y remarquer, le
Cid sera toujourns une Piece rem-
plie de beautez. Ce ne sont pour-
tant pas là les beautez dont je
voudrois qu'on fit usage sur la
Scene ; elles seroient admira-
bles dans un Roman : quant
au Théâtre de la Réforme, il
n'adopteroit jamais une passion
d'amour telle que celle de *Chi-*

A

mene & de *Rodrigue* ; & ne permettroit pas à un Amant de tuer le pere de sa Maîtresse, ni à la Maîtresse d'épouser ensuite son Amant : outre que ce sont là des objets qui, selon moi, ne devroient jamais être présentez aux Spectateurs ; les chemins par où l'on passe, pour arriver à ces excès, avec tant de Scenes de tendresse, ne sont propres qu'à corrompre le cœur humain ; & , quant à moi, je ne l'admettrois point, quelque correction qu'on pût y faire.



B E R E N I C E.

R*Acine*, dans la Préface de cette Tragédie, nous dit :
 » Que ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang & des
 » morts dans une Tragédie ; qu'il

» suffit que l'action en soit gran-
 » de, que les Acteurs en soient
 » héroïques, que les passions y
 » soient excitées, & que tout s'y
 » ressent de cette tristesse, ma-
 » jestueuse qui fait tout le plaisir
 » de la Tragédie.

Je ne crois pas que l'on puisse
 disconvenir de la vérité de ce
 principe; mais, soit dit avec tout
 le respect dont je suis pénétré
 pour ce grand homme, ne pour-
 roit-on pas demander si, dans la
 Tragédie, on trouve tout ce qu'il
 juge lui-même être nécessaire
 dans une Piece où il n'y a ni
 mort, ni sang répandu? Il me
 semble que nous voyons tous les
 jours des exemples d'un Héroïs-
 me semblable à celui de *Titus*
 dans des hommes d'une condi-
 tion médiocre, & même de la
 plus basse extraction, dont les
 uns quittent leur Maitresse, pour

son autre mariage plus avantageux à leur fortune, & les autres sacrifient à leur Maîtresse des partis beaucoup plus considérables. Il me paroît donc que, si c'est là ce qui fait la grandeur de la Tragedie de *Bérénice*, il y a bien à rabattre du principe que l'Auteur établit dans sa Préface.

Mr. Racine ajoute ensuite :
 « Tout s'y doit ressentir de cette
 « tristesse majestueuse qui fait le
 « plaisir de la Tragedie. » C'est
 « encore cette majesté que je ne
 « trouve pas dans la tristesse de *Bé-
 « rénice* ; car, en écoutant les plain-
 « tes qui lui échappent, loin d'y re-
 « connoître la douleur d'une Reine,
 « je n'ai cru entendre qu'une jeune
 « fille abandonnée de son Amant.
 Voilà ce que produit l'amour ;
 comme cette passion est égale
 dans tous les cœurs, il est bien
 rare que le Spectateur puisse s'en

former une idée convenable à la majesté tragique. On pourroit aussi examiner si la passion d'amour, telle qu'on la représente dans cette Tragédie, c'est-à-dire dans un degré ordinaire, peut fonder une grande action ; mais, sans entrer dans ce détail, je me contenterai de dire, qu'une action tragique de cette nature (malgré la supériorité avec laquelle *Racine* l'a traitée) ne peut inspirer que des maximes dangereuses, pour apprendre à métaphysiquer sur une passion, dont les suites peuvent aisément devenir funestes. J'avoue sincèrement que je ne conseillerai jamais de conserver *Bérénice* pour le Théâtre.

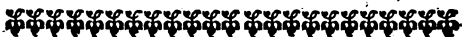




P O M P E E.

EN faveur des grandes beautez que l'on trouve dans cette Tragédie, je voulois la mettre au rang de celles qui, avec des corrections, peuvent rester au Théâtre: mais pour la corriger, je n'ai trouvé que deux moyens également difficiles, ou il falloit ne faire jamais paroître *Cléopâtre* sur la Scene, ou retrancher tout ce qui concerne les amours de *César* avec *Cléopâtre*: mais, outre que c'étoit là une correction trop considérable, elle n'auroit peut-être pas suffi pour rendre cette Piece soutenable sur le Théâtre de la Réformation. Les circonstances des amours de *César* & de *Cléopâtre* sont si généralement connües, que toutes

les précautions, qu'on pourroit prendre pour les déguiser, deviendroient inutiles. Je pense donc que le meilleur usage que l'on en puisse faire, c'est de laisser aux curieux le plaisir d'en goûter les beautés à la lecture, plutôt que de s'obstiner à la faire représenter sur aucun Théâtre, quelque correction qu'on y fasse.



MITHRIDATE.

IL n'y a que la corruption du siècle qui ait pû faire tolérer, sur la Scene, la passion d'amour traitée de la maniere dont elle l'est dans *Mithridate*. Deux freres amoureux de la fiancée de leur pere! Je ne m'arrête pas au mérite de l'Auteur, pour avoir bien traité un sujet si épineux; je ne regarde que le sujet en lui-même;

même; car, il est bien moins question au Théâtre de la Réformation de sçavoir si les Auteurs ont de l'esprit, que d'être assuré que leurs Pieces sont extrêmement correctes pour les mœurs, & ne peuvent causer aucune mauvaise impression dans le cœur des Spectateurs. Si donc l'amour de *Mithridate* a fait paroître dans cette Piece beaucoup d'esprit & d'imagination, je dis qu'il les a employez en pure perte, puisqu'au lieu de corriger & d'instruire, il ne nous présente que de mauvais exemples, & qu'il donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs & à la bienséance. Je ne crois donc point que la Tragédie de *Mithridate* puisse, en aucune façon, être conservée.





R O D O G U N E.

LES hommes qui ont le plus d'esprit, envisagent souvent les mêmes choses sous des faces très différentes. *Racine* dans la Tragédie de *Bérenice* fait consister la grandeur d'ame de *Titus* à triompher de l'amour, & à sacrifier la Maîtresse à l'Empire de Rome. Au contraire *Corneille* dans *Rodogune* a placé cette même grandeur d'ame dans le sentiment opposé, & l'on voit *Antiochus* & *Seleucus* renoncer également à l'Empire, pour conserver leur Maîtresse. Par là ces deux grands Hommes ont bien fait sentir la vérité de ce que j'ai dit dans l'examen de *Bérenice* : & je crois, qu'après avoir étudié soigneusement le cœur de l'hom-

me , on conviendra qu'ils ont raison tous deux ; cependant, cette réflexion ne m'empêchera pas de penser, qu'il ne faudroit jamais choisir dans les foibleſſes de l'amour des ſujets dignes de la ma-jeſté tragique.

Les Tragédies Grecques me font faire une obſervation ; les Anciens ont établi l'ambition pour motif de l'action tragique, & quelquefois la paſſion d'amour auſſi, dans le deſſein de la rendre inſtructive, comme j'ai dit. Dans *Œdipe*, *Iphigenie*, *la Thebaïde*, &c. ce n'eſt que l'ambition, qui fait la paſſion des Héros ; *Phedre* & *Andromaque*, ce n'eſt que l'excès de la paſſion d'amour, qui fait le motif de l'action tragique : ainſi je ſuis porté à conclure qu'il n'y a que l'ambition & l'amour qui puiſſent fournir des ſujets convenables à la Tragédie. Les

244 DE LA RE'FORMATION

Modernes ont suivi les Anciens : comme eux, ils ont fait l'ambition & l'amour la base de la Tragédie; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'ont pû altérer ni dégrader l'ambition, parceque cette passion est toujours constamment la même, au lieu qu'ils ont avili l'amour : ne le traitant jamais en grand, mais dans la fadeur & dans le foible dont cette passion est susceptible.

Je pousserai donc mes réflexions plus loin & je dirai, que la haine, la vengeance, la dissimulation, l'avidité de l'or, & toutes les passions humaines ne me paroissent pas dignes du Coturne, & qu'il faut les abandonner à la Comédie; les hommes n'ont attaché la grandeur d'ame qu'à l'ambition, & les autres passions ils les ont caractérisées de foiblesses; il n'y a donc que l'am-

bition qui convienne à la majesté tragique : & si nous voulons y associer l'amour, que ce soit (je le répète encore) dans le fort & le grand de la passion, comme *Phedre* & *Andromaque*, & non pas dans le foible, comme *Bérenice*, *Rodogune* & tant d'autres Héroïnes des Tragédies modernes.

Dans la Tragédie de *Rodogune* je trouve, que la méchanceté de *Cléopâtre* (qui fait le motif de l'action) ne tire son origine que de sa basse jalousie contre *Rodogune*, & de la haine qu'elle a conçue pour elle craignant de la voir monter sur son Trône, parce qu'elle a inspiré de l'amour à ses deux fils. *Rodogune* de son côté ne me paroît pas avoir plus de grandeur d'ame que sa rivale, lorsqu'elle prend le parti, pour se venger, de faire assassiner *Cléo-*

pâtre : ainsi tout ce que ces deux femmes entreprennent, ne me paroît point s'accorder avec la grandeur des personnages tragiques.

Je ferai mention, en passant, de l'art du Poëte pour préparer l'attentat que prémédite *Rodogune*, quand elle veut faire assassiner *Cléopâtre* : l'Auteur, qui a senti la bassesse d'une telle action, s'est imaginé de la relever & de la rendre digne du tragique par l'horreur extraordinaire que *Rodogune* inspire en la proposant. Cette Princesse exige de ces deux Amans, tous deux enfans de *Cléopâtre*, de tuer leur mere, & elle engage sa main & sa foi à celui des deux qui lui obéira. Une pareille idée est bien terrible, & je m'en rapporte aux Spectateurs, de quelque nation qu'ils soient.

Je déteste sur tout le tableau

qui pendant toute la Tragédie est sans cesse devant mes yeux, de deux freres qui aiment *Rodogune* & qui nous présentent presque à la fois des traits d'un Héroïsme manqué, & d'une véritable foiblesse. Je me dispenserai de faire un examen plus détaillé de cette Tragédie; mais elle ne me paroît point du tout convenable pour être admise au Théâtre de la Réformation.



LE COMTE D'ESSEX.

DE tous les sujets qu'on a choisis pour en faire des Tragédies, soit dans l'Histoire, soit dans les Romans, je ne crois pas que l'on puisse en trouver un, où la passion d'amour soit plus vivement marquée qu'elle l'est dans l'Histoire véritable, qui fait

le fond de la Tragédie du *Comte d'Essex*. Si l'on examine l'amour d'*Elisabeth*, & la peinture qu'en fait *Elisabeth* elle-même dans la première Scene, on sera forcé de reconnoître cette vérité. La Reine dit à sa confidente :

L'amour par le respect dans un cœur
 enchaîné,
 Devient plus violent, plus il se voit
 gêné ;
 Mais le Comte en m'aimant n'auroit
 eû rien à craindre ;
 Je lui donnois sujet de ne se point
 contraindre

Tilney la confidente de la Reine, lui répond :

F I L N E Y.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche
 enfin à plaire ;
 De cette passion que faut-il qu'il
 espère ?

DU THÉÂTRE. 249
ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère ? & qu'en
 puis-je espérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de
 soupirer ?

.....

.....

Je sçais que c'est beaucoup de vouloir
 que son ame

Brûle à jamais d'une inutile flâme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel
ennui ;

Mais la part que j'y prends doit l'a-
 douceir pour lui ;

Et lorsque par mon rang je suis ty-
 rannifiée ,

Qu'il le sçait, qu'il le voit, la souf-
 rance est aisée ;

Qu'il me plaigne, se plaigne & con-
 tent de m'aimer

On voit aisément par ces Vers,
que d'un côté la passion *Elisa-*

beth est très vive & peu circonspécte , pour ne pas dire quelque chose de plus : de l'autre , qu'elle est tout-à-fait romanesque. Les avances qu'*Elisabeth* avoit faites au Comte , à ce qu'elle dit elle-même , suffisoient pour bannir de l'ame du Comte toute peur & toute contrainte , en l'engageant à ne point se gêner : cependant , l'effet de cette passion devoit se borner à se voir & à soupirer , & le *Comte d'Essex* , content d'adorer *Elisabeth* , d'en être charmé , de la plaindre & de se plaindre lui-même , ne pouvoit , sans l'offenser , se permettre rien de de plus. Quel mélange de corruption & de vertu !

La passion d'amour , soit qu'on la montre du côté du vice ou du côté de la vertu , ne corrigera jamais , si elle s'écarte de la nature. Lorsqu'*Elisabeth* dit ,

qu'elle a donné lieu au Comte de ne rien craindre & sujet de ne point se gêner, le Poète a suivi parfaitement la nature, & selon ce principe, il établit une maxime très-capable de séduire & de corrompre le cœur des Spectateurs; mais l'austère vertu dont la Reine fait parade ensuite lorsqu'elle dit, que pour toute récompense de son amour le Comte doit être content de la voir, de soupirer, de la plaindre & de se plaindre, cette austère vertu, dis-je, n'est capable que d'égayer l'Auditeur en le faisant rire d'une maxime que le penchant de la nature ne nous inspire pas: ainsi cette belle vertu est étalée sur la Scene en pure perte.

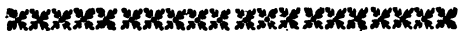
Quant à la passion de la Duchesse d'*Irton*, qui aime le Comte, qui en est aimée, & cependant

qui se marie à un autre, le motif en est trop politique pour qu'on puisse en tirer quelque instruction ; tout au plus elle peut être utile à quelque confidente de haute volée, qui se trouveroit dans le cas de la Duchesse. -

A l'égard de la passion du Comte pour la Duchesse, il me paroît que malgré la constance avec laquelle le Comte y est fidele, elle ne fait pas d'impression. Un Héros, tel que lui, devroit-il uniquement se lamenter comme un homme du commun ? Au surplus, on ne peut pas démêler quel obstacle l'amour de la Reine apporte à la nouvelle passion du Comte : & tout cela jette une telle indifférence sur la situation du *Comte d'Essex*, qu'on est indécis, si on doit plutôt le plaindre que le blâmer.

L'amour, traité avec cette es-

pece d'inaction, ne fera jamais une grande impression sur les Spectateurs, soit pour l'instruction, soit pour le mauvais exemple; ainsi ce que l'on peut faire de mieux, selon moi, est de ne jamais exposer aux yeux du Public une Piece dont le fond & le dialogue ne présentent qu'une passion illicite, soit de la part de la Reine, soit de la part de la Duchesse; quoi qu'elle ne porte pas de grands coups ni en bien ni en mal.



P H E D R E.

LE desir de ne point perdre un si excellent ouvrage m'avoit fait renfermer cette Tragédie sous la classe de celles qu'on peut corriger. J'avois cherché à me convaincre moi-même, qu'on

peut rendre instructive une passion aussi criminelle que celle de Phedre; la critique juste & solide d'un de mes amis m'a éclairé & m'a fait revenir à mon premier sentiment, qui étoit de croire cette Piece insoutenable sur le nouveau Théâtre; sur tout quand je donne l'exclusion à des Tragédies qui, en comparaison de celle de Phedre, mériteroient presque d'être placées parmi celles que je conserve.

C'est donc après un nouvel examen que j'abandonne cet ouvrage, quelque admirable qu'il me paroisse d'ailleurs, & que j'en fais le sacrifice à la juste délicatesse des bonnes mœurs; qui courroient, à mon avis, trop de risque si on en permettoit la représentation.





ALEXANDRE LE GRAND.

A *Léxandre* est la seconde Tragédie de M. Racine. On convient généralement que dans le grand nombre des hauts faits d'*Aléxandre*, la conquête des Indes, & la victoire remportée contre *Porus* est le plus glorieux de ses exploits: c'est ce point historique que Racine a traité dans sa Tragédie. On ne s'imagineroit jamais que ce grand exploit d'*Aléxandre*, fût annexé à l'action de la Piece comme une épisode. En effet, l'amour de *Porus* & de *Taxile* pour *Axiane*, & l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* font le nœud de l'action, & la victoire d'*Aléxandre* contre *Porus* n'en occupe que la plus petite partie.

Racine justifie l'amour d'*Alexandre* pour *Cléofile* par l'autorité de *Justin* ; mais s'il peut en parler comme Historien, je crains bien qu'il ne puisse pas le défendre comme Poëte tragique. La passion d'amour, qui du temps de *Racine* s'étoit si généralement emparée du Théâtre, peut seule l'excuser d'en avoir fait usage avec tant de profusion.

En effet, je crois que si on représentoit *Alexandre* sans amour, les Spectateurs s'en accommoderoient mieux, quoi que l'Histoire fût en droit de s'en plaindre. Voir *Alexandre* attendri, soupirant, doucereux auprès d'une femme, il semble que cela ne s'accorde point avec la haute opinion que nous avons de ce Héros ; *Alexandre* n'est connu généralement que du côté de la grandeur d'ame, de la magnanimité

mité & du courage, & le foible de la passion d'amour paroîtra toujours en défigurer le caractère.

Bref, la morale & l'instruction que les Spectateurs peuvent tirer de cette Tragédie, se réduisent à cette maxime ; que dans les plus vertueux & les plus grands Héros, non seulement la passion d'amour est excusable, mais que d'une certaine façon elle est même nécessaire ; maxime insoutenable & très pernicieuse : ainsi je ne crois pas que l'*Alexandre* de M. Racine, puisse jamais convenir au nouveau Théâtre.



V E N C E S L A S.

LA Tragédie de *Venceslas* de Rotrou nous présente la passion d'amour dans un point de

Y.

vüe qui de notre tems ne feroit jamais souffert sur le Théâtre. La passion de *Ladislas* naît du vice & non de la vertu : telle étoit la licence de la Scene du tems de *Rotrou* ; mais les Poëtes tragiques depuis lui ont toujours fait ou tâché de faire accroire aux Spectateurs que l'amour dans leurs Tragédies étoit enfanté par la vertu.

Ladislas aime la Duchesse *Cassandre*, & aspire à la posséder comme maitresse & non pas comme épouse ; sa passion éffrénée le transporte jusqu'à le rendre furieux. La fermeté & la vertu de la Duchesse (qui a horreur d'un tel Amant) produisent dans *Ladislas* le changement qui le réduit à la demander pour épouse. *Cassandre* qui craint de se lier avec un homme dont les passions sont si vives, l'ayant dé-

testé comme Amant, le refuse comme mari.

Si l'amour condamnable de *Ladislas* reçoit le salaire qui lui est dû, la vertu de *Cassandre* n'est point exempte de reproches, & ne peut servir de modele, parce que le Poëte n'a pas donné à cette vertu la pureté & l'éclat nécessaire pour la rendre digne d'être admirée & d'être imitée. En effet, dans le tems que la Duchesse résiste à *Ladislas*, elle aime l'Infant *Alexandre* son frere au point de consentir à l'épouser en secret & à l'insçu du Roy. On ne sçauroit excuser la Duchesse d'avoir donné son consentement à ce mariage clandestin ; ainsi je ne vois pas de quelle façon on pourroit s'y prendre pour corriger les deux inconvéniens qui se trouvent dans cette Tragédie, & qui sont

Y ij

260 DE LA RE'FORMATION
d'un si mauvais exemple.

Je n'aurois pas même parlé de cette Tragédie, si *Venceslas* ne subsistoit encore sur le Théâtre, pendant que les autres ouvrages de *Rotrou* sont abandonnez, & si de tems on n'en donnoit la représentation : c'est apparemment par reconnoissance pour un ouvrage qui est du nombre de ceux dont la bonne Tragédie Françoise a reçu le ton, mais qu'elle a bien perfectionné depuis, surtout du côté des mœurs.



B A J A Z E T.

SI l'on jugeoit de cette Tragédie seulement par le lieu de la Scene & par l'action qui y est représentée, il n'y a personne qui ne lui refusât son suffrage pour le Théâtre de la Réformation;

En effet, le lieu de la Scene est le Serrail du Grand Seigneur, & l'action ne roule que sur l'amour de deux femmes pour un homme; *Bajazet* aime & est aimé d'*Atalide*, & *Roxane* est aussi amoureuse de *Bajazet*. Comment sur ce simple exposé, pourroit-on hésiter à la rejeter ?

M. *Racine* a cependant pris toutes les précautions & a employé tous les expédiens possibles pour détruire la commune opinion, qu'il ne se passe, en fait d'amour au Serrail, que des intrigues d'une nature à ne pouvoir jamais être admises sur le Théâtre de la réforme. Son *Atalide* est une jeune Princesse du sang Ottoman élevée dès son enfance avec *Bajazet*, & qui ne l'aime pas moins qu'elle en est aimée, s'étant flattez également tous deux qu'ils seroient mariez en-

semble quelque jour. De l'autre côte *Roxane*, qui aime *Bajazet*, quoi qu'elle soit Sultane favorite du Grand Seigneur, ne travaille à faire monter son Amant sur le Trône, qu'à condition qu'il l'épousera.

On ne pouvoit rien imaginer de plus adroit pour donner un air de bienséance à un amour, qui n'est pas moins vif que tendre. Aussi, malgré tout l'art d'un si grand maitre, cette Piece me paroît toujours non seulement hors d'état d'être représentée telle qu'elle est sur le Théâtre de la réforme; mais de plus, je ne crois pas possible de la corriger, quand même je connoîtrois quelqu'un d'assez hardi pour réformer M. *Racine*. On trouve à chaque instant dans *Bajazet* les expressions les plus vives & les plus touchantes: elles font, pour ainsi

dire, l'ame de la Piece, qui par conséquent, ne peut jamais faire dans l'ame des Spectateurs d'autres impressions, que celles de la mollesse & de la corruption; je ne la crois donc point susceptible de correction, ni digne en aucune maniere du Théâtre de la Réforme.



ASTRATE ROY DE TYR,

DE M. QUINAULT.

J'AI déjà déclaré plus d'une fois que je ne prétendois point examiner les Tragédies dans tous les points qui pourroient mériter d'être critiquez, mais seulement par rapport à la passion d'amour, & à tout ce qui intéresse les mœurs. J'ai exactement tenu parole, & si mes Lec-

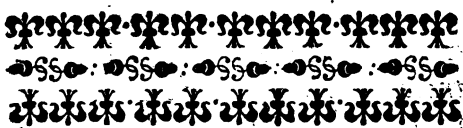
teurs en doutoient , il me seroit aisé de les détromper , & de leur faire voir qu'il y a nombre de Pieces qui pêchent par des défauts d'imagination & de conduite , que je me suis bien gardé de relever : suivant ce principe , je dirai librement ce que je pense sur l'*Astrate* de M. *Quinault*.

Ce n'est pas une bonne Tragédie , & c'est l'amour mal imaginé , selon moi , qui lui fait tort. *Agenor* , la *Reine* & *Astrate* , qui sont les principaux Acteurs de la Piece , sont tous les trois amoureux ; leur conduite est si folle ; qu'ils ne méritent pas moins que les *Petites-Maisons*. Leurs caracteres sont faux dans l'héroïsme , dans le politique & dans l'amour même ; C'est l'amour qui produit tout cela , & c'est de ce point que partent toutes les extravagances qu'ils font.

Ce

Ce qui ne me détermine pas moins à mettre la Tragédie d'*Astrate*. dans la classe de celles qui sont à rejeter : c'est la morale qui regne dans cette Piece; elle est remplie de maximes très pernicieuses, & même quelquefois impies. Je suis persuadé que la Tragédie d'*Astrate* non seulement seroit rejetée du Théâtre de la Réformation, mais que tout le monde, après un mûr examen, la bannira même des Théâtres d'aujourd'hui, fussent-ils encore moins épurez qu'ils ne sont.





SIXIEME PARTIE.

DE LA COMÉDIE.

PArmi le grand nombre de passions & de vices qui assiegent, pour ainsi dire, l'humanité, il y en a plusieurs qui la deshonnorent, ou pour le moins qui la couvrent de honte ; il paroît donc qu'il faut éviter de mettre sur la Scene des Tableaux qui peuvent scandalizer les Spectateurs & leur nuire.

Il est vrai qu'il faut une grande précaution & beaucoup de discernement pour faire le choix des passions & des vices dont on peut faire usage sur le Théâtre ; mais je ne conviens pas qu'on

doive en bannir sans distinction toutes ces passions & tous ces vices qui peuvent être dangereux sur la Scene. Je sçai que les Poètes Comiques n'ont besoin que du ridicule des hommes pour faire rire les Spectateurs; mais si de plus ils ont la louïable intention de corriger & d'instruire, alors ils auront tort de se borner à mettre le ridicule des hommes sur la Scene, ils ne feront qu'effleurer l'écorce, & n'iront pas jusqu'à la racine du mal. Il ne suffit pas en effet de traiter des sujets tels qu'un Jouïeur, un Jaloux, un Glorieux, & autres de cette espece, il faut attaquer aussi les menteurs, les Avarés, les Imposteurs, &c.

Je conviens qu'il y a des passions & des vices qu'il seroit pernicieux d'exposer aux yeux de la jeunesse, & dont il seroit à sou-

haïter qu'elle ignorât même le nom. Comme il ne m'est pas permis de parler plus ouvertement sur cette matière, je me contenterai de rapporter deux exemples, qui suppléeront, en quelque sorte, à ce que je pourrois dire.

Aristophane fit passer *Socrate* pour Athée dans une de ses Comédies, & il n'en fallut pas davantage pour occasionner ensuite la mort de ce Philosophe.

Moliere peignit si vivement l'hypocrisie, qu'outre le scandale que cette peinture causa parmi les plus sages, si par malheur il y avoit eü quelque hypocrite de bien averé dans la Ville, le peuple l'auroit déchiré.

Ce ne sont pas là des vices que la foiblesse humaine enfante, ce sont des crimes, & il n'est pas permis à un particulier d'en parler ni en secret, ni en public;

C'est aux Tribunaux préposez pour maintenir les Loix, & pour décerner les punitions que méritent les Prévaricateurs, qu'il appartient d'en prendre connoissance.

A l'égard de la passion d'amour, pour la rendre instructive sur le Théâtre, on trouvera plus de difficulté dans la Comédie que dans la Tragédie. Une action comique soit qu'elle nous donne le vrai, ou qu'elle nous présente le vraisemblable, ne peut jamais avoir d'autre objet que de peindre les hommes tels que nous les voyons. Or, parce que les hommes sont corrompus, il arrive ordinairement que dans la Comédie on nous représente l'amour ou indécent, ou déraisonnable.

Autant cette passion est étrangere à la Tragédie, autant on

Z. iij

peut dire qu'elle est naturelle à la Comédie. En effet tous les hommes, dans quelque'état qu'ils soient, à tout âge, de tout rang & de tous caractères sont sujets à la passion d'amour : cette vérité reconnüe fait que les Poëtes se croient autorisez dans l'usage où ils sont de l'établir comme le fondement, & comme la seule passion qui doit regner sur la Scene ; les Spectateurs en conviennent, & voilà pourquoi elle y domine impérieusement, tant dans les intrigues que dans les caractères. Je me flatte d'avoir démontré combien cette passion est dangereuse, & combien il importe à la République de la déposséder de son empire.

Si tout le monde est esclave de l'amour, il ne faut pas que le Théâtre contribue à rendre cet esclavage encore plus rude &

plus général; il faut au contraire qu'il fournisse aux hommes des secours pour leur en faire connoître tout le poid, toute la foiblesse & même l'indignité. Dans cette vüe on doit traiter la passion d'amour de la même maniere qu'on traite les autres passions sur la Scene.

Tous les Acteurs reprochent à l'Avare son avarice; ils en font de même au Joüeur, au Jaloux, au Négligent & à tous les autres personnages ridicules & vicieux qu'on entreprend de corriger sur le Théâtre: & à la fin de la Piece chaque vice & chaque ridicule se trouve puni & corrigé: pourquoi ne fait-on pas la même chose lorsqu'on y traite la passion d'amour? Pourquoi la fait-on triompher touÿjours sur la Scene, comme si elle ne méritoit pas la moindre correction? Car les

Z iiii

amours les plus irréguliers sont toujours heureux à la fin par le mariage. Quelle méthode!

C'est précisément comme si dans la Comédie de l'*Avare*, la cassette ne se retrouvoit pas, (1) & que lors du dénouement de la Piece le Roy envoya à *Harpagon* pour le consoler du vol qu'on lui a fait, quatre fois autant d'argent qu'on lui en a pris : ou que dans la Comédie du Jouëur un ami donnât à *Valere* deux mille pistoles, pour le mettre en état de jouër encore, & de regagner ce qu'il a perdu. Que di-

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer que c'est un défaut dans l'*Avare* de ce que la cassette se retrouve ; la passion favorite d'*Harpagon* étant l'avarice, il auroit fallu pour rendre la Piece instructive, que cette avarice eut été punie, & *Harpagon* ne l'étant que du côté de son amour, qu'il est forcé de sacrifier, s'en console bientôt avec son argent.

roit-on dans le Parterre de pareils dénouemens ? on droit sûrement que l'Auteur fait le contraire de ce qu'il doit faire : qu'il ne sçait pas son métier , puisqu'il va contre les regles de la raison & du bon sens : qu'il blesse les bonnes mœurs , loin de les faire respecter : qu'il mérite d'être regardé comme un séducteur qui approuve le vice , en confirmant le vicieux dans le mal par le succès , enfin qu'il faut le bannir comme un ennemi de la République.

Il me paroît qu'on ne peut se dispenser de dire la même chose au sujet de la passion d'amour , lorsqu'elle est traitée d'une manière qui blesse les bonnes mœurs & les devoirs de la société. Si malheureusement il est commun de trouver des hommes corrompus sur cet article

274 DE LA RE'FORMATION

(comme nous avons dit) il y a de l'inhumanité à les affermir dans la corruption , & les Poètes qui agissent ainsi manquent au devoir de bons Citoyens.

Par ce motif, dans mes Reglemens de Réformation , j'exclus la passion d'amour du Théâtre, excepté les cas où elle est instructive & où elle corrige; parce que j'ai senti que les hommes sur cet article ont du moins besoin de correction, autant que sur celui de l'avarice, de la vanité, de la jalousie, & de toutes les autres passions.

Suivant ce principe on croira que je vais rejeter tout le Théâtre comique de nos jouts; je serois assez porté à prendre ce parti: cependant je veux examiner si parmi les Pieces qui subsistent il y en a quelques-unes qui méritent d'être conservées, & si, dans

la corruption générale du Théâtre, on peut trouver quelque Comédie où la passion d'amour soit traitée d'une manière instructive comme je viens de le proposer.



COMEDIES A CONSERVER.

LE MISANTROPE

DE MOLIERE.

SUIVANT mon système j'approuve la Piece du *Misanthrope*: j'y trouve deux vices fortement attaquez, la Coquetterie, & la Misanthropie, dont le premier est commun & fournit bien des exemples dans Paris, & l'autre est singulier & très-rare: il me paroît que tous les deux sont fort instructifs & fort propres à corriger de la manière que *Moliere* les a traitez.

La Coquetterie de *Célimene* est punie par la honte & par l'abandon de ses Amans : & le *Misanthrope* de son côté a sa bonne part de la punition que méritoit son imprudence de s'être attaché à *Célimene* par prédilection , lui qui haïssoit tout le genre humain. Voilà , à ce que je crois , la correction & l'instruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique.

Je ne puis m'empêcher de remarquer un trait du génie de Moliere , qui , à mon avis , mérite l'applaudissement des connoisseurs. On voit clairement que dans sa fable il n'a envisagé que la correction des mœurs ; marchant toujours vers ce but , il ne s'est pas contenté de donner un caractère instructif à son principal Acteur , & de le punir par la perte de son bien , & par les

mocqueries de ses amis: il a voulu que les caracteres épisodiques de sa Piece ne continssent pas moins d'instruction que le caractere principal: c'est ce qui fait que *Célimene* n'est pas moins punie de sa coquetterie qu'*Alceste* de sa misantropie.

A la réserve donc de quelque pensée, & de quelques expressions, qui ont grand besoin d'examen & de correction, je crois que la Comédie du *Misanthrope* mérite d'être conservée, & qu'elle est très digne d'être admise au Théâtre.



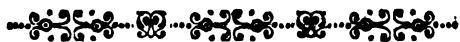


LE CHEVALIER JOUEUR,

DE DUFRESNY.

J'AI examiné un nombre considérable de Comédies dans le dessein de trouver un exemple de la façon dont il faut traiter la passion d'amour pour la rendre instructive. Le *Misanthrope* dont nous venons de parler, n'est pas une Piece où cette passion paroisse avec les défauts contre lesquels je me suis si fort révolté; les Amans de la Coquette aiment plutôt en petits Maîtres & en étourdis, qu'en hommes véritablement amoureux : *Célimene* fait son métier, & le *Misanthrope*, quoique passionné, traite l'amour suivant son caractère qui influë beaucoup sur sa passion, ce que le grand *Moliere* n'a pas négligé

en travaillant : je cherchois donc dans une Comédie un de ces excès de la passion d'amour qui portent les Amans à tout tenter pour se satisfaire : qui les rendent aveugles : en un mot un de ces excès qui font regarder les Amans comme des insensés , & qui leurs attirent tout à la fois l'indignation & la compassion des Spectateurs, & je l'ai trouvé à la fin.



LE *Chevalier joueur* de M. du Fresny est une Comédie, à mon avis, des plus instructives : il ne s'agit que d'amour dans toute la Piece, mais on n'y trouve aucune de ces Scenes de tendresse si communes dans les Comédies de ce siècle, & dont le poison est si dangereux pour la jeunesse, qui n'étant pas, ou ne

voulant pas être sur ses gardes ; l'avale à long traits : on n'y voit que l'excès de la passion.

Angélique est cent fois en danger de sacrifier son bien & son repos à cette passion en conclüant son mariage avec le Chevalier : j'en ai tremblé pour elle en lisant la Piece ; enfin on peut nommer l'amour d'*Angélique* plüstôt une frénésie qu'une passion ; la raison , la délicatesse & tous les égards de la vie civile sont incapables de l'en détourner : elle veut s'embarquer quoi qu'elle courre un risque presque inévitable de périr : heureusement *Angélique* se sauve du naufrage ; mais ce n'est ni par raison , ni par réflexion qu'elle se sauve , on la tire de l'abîme malgré elle ; on lui conseille d'exiger de son Amant , comme une condition de leur future mariage ,

ge ,

ge ; qu'elle demeurera maitresse de son bien : il ne l'accepte pas.

Angélique ouvre les yeux , & s'apperçoit qu'il ne vouloit l'épouser qu'afin de se ménager dans ses richesses une ressource pour le jeu , elle l'abandonne & se marie avec un autre.

Il est constant que sur le Théâtre la punition doit être proportionnée au vice , & qu'il faut qu'elle soit telle que le vicieux la mérite. Pour peu que l'on réfléchisse sur la Piece du *Chevalier joueur* , on trouvera que la punition tombe également sur la passion du jeu & sur la passion d'amour. Le *Chevalier* est puni en ce que n'épousant pas *Angélique* , il est réduit à une indigence extrême ; le Spectateur cependant peut soupçonner que la punition du Joueur ne sera peut-être que momentanée ; qu'il peut gagner con-

A a

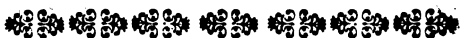
fidérament le lendemain , & trouver encore quelque jeune personne qui ait la foiblesse de l'épouser & qui le rende maitre d'une riche dot. Il n'en est pas de même d'*Angélique* : comme sa foiblesse a été extrême , sa punition peut aussi durer toujours : elle est maitresse à la vérité de s'éloigner des parens , des amis & des domestiques , qui lui ayant donné de bon conseils , pourroient lui en rappeler le souvenir ; mais elle est mariée à un homme très-sage , qui l'a toujours conseillée comme un pere : pour qui elle a une estime infinie , & avec qui elle doit passer le reste de ses jours. Combien ne fera-t-elle point de réflexions humiliantes ! Si elle a quelques momens heureux dans lesquels elle pourra se dire , *quel bonheur pour moi de n'avoir pas épousé le Chevalier !*

dans mille autres la raison ajoutera, *quoi que je m'y fusse exposée par mon imprudence* : en voilà bien assez pour mortifier son amour propre, & par conséquent pour faire marcher sa punition à côté de son plaisir.

Enfin les jeunes gens qui sont maîtres de leur cœur, ne peuvent remporter de la représentation de cette Comédie que des exemples capables de les fortifier dans la vertu : & ceux qui sont tyrannisés par la malheureuse passion de l'amour, peuvent apprendre à éviter les risques qu'ils courent, & à détester les excès où elle porte ceux qui s'y livrent. Lorsqu'on met sur le Théâtre la passion d'amour parvenue à de tels excès, c'est, à mon avis, une grande leçon pour les Spectateurs.



A a ij



LES FEMMES

SÇAVANTES,

Quand pour la première fois
 j'ai résolu d'étudier les Ou-
 vrages de *Moliere*, je me pro-
 posai uniquement de découvrir
 & de suivre pas à pas le génie
 de ce grand homme dans la pro-
 duction de ses Fables de Théâ-
 tre; bientôt je fûs convaincu
 qu'il avoit porté si loin la perfec-
 tion de son Art, que non con-
 tent de m'en faire un modèle
 pour mon usage particulier, je
 crû devoir communiquer au Pu-
 blic mes réflexions pour auto-
 rizer, par l'exemple d'un si grand
 maître, ce que j'ai écrit en ma-
 tière de Théâtre. Aujourd'hui
 que je me vois forcé de l'exami-

ner sur l'article des mœurs je ne puis me dispenser de faire précéder une remarque qui me paroît aussi juste que nécessaire.

Moliere dans le plus grand nombre de ses Pièces a été imitateur, il n'a inventé que la moindre partie de son Théâtre ; j'observe donc que lorsqu'il a imité ; si la source où il puisoit n'étoit pas pure , ses Comédies ne sont pas assez corrigées : & de là vient qu'il nous a donné plusieurs Pièces où les bonnes mœurs ne sont pas toujours régulièrement conservées ; au contraire lorsqu'il a inventé , il nous a fait connoître combien il étoit exact observateur des regles de l'honnête homme , en respectant les égards de la Société civile , & en ne donnant que des Pièces utiles pour la correction des mœurs. Dans la suite de mes examens ,

j'aurai occasion de parler de quelques-unes des imitations de *Molière*, elles feront, à ce que je crois, sentir la vérité de ce que j'avance.

La Comédie des *Femmes Sçavantes* est une production du génie de *Molière* uniquement : & il me paroît que dans cette Pièce il n'y a rien qui puisse être exclus du Théâtre de la Réformation, à l'exception cependant de deux ou trois expressions trop hardies & qu'il sera facile de changer.

On y voit de l'amour, j'en conviens; mais il seroit à souhaiter que tous les amours de Théâtre, & que toutes les Scènes des Amans ne s'éloignassent point de la Méthode qu'on observe dans les *Femmes Sçavantes*. *Clitandre* aime *Henriette* dans toutes les regles de la bienséan-

te; il la demande en mariage à son pere qui la lui accorde, & la mere seule y forme opposition, parce qu'elle veut la marier à un autre. A l'occasion de cet obstacle Moliere donne de grandes leçons aux Spectateurs.

Il y critique la trop foible complaisance d'un mari pour sa femme, & l'orgueilleuse superiorité qu'une femme veut avoir sur son mari. La sotte vanité d'*Armande* qui, parce qu'elle est sçavante regarde avec horreur les liens du mariage, n'en est pas mieux traitée voyant son Amant devenir le mari de sa sœur: & dans le personnage de *Trissotin*, on trouve de même une belle instruction pour ceux qui ne cherchent que leur intérêt en se mariant.

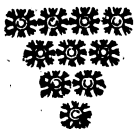
J'admire surtout le grand art de *Moliere* dans un point de cette

fable. *Ariste* qui donne de si bonnes Leçons aux Maris trop foibles pour leurs femmes, dans la conversation qu'il a avec son frere *Chrisale*, n'est pas un trait bien surprenant pour les gens du métier; mais que *Moliere*, pour conserver le caractère de *Chrisale* qui molit & qui tremble devant sa femme, ait trouvé le moïen de lui faire dire à sa femme même tout ce qu'un mari ferme par raison peut & doit dire en pareil cas, & cela par l'organe d'une autre personne telle que *Martine*: c'est un trait de génie incomparable, & je ne me souviens pas d'en avoir vû de pareil ni avant ni après *Moliere*.

Enfin le caractère de *Chrisale* d'un bout à l'autre, peut servir d'école à tous les Auteurs de Comédie de Caractere; cet homme ne se dément jamais, & dans
le

le cours de la Piece toutes les fois qu'on l'excite à parler avec vigueur, & qu'on parvient à l'échauffer contre sa femme, dans le tems même qu'il prend son parti & qu'il est dans la plus grande colere, on voit toujours ce qui en arrivera lorsque sa femme paroîtra devant lui.

Mais j'entre ici dans un détail qui n'est point de mon sujet : il suffit de ce que j'ai dit d'abord pour juger que la Comédie des *Femmes Sçavantes* est très convenable pour le Théâtre de la Réformation.





LES PRE' CIEUSES RIDICULES,

LA Préface que *Moliere* a mise à la tête de cette Piece m'a toujours surpris : ce n'est pas que je soupçonne sa bonne foi ; mais il me semble qu'il affecte un peu trop de modestie en doutant du succès que ces *Précieuses Ridicules* devoient avoir à l'impression ; car s'il dit vrai , il a certainement grand tort : j'aime donc mieux croire qu'il connoissoit fort bien tout le mérite de sa Piece & que la politique le faisoit parler ainsi , du moins autant que la modestie. C'étoit la premiere fois qu'on l'imprimoit & sentant de quelle conséquence il étoit pour lui de se faire connoître par un ouvrage

distingué & digne de la réputation de son Auteur, il a été réellement fâché qu'à son insçû on imprimât cette bagatelle dont on lui avoit dérobé le Manuscrit.

La Comédie des *Précieuses Ridicules* est un ouvrage parfait dans le genre de la farce, & un original qui devroit servir de modèle à quiconque veut écrire des Pièces dans ce goût. Malheureusement les Poètes ont pris un autre chemin, qui sans contredit s'éloigne infiniment du but de la farce, & qui cependant réussit quelquefois, parce qu'ordinairement leurs Pièces sont pleines de traits de médisance sous le nom de critique; Et par la raison que la passion d'amour la plus irrégulière plaît sur le Théâtre aux Spectateurs corrompus, de même la médisance ou la fa-

Bb ij

tyre y est applaudie & y fait rire, à cause de la méchanceté du cœur humain qui n'aime que trop à entendre déchirer son prochain.

Les mœurs des hommes en général sont l'objet naturel de la Comédie qui les critique pour les corriger ; mais il y a pourtant une espèce de mœurs, que la Comédie ne sçauroit peindre sans se dégrader, & qui n'appartient qu'à la farce ; si l'on sçavoit traiter comme il faut la bonne critique, & distinguer ce qui convient à la farce, on feroit des ouvrages fort utiles à la République. Je citerai pour unique exemple les *Précieuses ridicules* de *Moliere* qui a fçu si bien manier son sujet, que de son tems même, les *Précieuses* étoient devenues bien rares. Enfin cette farce est admirable pour la correc-

tion des mœurs, & le grand *Moliere* le sçavoit aussi bien que moi, quoiqu'il en dise. Je suis donc d'avis de la conserver sur le Théâtre de la Réformation.



LES FASCHEUX,

J'Ai parlé ailleurs trop au long de cette Comédie, pour m'entendre de nouveau sur son sujet; cependant afin de faire connoître précisément ce que je pense de cette Piece par rapport au Théâtre de la Réforme, je ferai une observation unique. C'est qu'on n'y trouve pas une seule Scene de femmes; & quoi qu'*Eraste*, le héros de la Piece, soit amoureux d'*Orphise*, & la recherche en mariage, il ne voit pourtant sa maitresse que pendant un

Bb iij

294 DE LA RÉFORMATION

instant, encore cet instant lui donne-t'il un motif de jalousie assez bien fondé en apparence. Il n'a donc pas même le tems d'exprimer sa passion; ni *Orphise* de lui faire connoître si elle y est sensible.

En un mot je ne trouve rien dans cette Comédie qui ne soit conforme aux regles les plus séveres de la bienséance; & par conséquent très digne d'être représenté sur le Théâtre de la Réformation.



COMÉDIES A CORRIGER.

L'AVARE DE MOLIERE.

JE me flatte d'avoir démontré dans le premier Chapitre de cet ouvrage combien la Comédie de l'*Avare* telle qu'elle est,

est contraire aux bonnes mœurs; par tout ce que j'ai dit sur les amours de *Cléante* & *Elise* les deux enfans d'*Harpagon*, il semble que je devois en conséquence placer cette Piece dans la classe des Comédies que je rejette. Cependant les beautez de cet ouvrage & le fruit que les Spectateurs peuvent retirer du caractère de l'*Avaire*, m'ont obligé à souhaiter qu'elle pût être corrigée.

J'ai indiqué ailleurs (1) les sources où *Moliere* a puisé pour construire sa Piece, & je n'ai pas craint d'avancer dans l'examen de la Comédie des *Femmes Sçavantes*, que ces sources étant infectées, il n'étoit pas étonnant que l'ouvrage de *Moliere* s'en

(1) Observation sur la Comédie & sur le génie de *Moliere*. Paris.

ressentit : l'entreprise de corriger la Comédie de l'*Avare* en est devenue bien plus difficile pour moi. J'avoüe donc que je ne connois aucun expédient qui soit absolument bon & sûr pour y parvenir ; cependant pour éviter toute éspecie de reproche , je dirai librement mon sentiment , ou , pour mieux dire , je proposerai ce qui m'en paroît de plus simple , de plus naturel & de plus aisé ; le voici.

La première Scene de l'*Avare* est celle qui renferme & porte avec elle tout le fardeau du scandale & du mauvais exemple. On est instruit dans cette Scene que *Valere* s'est déguisé en Domestique pour entrer dans la maison au service d'*Harpagon* pere de sa Maîtresse , & cela du consentement de la fille. Cette Scene est prise de la Comédie Italienne

de *Lélio & Arlequin Valets dans la même maison*, qui a fournit de même à *Moliere* les épisodes de *Cléante*, d'*Elise* & de *Maître Jacques*, avec la Scene de la Cassette. Je pense que pour en ôter le mauvais exemple, & pour décharger *Elise* du blâme qu'elle mérite pendant toute la Piece, cette première Scene devrait être tournée tout différamment de ce que *Moliere* a fait.

Elise en paroissant sur le Théâtre devrait commencer par reprocher à son Amant l'indigne stratagême qu'il avoit exécuté en se déguisant & entrant comme Domestique chez son pere, non seulement sans avoir obtenu auparavant le consentement de sa Maîtresse, mais même malgré elle, puisqu'elle lui avoit ordonné expressément de renoncer pour jamais à ce projet, lorsqu'il

lui en avoit fait confidence.

Valere de son côté peut s'excuser auprès d'*Elise*, en disant que son intention a été uniquement de gagner la bienveillance d'*Harpagon*, ce à quoi il est déjà presque parvenu, quoi qu'il ne soit que depuis deux jours auprès de lui, parce qu'il n'a perdu aucune occasion de flatter sa passion pour l'argent; il peut ajouter que son dessein est de persuader à son pere, avec le tems, de consentir à marier sa fille, chose à laquelle peut-être il ne penseroit jamais pour s'épargner la dot qu'il faudroit lui donner en la mariant : qu'en attendant il auroit le tems d'avoir des nouvelles de ses parens, comme on lui en faisoit espérer, & qu'en cas qu'il parvint à les trouver, il se flattoit que le goût qu'*Harpagon* auroit pris pour lui, le détermi-

neroit aisément en sa faveur par préférence à ses Rivaux ; d'autant plus qu'il croiroit être en droit de lui moins donner qu'à tout autre.

Elise n'est par contente de ces raisons , parce qu'elle conçoit clairement que rien au monde pourra mettre son honneur à couvert, lorsque la démarche de *Valere* sera rendüe publique ; on l'accusera toujours avec fondement d'y avoir donné son consentement , & par conséquent on la croira coupable , &c. . . d'ailleurs *Elise* a raison d'être offensée de ce que *Valere* ne lui a point obéi , & n'est point sorti de la maison selon ses ordres dès le premier moment qu'elle a sçu qu'il y demeueroit.

Valere se jette aux pieds d'*Elise* pour lui demander pardon de sa désobéissance . & lui pro-

500 DE LA REFORMATION

met avec serment qu'à l'avenir il exécutera à la lettre tout ce qu'elle lui ordonnera.

Elise lui réitère l'ordre qu'elle lui avoit déjà donné de n'entrer jamais dans une chambre où elle se trouveroit seule; elle lui défend d'oser jamais lui parler à l'écart, même devant des Témoins; enfin elle veut que si dans le terme de huit jours, il n'a pas des nouvelles de ses parens, il trouve un prétexte pour sortir de la maison: & supposé qu'il n'en sortit point, elle jure (malgré les favorables dispositions où elle est en sa faveur) de le découvrir elle-même à son pere pour le faire chasser, ou de s'enfermer dans un Couvent, afin de ne le plus voir de sa vie, &c.. *Valere* promet de lui obéir en tout: le reste de la Scene fera les expositions nécessaires à la Piece,

& les autres Scenes suivront le plan de la premiere à l'égard de *Valere* & *d'Elise*.

L'amour de *Cléante* & de *Marianne* peut être conservé tel qu'il est dans *Moliere*, en tâchant seulement de le rendre encore plus pure & plus innocent. Pour ce qui est de la querelle entre le pere & le fils à propos de l'usure & du mariage du Vieillard avec *Marianne*, il faut en supprimer & changer plusieurs expressions qui sont trop fortes, & même très indécentes dans la bouche d'un fils, quelque sujet de plainte qu'il puisse avoir contre son pere.

Avec les corrections que je propose, ou de semblables & surtout de meilleures que tout autre pourroit imaginer, je crois que la Comédie de l'*Avere* peut être conservée pour le Théâtre de la Réformation.



LA MERE COQUETTE.

IL y auroit de l'injustice à ne pas avoüer que cette Comédie de *Quinault* est bien imaginée & bien conduite; mais quant à l'article des bonnes mœurs, il ne paroît pas que l'Auteur en ait été occupé autant qu'il l'auroit dû, puisque le principal personnage de sa Piece est insoutenable de ce côté-là, & suffiroit seul pour exclure la *Coquette* de tout le Théâtre, où l'on aura pour but d'instruire en divertissant.

Laurette Servante d'*Ismene* (qui est le personnage en question) est aussi de tres mauvais exemple; elle fait cent fourberies pour broüiller la fille de sa Maîtresse avec *Acante* son amant,

qui elle avoit été promise, parce que *Crémante* pere d'*Acante*, est devenu amoureux de la prétendue de son fils & veut l'épouser. De l'autre côté, *Ismene* Maîtresse de *Laurette* sans avoir aucune assurance de la mort de son mari, se dit veuve & prétend épouser *Acante* l'amant de sa fille. *Laurette*, par ordre de sa Maîtresse, fait de son mieux pour donner des preuves de la mort de son vieux Maître, & ne travaille pas moins vivement, à la sollicitation de *Crémante*, pour rompre toute intelligence entre les deux Amans.

Fourberies, mensonges, faux témoignages, & tout ce qui peut lui servir pour venir à ses fins est mis en œuvre par *Laurette*: & son rôle est d'autant plus indécent, qu'elle agit toujours, non-seulement par le motif d'un bas

intérêt, mais encore par une forte inclination pour le mal.

Si l'on corrigeoit ce rôle de *Laurette*, si elle paroïssoit forcée à faire ce qu'elle fait, & qu'elle plaignt ceux à qui elle nuit en détestant la nécessité où elle est de prêter son secours à sa Maîtresse pour une si mauvaise fin, la Piece seroit instructive. On y verroit dans *Crémante* & dans *Ismene* la punition que reçoivent & méritent ceux qui, dans un âge mûr, n'ont pas honte de s'abandonner aux passions de la jeunesse. Et dans le personnage même de *Laurette* on apprendroit combien sont blâmables les Maîtres qui par autorité, & souvent par violence, exigent de leurs Domestiques des services qu'ils ne leurs rendent que malgré eux, & jamais sans concevoir une juste horreur

horreur pour ceux qui les forcent à les leur rendre.

Sans cette correction je n'hésiterois pas à mettre cette Pièce au rang de celles qui doivent être rejetées, parce que je sens vivement tout le mal que le mauvais exemple de *Laurette* peut causer.



LES PLAIDEURS,

LA Comédie des *Plaideurs* de M. Racine, est la Pièce la plus singulière que j'aye trouvée dans tous les Théâtres de l'Europe : il y corrigé deux passions, qui à la vérité paroissent rarement dans le monde, mais qui ne sont jamais médiocres dans ceux qui s'y laissent entraîner.

Les Juges ordinairement exer-

Cc

cent leur Charge ou avec une attention scrupuleuse ; ou avec une vicieuse nonchalance. On croiroit qu'il ne peut pas y en avoir un seul qui souhaitât avec empressement d'avoir des Procès à juger, & l'on s'imagineroit plutôt qu'un tel emploi est regardé comme une gêne très pénible & très ennuyeuse. Il est cependant vrai qu'il se trouve aussi des Juges qui ont la fureur de juger : tant il est constant que la malice des hommes peut se faire une passion des choses même les plus sérieuses, & en apparence les moins satisfaisantes.

D'un autre côté l'on entend bien des clameurs contre l'usage & la nécessité d'avoir des Procès : & généralement tout le monde voudroit les éviter en s'accommodant à l'amiable pour ne pas se ruiner & pour ne pas se

Charger des peines & des inquiétudes d'esprit qu'ils apportent : cependant il n'est que trop vrai qu'il y a des personnes qui ne sçauroient vivre sans Procès, qui les cherchent, & qui sur des prétextes très frivoles, attaquent leurs parents, souvent même leurs amis, seulement pour avoir le plaisir de plaider.

M. *Racine*, avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux passions en ridicule ; en sorte que depuis *Moliere*, j'ai peine à croire que le vrai stile de la Comédie se soit conservé nulle part aussi bien que dans la Comédie des *Plaideurs*.

Malheureusement il y a un amour dans la Piece, & cet amour est traité d'une façon qui le rend suspect de pouvoir faire de mauvaises impressions. *Léandre* aime *Isabelle*, fille de *Chi-*

C c ij.

caneau, & ne se flattant pas qu'en la demandant en mariage les deux peres puissent y consentir, puisque *Dandin* pere de *Léandre* est si emporté par la passion de juger, & *Chicaneau* pere d'*Isabelle* par la passion de plaider, il a recours à un déguisement pour faire signer à *Chicaneau* le Contrat de mariage, lui faisant à croire que c'est un papier de procédure. Quoiqu'on en puisse dire pour excuser une pareille conduite on ne parviendra jamais à la justifier du côté des mœurs, & il en résulte toujours qu'elle est d'un très mauvais exemple pour les jeunes gens.

Il faut donc corriger si l'on peut cet amour, & sans cela la *Piece des Plaideurs*; quelque charmante qu'elle soit d'ailleurs, ne peut absolument être admise sur le Théâtre de la Réformation.



LA RE'CONCILIATION
NORMANDE,

DE M. DU FRESNY,

Cette Comédie me paroît excellente ; le Poëte entreprend de corriger un défaut qui , selon le titre de sa Piece , paroît particulier à une Province , & par cette raison on pourroit s'imaginer que l'instruction ne seroit pas générale pour des Spectateurs de tout pays ; cependant si l'on y prend bien garde on s'appercevra que ce défaut n'est que trop commun , & que malheureusement en tout pays on trouve des parens & des freres qui ne vivent pas en bonne intelligence & même qui se détestent mutuellement. Ainsi je ne doute pas que

310 DE LA RÉFORMATION

l'instruction contenüe dans cette Comédie ne soit réellement d'une grande utilité pour tout le monde.

L'amour de *Dorante* & d'*Angélique* a besoin de quelque correction : les visites que *Dorante* fait au Couvent où *Angélique* est enfermée , & la vivacité impétueuse avec laquelle ils se témoignent leur passion, méritent aussi une juste critique : & au surplus, quelque changement qu'on y fasse , il ne nuira jamais à l'intention du Poëte , pourvû qu'on ne touche point au fond de la Piece , qui après ces légers changemens me paroît très digne du Thàâtre de la Réformation.





LE COCU IMAGINAIRE.

Cette petite Piece est un des bons morceaux du Théâtre de *Moliere* par l'art admirable avec lequel elle est tournée & dialoguée : il est vrai qu'elle a besoin d'être corrigée en bien des endroits , & particulièrement dans la deuxième & la dix-septième Scene de la Piece ; l'une contient le détail que la Servante fait sur le mariage , & on y trouve des pensées trop libres : dans l'autre ce sont des réflexions que *Scarnarelle* fait à propos du Cocuage. Outre ces deux endroits il y a nombre d'autres expressions dans le cours de la Piece qui sont choquantes , & qu'on n'oseroit pas écrire de notre tems, même sur

notre Théâtre tel qu'il est. Je demande donc qu'on retranche, ou du moins qu'on corrige ces endroits, & pour lors cette Piece seroit très bonne pour le nouveau Théâtre : elle corrige un défaut commun à presque tous les hommes qui prennent aisément l'allarme sur de fausses apparences, & se livrent souvent à des résolutions imprudentes & dangereuses.



COMÉDIES A REJETTER.

L'ECOLE DES MARIIS;

AUtant cette Piece est admirable par le génie de *Moliere* son Auteur, autant je la trouve de mauvais exemple & pernicieuse pour les mœurs. En effet,

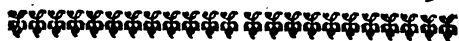
effet, elle renferme mille leçons des ruses dont une fille peut faire usage pour faire connoître à son Amant ses intentions afin de tromper son Tuteur qui veut l'épouser. Cette Piece est tirée d'une nouvelle de Boccace (1) que tout autre que *Moliere* n'auroit jamais tenté de mettre sur le Théâtre, & la copie a conservé les traits & les motifs empoisonnez de l'original.

Je n'en dirai pas d'avantage ; parce que si je voulois expliquer les raisons qui me forcent à rejeter l'*Ecole des Maris*, je serois obligé de rappeler les endroits les plus dangereux de cette Piece ; & je ne crois pas qu'il me convienne de faire revivre des idées que je condamne. Quand

(1) La troisieme Nouvelle de la troisieme Journée du *Décameron*.

la critique ne roule que sur l'art ou sur l'esprit d'un Auteur, il est juste de la modifier; mais quand elle regarde les mœurs, je crois qu'on ne sçauroit trop tôt se taire; j'ai loüé *Moliere* autrefois en parlant de cette Piece (1), & je conviens qu'il mérite toute sorte de loüange par rapport au génie & à l'art qu'il y a mis; mais pour ce qui regarde les mœurs, loin de l'approuver je suis au contraire persuadé que ses plus grands partisans (parmi lesquels j'ose me compter, d'autant plus que je l'ai étudié à fond) je suis persuadé, dis-je, que ses plus grands partisans pensent comme moi de l'*Ecole des Maris*, & la banniroient, comme je fais, du Théâtre de la réforme.

(1) *Observations sur la Comédie, &c.* pag. 157, & suivantes.



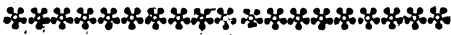
L'ÉCOLE DES FEMMES,

CETTE Comédie est le contre-pied de la précédente: dans l'*Ecole des Maris* c'est l'esprit qui sert la passion, & dans l'*Ecole des Femmes* c'est la passion qui donne de l'esprit: l'une & l'autre de ces Pièces semblent être imaginée tout exprès pour gâter le cœur & pervertir l'innocence de la jeunesse la mieux élevée; les filles d'esprit & les innocentes y trouvent également des leçons très dangereuses sur un point qui ne devoit jamais être traité devant les jeunes gens, & moins encore sur le Théâtre que par tout ailleurs. Enfin ce sont deux Pièces qui ne devoient jamais trouver d'Auditeurs ni de Spectateurs, parce que la morale

316 DE LA REFORMATION
en est détestable, & doit blésser
toutes sortes de personnes. •

Les gens de talent & de goût
diront sans doute que c'est un
grand malheur de ne pas trouver
des expédiens pour corriger ces
deux Pieces, qui du côté de l'art
& du génie, sont des modeles
si parfaits & si propres à servir
d'Ecole aux Poètes : peut-être
même me reprochera-t'on de ne
l'avoir pas tenté; mais je répons
qu'après les avoir examinées avec
soin je les ai trouvées telles que
je les avois d'abord envisagées,
c'est-à dire non susceptibles d'au-
cune correction; quant aux Poë-
tes qui les regreteront, je les
exhorterai à les étudier dans leurs
cabinets, à condition néanmoins
qu'ils se proposeront ces deux
Comédies, autant comme des
modeles à fuir par rapport aux

mœurs, qu'à imiter par rapport au talent.



GEORGE DANDIN.

LA simple lecture de cette Piece fait sentir qu'elle ne peut être admise sur un Théâtre où les mœurs sont respectez, d'autant plus que la représentation donne encore plus de force aux mauvais exemples qui n'y sont que trop répétez. Ce n'est pas cependant que *Moliere* n'y ait mis d'excellentes choses pour corriger la vanité d'un Bourgeois qui veut s'élever au dessus de sa condition par une alliance disproportionnée : mais les bonnes mœurs ont sans comparaison beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans la Comédie de *George Dandin*, dont *Moliere* a puisé le

D d ij

318 DE LA RE'FORMATION
sujet dans une Nouvelle de *Boc-*
cace. Je crois l'avoir déjà remar-
qué, toutes les fois que *Moliere*
a été inventeur ses Pièces ont
été correctes, mais quand il a
voulu copier, il s'est trop assujetti
à ses modeles: Qu'il me soit per-
mis d'ajouter que si *Boccace* en
ce cas mérite d'être blâmé, *Mo-*
liere n'en est pas plus excusable
d'avoir tiré de cet Auteur Italien
le sujet d'une Comédie si scandaleuse.





CONCLUSION

DE L'OUVRAGE.

J'AI toujours pensé que le Théâtre étoit plus propre à exciter les passions qu'à les corriger, comme ses Protecteurs le prétendent. Pour la conclusion de mon Ouvrage j'exposerai ici quelques réflexions que j'ai faites autrefois sur les représentations Théâtrales; peut-être serviront-elles à défendre mon opinion, & en même tems à fortifier les raisons qui m'ont déterminé à souhaiter & à conseiller la Réformation du Théâtre.

Une foule d'Ecrivains tant anciens que modernes donnent des notions certaines de la foiblesse

D d iiij

320 DE LA RE'FORMATION
des Poèmes dramatiques dans leur
origine chez les différentes na-
tions; & par l'examen de ces
Poèmes, qui, pour la plûpart
sont encore entre nos mains,
nous sommes nous mêmes en
état de juger de la lenteur des
progrès qu'ont fait les Poètes
avant que d'arriver au point de
perfection où se trouve les Tra-
gédies de *Sophocle* & d'*Euri-
pide*. Si nous étions dans l'obscu-
rité sur cet article, & qu'il prit
envie à quelqu'un de soutenir
que le Théâtre, dans ses com-
mencemens, a été tel que nous
le voyons dans les deux Poètes
qui viennent d'être nommez;
tout le monde se révolteroit con-
tre un sentiment si contraire à
l'expérience, qui nous apprend
que le patétique & le sublime, tels
qu'on les trouve dans *Sophocle*
& dans *Euripide*, ne peuvent

être des coups d'essai de l'esprit humain.

En effet l'invention du Théâtre qui aujourd'hui (faute d'y réfléchir) n'est pas regardée avec l'admiration qui lui est dû, cette invention, dis-je, supposoit dans l'esprit où elle a pris naissance, des idées confuses du merveilleux, où les grands Hommes ont peut-être toujours voulu atteindre, mais où ils n'ont pu réellement parvenir qu'après un nombre infini de réflexions, d'examens & de rapports combinés, qui supposent nécessairement de longues études, une tête bien faite, & surtout un génie supérieur. Cependant dans ces premiers Poèmes dramatiques, ainsi que dans ces derniers, l'Auteur se proposoit pour but principal de plaire à ses Spectateurs : car soit qu'il voulut les

corriger, soit qu'il voulut simplement les amuser, il est certain qu'il ne pouvoit réussir ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets, qu'en faisant sur leurs esprits une impression, qui leur rendit aimables ou ses leçons ou ses jeux; si quelques Poètes n'ont pû arriver à ce but ce n'est point la faute du Théâtre, mais uniquement de l'Auteur ou de l'Acteur, comme on va tâcher de le faire sentir.

Le Théâtre devant représenter des actions humaines, soit les actions éclatantes des grands Hommes telles qu'on en voit dans la Tragédie, soit les actions communes des hommes ordinaires comme dans la Comédie, il est évident que l'art principal de ce Spectacle doit consister à imiter la nature, en sorte que le Spectateur croye voir ceux qu'on

lui représente, & soit affecté de la même manière qu'il le seroit si l'action représenté se passoit réellement devant ses yeux. Or, il arrive quelquefois que les Auteurs au lieu de copier la nature la défigurent : & de l'autre côté que les Acteurs la font tellement grimacer que le Spectateur qui la cherche ne peut la reconnoître ; Mais lorsqu'un Auteur est parvenu à bien peindre la nature & que les Acteurs récitent la Piece dans son véritable ton, en sorte que l'esprit séduit agréablement, prenne la fiction pour la vérité même : alors on est obligé de convenir qu'une représentation Théâtrale est un amusement supérieur à tout autre Spectacle public tel qu'il puisse être, parce qu'en satisfaisant les yeux, il intéresse le cœur & l'esprit.

Tout Spectacle public ex-

cite quelque'impression dans l'a-me. Un Carrousel excite le courage : une course de Chevaux la curiosité & l'émulation : un Bal fait naître des mouvemens diffé-rens selon les dispositions des Spectateurs : un Feu d'artifice excite la joye : une Pompe fune-bre la tristesse , & ainsi des autres. Le Spectacle du Théâtre est le seul qui embrasse & qui excite toutes les affections & toutes les passions du cœur humain ; il y a telle représentation qui inspire la joye , la tristesse , la colere , l'a-mour , les larmes & les ris ; & tous ces mouvemens s'emparent bien souvent dans un seul jour du cœur des Spectateurs , jusqu'à leur faire sentir toutes ces diffé-rentes impressions à la fois.

C'est là , je pense , une des prin-cipales causes qui , dans les pré-miers siècles du Christianisme ,

a engagé les Peres de l'Eglise à proscrire le Théâtre des Payens ; & c'est peut-être par la même raison que de nos jours les personnes pieuses se font un devoir de s'abstenir du Théâre , & même de le condamner. Les uns & les autres ont compris sans doute , que les Poètes dramatiques sont en possession d'inspirer dans le cœur des Spectateurs telles passions qu'il leur plaît : & que l'objet unique des Acteurs est de donner à l'impression de ces passions toute la force & toute la vivacité dont leur art est susceptible.

Sans examiner s'il est utile ou dangereux d'agiter le cœur humain jusqu'à ce point , ni le risque évident que courent ceux qu'on fait subitement passer d'un état de tranquillité & de repos à celui d'inquiétude , de colere , ou

326 DE LA RE'FORMATION

de toute autre passion : fans , dis-
se , examiner ces points , je me
bornerai seulement à parler de
la passion d'amour , que je vais
comparer dans la Tragédie du
Cid à toutes les autres impres-
sions que cette même Piece peut
inspirer.

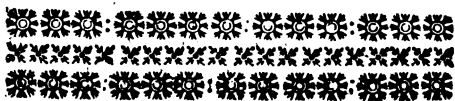
Je suppose que quelqu'un des
Spectateurs aura par préférence
été touché en voyant représenter
le *Cid* de l'impétueux transport
du Comte de *Gormas*, & qu'en
conséquence il conservera un
mouvement d'indignation contre
ce Comte ; un autre au contraire
s'en retournera pénétré de la gé-
néreuse compassion qu'il aura
ressenti pour *Rodrigue* lorsqu'il
apprend l'insulte faite à son pere :
un troisieme enfin animé par le
courage de *Rodrigue* , rempor-
tera du Théâtre des sentimens
de vengeance. Voilà trois Spec-

tateurs agitez de trois différentes passions : & je conviens que leur agitation subsistera pendant quelque tems en se calmant successivement & peu à peu ; mais après deux ou trois heures au plus, tous ces mouvemens s'appaiseront & la tranquillité reviendra aussi parfaite qu'elle étoit avant qu'ils allassent au Théâtre ; par malheur la même chose n'arrivera pas à ceux qui auront été vivement agitez & touchés de la malheureuse catastrophe de la tendre passion que *Chimene* & *Rodrigue* ressentent l'un pour l'autre. La passion d'amour fait impression sur tous les hommes, & non seulement une impression vive, prompte & indélébile, mais encore une impression durable & permanente, pendant que les autres passions ne font qu'une impression passagere, comme si la

passion d'amour, plus homogène & naturelle à l'homme, tenoit de plus près que toute autre à l'humanité. Pour se livrer à l'envie, à la vengeance, à la colere, au soupçon, &c. il est nécessaire d'être mal né, d'avoir un mauvais caractère & souvent le cœur corrompu : pour aimer il suffit d'être homme.

Je crois donc qu'il faut convenir que si le Théâtre excite toutes les passions, jamais, ou rarement du moins, il parvient à en déraciner quelqu'une ; & comme la passion de l'amour est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus séduisante, je crois qu'il est absolument nécessaire de réformer le Théâtre en ce point, comme je l'ai dit tant de fois, & comme je me flatte même de l'avoir prouvé.

PLAN



PLAN

DU THEATRE

ET AUTRES REGLEMENS,

*Qui sont la suite de ce qu'on a
déjà vu , page 106
de l'Ouvrage.*

IL faudroit construire un Théâ-
tre nouveau aux dépens de la
Ville , mais qui pût contenir pour
le moins le double de Specta-
teurs de ce que les Théâtres de
Paris contiennent ; on pourra
prendre pour modele , si on le
trouve bon , le Théâtre qu'on
voit à Florence où le Cardinal
de Médicis , qui l'a fait bâtir , a
voulu que les Spectateurs des
E e

deux sexes fussent placez séparément les uns des autres (1). Ce Théâtre auroit cinq rangs de Loges : le premier, le second, le troisieme & le quatrieme à l'ordinaire des grands Théâtres ; pour le cinquieme, qu'on nomme à Venise le *Rez de chaussée*, parce qu'il est au-dessous du premier rang de Loges, il seroit comme dans les Théâtres d'Italie le tour du Parterre, & le renfermeroit en entier : le premier rang seroit destiné à la Noblesse, le second à la Bourgeoisie, le troisieme & le quatrieme seroient pour le peuple, & pour ceux qui autrefois se plaçoient au Parterre. On tireroit deux avantages d'une pareille disposi-

(1) Dans la Préface *Delle Poesie drammatiche di Giovanni Andrea Moniglia*. Tom. I. pag. 13. Florence 1689.

tion, l'un que les honnêtes gens, qui sont si souvent incommodez des caprices du Parterre, en seroient plus éloignez : l'autre qu'on arrêteroit les mutins plus aisément & sans scandale. On ne placeroit jamais ni bancs, ni chaises sur le Théâtre : personne ne pourroit s'y tenir debout, parce que ce sont là autant d'inconveniens pour la représentation. Les Spectateurs n'auroient jamais entrée dans l'Orqueste où les Symphonistes seuls seroient reçus. Le Parterre, qui seroit élevé en Amphithéâtre depuis l'Orqueste jusqu'au fonds de la Salle, deviendrait une place très commode & la meilleure de toutes : aussi bien que le rang des Loges du *Rez de chaussée*, & bientôt les Dames & les Seigneurs les préféreroient aux premières Loges ; malgré les cinq

E e ij

rangs de Loges l'élevation du Théâtre n'excederoit pas la hauteur des Théâtres d'à présent.

Ce Théâtre feroit partie d'un Bâtiment capable de loger commodément, non seulement les Acteurs & les Actrices de la Troupe, mais encore les Comédiens qui auroient eu permission de se retirer. Ce Bâtiment contiendrait de plus une Salle pour le Conseil : enfin tous les lieux nécessaires pour le service du Théâtre & des Acteurs : des Cours avec des Boutiques, qui jouïroient d'exemption, &c. . .

En établissant le Théâtre de la Réforme, il seroit injuste de ne pas pourvoir à l'entretien honnête des Actrices de l'ancien Théâtre qui se retireroient de leur bon gré, ou qui seroient congédiées; on auroit donc soin de les placer dans des Commu-

hautez, & par préférence dans celles qu'elles choisiroient, avec des pensions suffisantes pour leur subsistance. Les Acteurs de même seroient aussi placez ou pensionnez; & quand aux fonds nécessaires pour ces pensions passageres, & même pour l'entretien du Bâtiment & les réparations du Théâtre dans la suite des tems, on les trouveroit ou dans une Loterie, ou dans telle autre sorte d'imposition que les Magistrats jugeroient moins à charge au Peuple, ou plus aisée à lever.

Les Acteurs & les Actrices du Théâtre de la Réforme seroient logez, comme nous avons déjà dit, & jouïroient chacun d'une pension proportionnée à leurs services: ils conserveroient leur pension & leur logement même en se retirant; bien en-

tendu cependant que dans le le temps qu'ils exerceroient, la pension seroit plus forte, & qu'en quittant elle seroit moindre : de même si par accident ou par maladie quelqu'un des Acteurs devenoit hors d'état de travailler, on lui donneroit la pension & le logement comme s'il avoit servi le tems prescrit.

Un an après l'ouverture du Théâtre de la Réforme, les Comédiens de Province seront obligez de se soumettre à la même Réforme ; ceux qui voudront suivre la Profession auront soin de se conformer en tout au Théâtre de la Capitale, qui leur fournira des Copies de toutes les Pièces ou anciennes ou nouvelles qu'il aura adopté, à mesure qu'il en aura fait usage.

Afin que le Théâtre ne puisse jamais manquer de Sujets, outre

les Comédiens de Province, sur lesquels il faut peu compter ainsi que sur les enfans de la Capitale, je crois qu'il seroit de la prudence d'élever & d'instruire pour le Théâtre une demie douzaine de garçons, & autant de filles; une ancienne Comédienne, & un ancien Comédien auroient le soin de les former dans des logemens séparés; on leur donneroit en même tems des principes de religion & de piété, & on leur feroit apprendre un métier pour leur préparer une ressource, si par hazard à un certain âge on ne leur trouvoit pas les talens nécessaires pour le Théâtre, ou s'il leur survenoit quelque défaut qui ne leur permit pas d'y joüer: dans ces deux cas la bonne éducation qu'ils auroient reçus, jointe aux secours qu'on leur procureroit, les mettroit en

état de trouver un autre établissement que celui du Théâtre.

Il me paroît d'une nécessité indispensable que le Souverain ou le Sénat mette un fond considérable dans la Caisse du nouveau Théâtre , ce fond servira à acheter des anciens Comédiens tout ce qui pourra être utile à leur successeur , Décorations , Magazin , Ustencils , &c. . . d'un autre côté la Ville achetera le fonds de l'ancien Théâtre, & des deniers de la Caisse on payera les habits des particuliers, étant juste que tout ce qu'on achetera de l'ancienne Troupe soit payé argent comptant : d'autant plus que les Comédiens qui se retireront , de même que ceux qui prendront leur place, n'en auront plus besoin & trouveront dans le nouveau Magazin tout ce qui leur sera nécessaire.

Il est inutile, je pense, d'entrer dans un plus grand détail de tous les arrangemens qui peuvent être pris pour l'établissement & le bon ordre du nouveau Théâtre, & qui n'échapperoient pas aux lumières du Conseil, si le Plan en étoit agréé par le Souverain.

F I N.



TABLE

PREMIERE PARTIE.

Chapitre premier.

C*omparaison des Théâtres anciens avec les modernes.*
pag. 1

Chapitre second.

De la passion d'amour sur le Théâtre. 17

Chapitre troisieme.

Réflexions sur le renouvellement du Théâtre. 36

Chapitre quatrieme.

Des Femmes de Théâtre. 41

T A B L E.

Chapitre cinquieme.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre. pag. 49

Chapitre sixieme.

Les obstacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre. 58

Chapitre septieme.

Quelle doit être la Comédie après la Réformation du Théâtre. 69

DEUXIEME PARTIE.

Méthode & réglemeut pour réformer le Théâtre. 86

Réglemens pour la Réformation du Théâtre. 98

TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conserver sur le Théâtre de la Réformation.

Avant Propos. 117

T A B L E.

Tragédies à conserver.

<i>Athalie.</i>	pag. 128
<i>Iphigénie en Aulide.</i>	129
<i>Héraclius.</i>	131
<i>Stilicon.</i>	133
<i>Andromaque.</i>	134
<i>Dom Sanche d'Arragon.</i>	137
<i>Polyeucte.</i>	146
<i>Manlius Capitolinus.</i>	150
<i>La Thébaïde.</i>	152
<i>Esther.</i>	156
<i>Inès de Castro.</i>	157
<i>Atrée & Tyeste.</i>	162
<i>Radamiste & Zénobie.</i>	167
<i>La mort de César.</i>	171
<i>Oreste & Pilade.</i>	172
<i>Brutus.</i>	174

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

<i>Britannicus.</i>	179
<i>Cinna.</i>	181

T A B L E.

<i>Œdipe.</i>	pag. 185
<i>Les Horaces.</i>	192
<i>Sertorius.</i>	193
<i>Géta.</i>	198
<i>Pénélope.</i>	207
<i>Médée.</i>	210
<i>Agrippa.</i>	220
<i>Romulus.</i>	224
<i>Jugurtha.</i>	227
<i>Amasis.</i>	231

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejeter.

<i>Le Cid.</i>	234
<i>Bérénice.</i>	235
<i>Pompée.</i>	239
<i>Mythridate.</i>	240
<i>Rodogune.</i>	242
<i>Le Comte d'Essex.</i>	247
<i>Phédre.</i>	253
<i>Alexandre le Grand.</i>	255
<i>Vinceſlas.</i>	257

T A B L E.

<i>Bajazet.</i>	pag. 260
<i>Astrate Roy de Tyr.</i>	263

SIXIEME PARTIE.

<i>De la Comédie.</i>	266
-----------------------	-----

Comédies à conserver.

<i>Le Misantrope.</i>	275
<i>Le Chevalier Joüeur.</i>	278
<i>Les Femmes Sçavantes.</i>	284
<i>Les Précieuses ridicules.</i>	290
<i>Les Fâcheux.</i>	293

Comédies à corriger.

<i>L'Avare de Moliere.</i>	294
<i>La Mere coquette.</i>	302
<i>Les Plaideurs.</i>	305
<i>La Réconciliation Normande de M. du Fresny.</i>	309
<i>Le Cocu imaginaire.</i>	311

T A B L E:

Comédies à rejeter.

<i>L'Ecole des Maris.</i>	312
<i>L'Ecole des Femmes.</i>	315
<i>George Dandin.</i>	317
<i>Conclusion de l'Ouvrage.</i>	319
<i>Plan du Théâtre , &c.</i>	329

Fautes à corriger.

Page 25. ligne 19. dans ma seconde,
lisez dans ma troisième.

Page 273. ligne seconde, on droit,
lisez on dirait.









